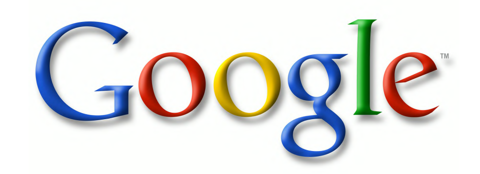
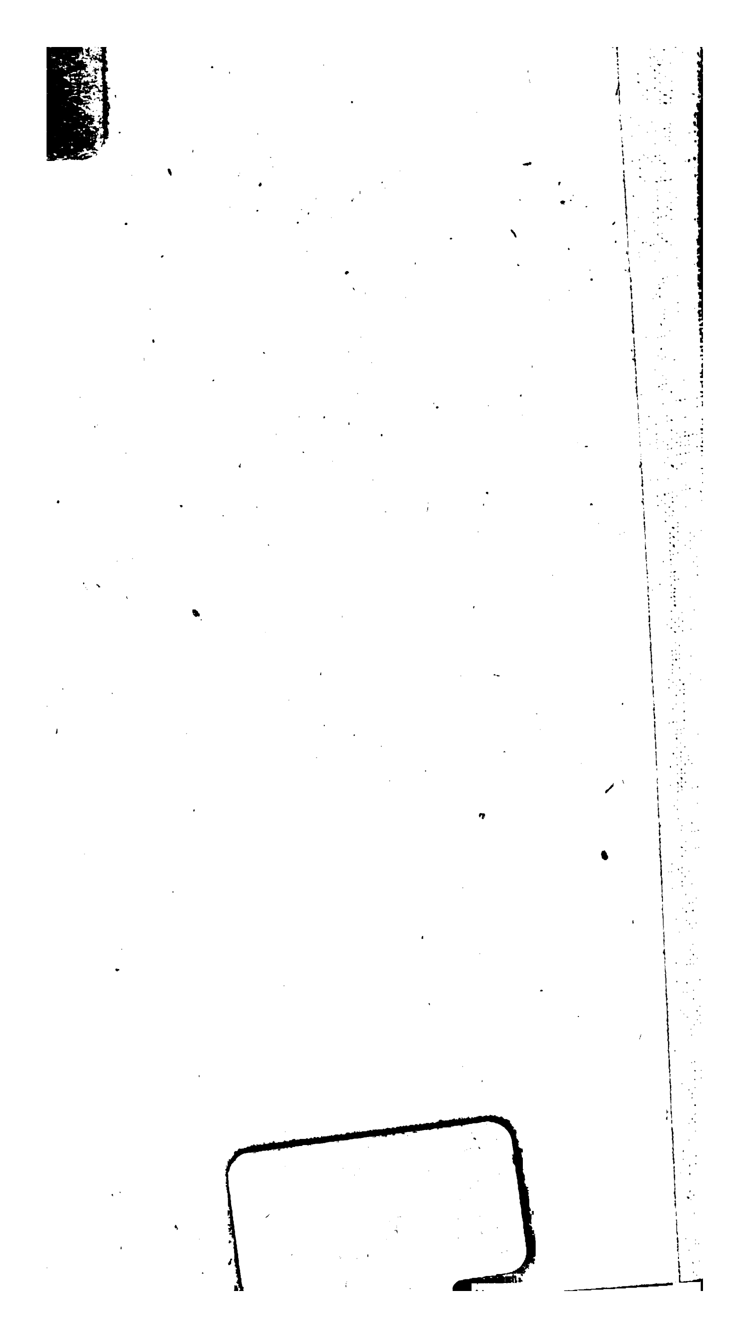
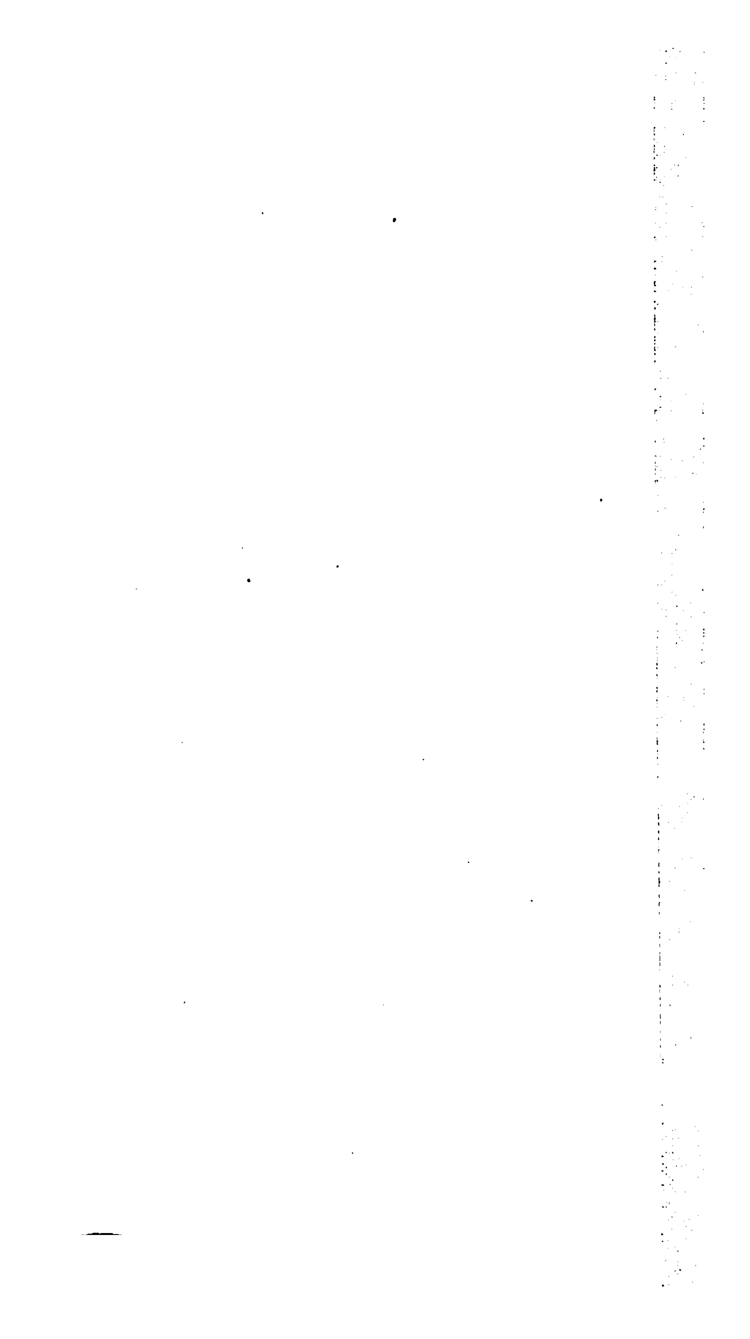
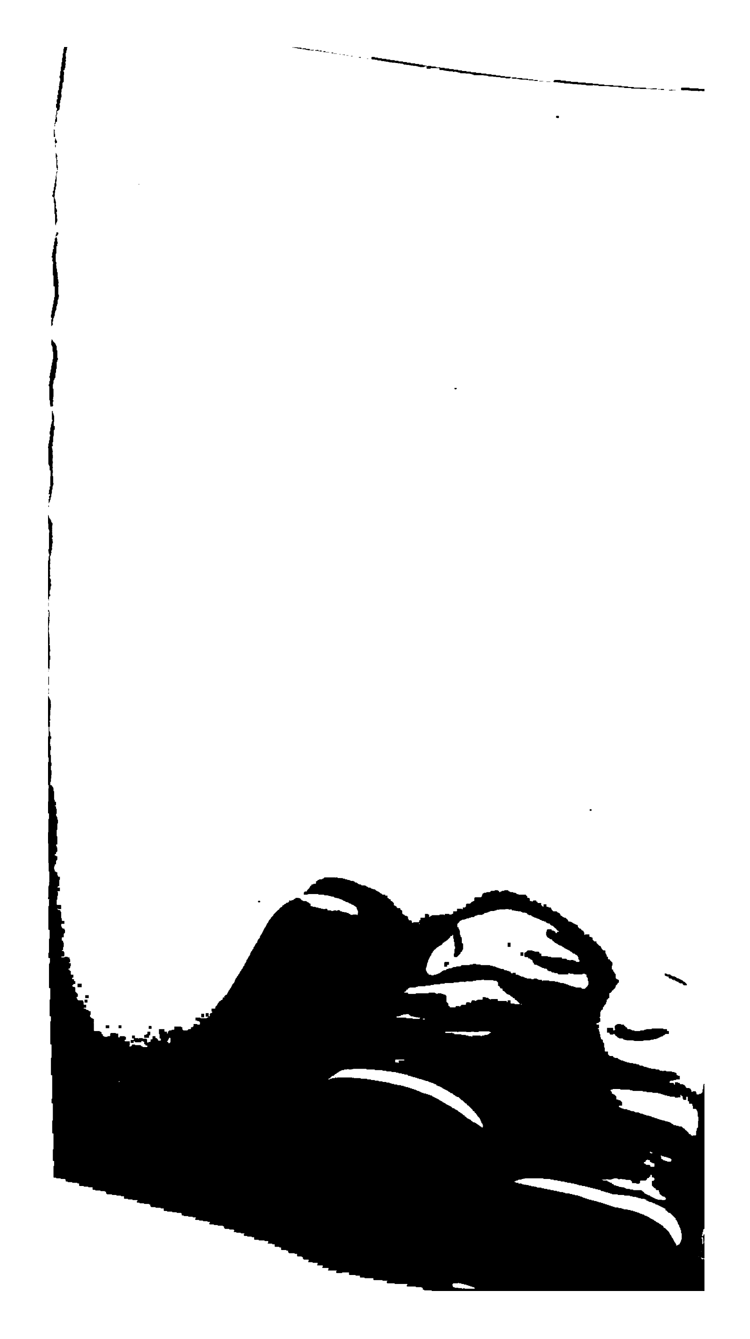










RHÉTORIQUE FRANÇAISE,

COMPOSÉE POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE;

PAR M. DOMAIRON,

Ancien Professeur des Belles-Lettres à l'École Royale Militaire de Paris; Inspecteur-général de l'Instruction publique.

Première Année du Cours des Belles-Lettres.

A PARIS,

CHEZ DETERVILLE, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n.° 8.

1822.

1. Composition (Literary), French.

RHÉTORIQUE FRANÇAISE.

La définition qu'on a donnée de la Rhétorique est l'*art de bien dire*, mots par lesquels nous devons entendre ici l'art de *bien écrire* et de *bien composer en prose*. On *écrit bien*, lorsqu'en observant les règles de sa langue, on répand et l'on distribue à propos dans un ouvrage tous les ornemens dont il est susceptible. On *compose bien*, lorsqu'en suivant certaines règles déterminées propres à chaque genre, on parvient à faire un ouvrage vraiment beau dans son ensemble et dans toutes ses parties. Les *ornemens du discours* et les *règles des divers ouvrages en prose* sont donc les deux objets qui vont faire la matière de ce petit Traité.



Donaldson

vos descendans. Que de choses renfermées dans ces deux mots !

La pensée est *délicate*, lorsque l'objet qu'elle représente ne se peint qu'en partie, de manière pourtant que le reste puisse être aisément deviné. Le sens de cette espèce de pensée n'est ni bien visible, ni bien marqué. Il semble que l'écrivain l'a caché à demi, afin que le lecteur le cherche et le devine; ou du-moins, il le laisse seulement entrevoir, pour lui donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait.

Les empereurs romains prenaient le nom de *père de la patrie* dès qu'ils montaient sûr le trône. *Trajan*, parvenu à l'empire, refusa pendant long-temps ce titre, et ne le prit que quand il crut l'avoir mérité. *Pline*, son panégyriste, lui dit à ce sujet : *Vous êtes le seul à qui il soit permis d'être le père de la patrie avant de le devenir.* Cette pensée est très-délicate : elle laisse plus de choses à entendre qu'elle n'en dit ; savoir, que Trajan était en effet, et dans le cœur de ses sujets, le père de la patrie avant qu'il en portât le nom.

Boileau ne loue pas moins finement Louis XIV. On en jugera par ces vers d'une *épître* à ce monarque :

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes faibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,

Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
Et, comme tes exploits étonnant tes lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelqu'esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau, qui dans ses vers plein de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Tout ce morceau est pensé et rendu avec la plus grande délicatesse. En voici un autre qui ne lui est certainement point inférieur. Le poète, dans une *épître* sur *la vie champêtre*, feint qu'à son retour de la campagne, un de ses amis lui parle des victoires du roi :

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier et fécond en *Achilles*,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment :
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Cette louange est si bien assaisonnée, qu'il semble que ce n'en est pas une. Quelle finesse, quelle délicatesse dans cet air d'humeur qu'affecte le poète dans ce refus simulé de faire l'éloge du roi, lors même qu'il le loue si bien ! C'est le comble de l'art.

Ne craignons point ici de multiplier les exemples. Voyez ces beaux vers de *Racine* dans son *idylle sur la paix*. La dernière pensée est pleine de délicatesse.

Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'il vive autant que sa gloire.

Ce quatrain de mademoiselle *Scuderi*, sur le goût du grand *Condé* pour la culture des fleurs, est aussi très-délicat :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne point que Mars soit jardinier.

Outre la délicatesse qui se trouve dans les pensées, il y en a une autre qui est dans les sentimens, et à laquelle le cœur a plus de part que l'esprit. Voici un sentiment très-délicat, que *Racine*, dans sa tragédie de *Bérénice*, donne à Titus, empereur de Rome, parlant de cette reine de Palestine, qu'il devait épouser :

Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Dans la tragédie d'*Horace* par *Corneille*, Sabine, native d'Albe, et femme d'un citoyen de Rome, voit la guerre allumée entre ces deux villes. Ces sentimens, que lui prête le poète, n'ont pas moins de délicatesse que de vérité :

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,

Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

La pensée est *naïve*, quand l'objet qu'elle représente s'offre à l'esprit sans que celui-ci paraisse l'avoir cherchée. Elle consiste, dit le P. *Bouhours* (*), dans je ne sais quel air simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. En voici un exemple dans ce quatrain de *Gombaud*:

Colas est mort de maladie:
Tu veux que j'en pleure le sort.
Hélas! que veux-tu que j'en die?
Colas vivait, Colas est mort.

Telle est encore la pensée de cette épitaphe, faite par *Scarron*:

Ci-gît qui fut de belle taille,
Qui savait danser et chanter,
Faisait des vers vaille que vaille,
Et les savait bien réciter.
Sa race avait quelqu'antiquaille,
Et pouvait des héros compter.
Même il aurait donné bataille,
S'il en avait voulu tâter.
Il parlait fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon,
Et connaissait assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Était-il honnête homme? Oh! non.

(*) Manière de bien penser, II.e Dial.

Il y a cependant une certaine finesse dans la pensée de cette épitaphe, et surtout dans celle du quatrain : mais c'est une finesse qui n'exclut point la naïveté.

Voici une petite pièce de vers qui finit par un trait vraiment naïf :

Un vieil ivrogne, ayant trop bu d'un coup,
Même de deux, tomba contre une borne.
Le choc fut rude : il resta sur le coup,
Presqu'assommé, l'œil hagard et l'air morne.
Un savetier, de près le regardant,
Tâtait son pouls, et lui tirant la manche :
Las! ce que c'est que de nous cependant ;
Voilà l'état où je serai dimanche.

Il ne faut pas confondre la pensée naïve avec la pensée *naturelle*. Celle-ci représente toujours un objet qui s'est trouvé dans le fond du sujet qu'on traite. Elle est née, pour ainsi dire, du sujet même, parce qu'elle s'y rapporte entièrement et directement. Il semble au lecteur qu'il l'avait dans la tête avant de la lire, et que par conséquent elle n'a exigé aucun effort de la part de l'écrivain. Mais, quoiqu'elle fût dans le sujet, il n'a pas été bien facile à celui-ci de l'y voir et de l'en tirer. Toute pensée naïve est naturelle: mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, parce que le naturel peut avoir quelque chose de grand, de sublime; au lieu que le naïf a toujours quelque chose de petit ou de moins élevé.

Verrès, citoyen romain, exerçant en

Sicile la préture, charge qui consistait à rendre la justice, voulait s'approprier les colosses de Cérès et de Triptolème. Mais il ne put les faire emporter à cause de leur énorme pesanteur. *Cicéron*, dans une de ses oraisons contre ce concussionnaire, dit de ces statues : *Leur beauté les mit en danger d'être prises ; leur grandeur les sauva.* Voilà une pensée naturelle, tirée du fond de la chose, qui n'a absolument rien d'étranger au sujet, et qui paraît n'avoir rien coûté à l'orateur. Celle-ci de *Mainard*, sur la mort d'un enfant, ne l'est pas moins.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie.
Le siècle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

Voyez encore celle-ci du même auteur, sur un père affligé de la mort de sa fille. Le père s'adresse au ciel :

Hâte ma fin que ta rigueur diffère ;
Je hais le monde et n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devrait faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Les pensées qui portent en elles-mêmes de l'agrément, n'ont pas besoin d'être ornées par l'expression. Elles doivent être rendues telles qu'elles se présentent à l'esprit de l'écrivain. Les mots sonores et brillans affaibliraient souvent une pen-

sée forte. Si vous ajoutez à une pensée hardie des expressions magnifiques et pompeuses, vous la rendrez outrée. Si vous embellissez une pensée naïve, une pensée vive, l'une et l'autre cesseront de l'être. *Mon ami n'est plus, et je vis encore!* voilà une pensée vive. Si vous dites: *Mon ami est descendu dans le sombre empire des morts, et je jouis encore de la lumière!* elle sera traînante; elle aura perdu toute sa vivacité.

Pensées relevées par l'expression.

Il y a des pensées qui n'ont par elles-mêmes d'autre mérite que celui de la vérité. Ces sortes de pensées se présentent en foule à tout homme d'un sens droit, et naissent sans effort du sujet que traite l'écrivain. Elles sont simples, communes, et souvent triviales. Il faut nécessairement les revêtir des ornemens de l'expression, pour leur donner un certain air de nouveauté, de grandeur, de noblesse, ou un autre agrément quelconque. Si l'écrivain sacré avait dit simplement du conquérant le plus renommé qui ait jamais existé, du grand *Alexandre: Il fut le maître de la terre;* cette pensée n'aurait par elle-même rien de fort ni d'éclatant. Mais il dit: *la terre se tut en sa présence;* et cette expression donne à la pensée de la vivacité, de l'énergie et de la grandeur. Si *Salluste* avait dit simplement de ce *Mithridate*, qui disputa pendant trente ans l'empire

de l'Asie aux Romains : *Il avait une grande taille,* sa pensée aurait été commune. Mais en disant que ce capitaine *était armé d'une grande taille,* il la rend noble et hardie.

Rien de plus vrai, de plus juste, mais en-même-temps de plus simple et de plus commun que cette pensée : *La mort n'épargne personne.* Voyez comme *Horace* la relève, et la rend, en quelque façon, neuve. *La mort,* dit-il, *renverse également les palais des rois et les cabanes des pauvres.* Une autre pensée vraie, mais commune, et tout-à-fait dénuée d'agrémens, est celle-ci : *le chagrin ne dure pas toujours.* Notre *La Fontaine* lui donne de l'élévation et de l'éclat, en la présentant sous cette image charmante :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

Il ne me reste à faire qu'une courte, mais assez importante observation, concernant les pensées : c'est que le fond en est presque toujours le même dans tous les écrivains qui traitent le même sujet. La seule manière de les rendre met une distance infinie entre les bons et les mauvais. Hippolyte, dans la *Phèdre* de *Pradon,* dit à Aricie :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse :
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Voici comme *Racine* exprime ces mêmes pensées et ces mêmes sentimens :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

A la seule lecture de ces vers, on jugera sans peine que *Racine* avait bien raison de dire : *Je ne pense pas mieux que Pradon et Coras ; mais j'écris mieux qu'eux.*

II.

Du Style en général.

Les anciens appelaient *style*, l'aiguille dont on se servait pour graver les lettres sur les écorces d'arbre, ou sur des tablettes enduites de cire. Elle était pointue par un bout et aplatie par l'autre, pour qu'on pût effacer quand on le voulait. Ce mot signifie aujourd'hui la manière dont nous rendons nos pensées.

Style coupé, style périodique.

Le style en général, ou, si l'on veut, considéré dans sa forme, peut être *coupé* ou *périodique*. Il est *coupé*, lorsque les phrases ne peuvent point se diviser en plusieurs parties. Telles sont celles-ci de *Bossuet*, dans son *Discours de l'Histoire universelle.*

« L'orgueil de Démétrius souleva le » peuple. Toute la Syrie était en feu.

» Jonathas sut profiter de la conjonc-
» ture. Il renouvela l'alliance avec les Romains ». Le style cesserait ici d'être coupé, si de ces quatre phrases on en faisait une seule ; par exemple celle-ci : *L'orgueil de Démétrius souleva le peuple ; et tandis que toute la Syrie était en feu, Jonathas, qui sut profiter de la conjoncture, renouvela l'alliance avec les Romains.*

Le style *périodique* est composé d'un enchaînement de périodes travaillées avec art. La *période* est une phrase qui a plusieurs parties distinguées, mais dépendantes les unes des autres, et tellement liées entre elles, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin. Chacune de ces parties, prise séparément, se nomme *membre.* Quelquefois les membres d'une période sont composés d'autres parties qu'on appelle *incises.* Il y a des périodes de deux, de trois, et de quatre membres. En voici des exemples :

Si la loi du Seigneur vous touche ;
Si le mensonge vous fait peur ;
Si la pitié dans votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche.

(*Premier membre,* qui renferme trois *incises,* et dont le sens, quoique marqué, n'est pas complet, laissant quelque chose à désirer) :

Parlez, fils des hommes ; pourquoi

Faut-il qu'une haîne farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

(*Second membre*, qui présente le sens complet.) Faites la même application aux exemples suivans :

« S'il y a une occasion au monde où » l'âme pleine d'elle-même soit en dan- » ger d'oublier son Dieu (*premier mem-* » *bre*), c'est dans ces postes éclatans où » un homme, par la sagesse de sa con- » duite, par la grandeur de son courage, » par le nombre de ses soldats, devient » comme le Dieu des autres hommes » (*second membre*), et rempli de gloire, » en lui-même, remplit tout le reste du » monde d'admiration, d'amour ou de » frayeur (*troisième membre*) ». *Mascaron, Orais. fun. de Turenne.*

« Soit qu'il fallût préparer les affaires » ou les décider, chercher la victoire » avec ardeur, ou l'attendre avec pa- » tience (*premier membre*); soit qu'il » fallût prévenir les desseins des enne- » mis par la hardiesse, ou dissiper les » craintes et les jalousies des alliés par » la prudence (*second membre*); soit » qu'il fallût se modérer dans la pros- » périté, ou se soutenir dans les mal- » heurs de la guerre (*troisième membre*): » son âme fut toujours égale » (*quatrième membre*). *Fléchier, Orais. fun. de Turenne.*

Ces périodes à quatre membres se nomment aussi *carrées*.

Il y a encore des périodes à cinq membres, dont l'usage cependant ne doit pas être bien fréquent, à cause de l'impatience qu'a le lecteur ou l'auditeur de voir le sens terminé. Voici une période de cette espèce, tirée de la réponse de *Buffon* au discours de *La Condamine*, le jour de sa réception à l'Académie française :

« Avoir parcouru l'un et l'autre hé-
» misphère, traversé les continens et
» les mers, surmonté les sommets sour-
» cilleux de ces montagnes embrâsées,
» où des glaces éternelles bravent égale-
» ment et les feux souterrains et les feux
» du midi (*premier membre*); s'être livré
» à la pente précipitée de ces cataractes
» écumantes, dont les eaux suspendues
» semblent moins rouler sur la terre que
» descendre des nues (*second membre*);
» avoir pénétré dans ces vastes déserts,
» dans ces solitudes immenses, où l'on
» trouve à peine quelques vestiges de
» l'homme, où la nature, accoutumée
» au plus profond silence, dut être éton-
» née de s'entendre interroger pour la
» première fois, (*troisième membre*);
» avoir plus fait, en un mot, par le seul
» motif de la gloire des lettres, que l'on
» ne fit jamais par la soif de l'or (*qua-
» trième membre*) : voilà ce que connaît

» de vous l'Europe, et ce que dira la
» postérité (*cinquième membre*) ».

Le nombre, c'est-à-dire cette harmonie qui résulte de l'heureux choix et de l'arrangement des expressions, fait toute la beauté de la période. Cette cadence nombreuse doit accompagner les chutes de chaque incise et de chaque membre, et se faire sentir surtout à celle du dernier. La période doit aussi présenter à l'esprit une suite d'idées enchaînées sans la moindre contrainte, qui enchérissent les unes sur les autres, et qui, dans leur marche soutenue, dans leurs gradations, tendent toutes à la chute commune et finale. Il faut en bannir avec soin les mots qui riment ensemble, éviter de même la rencontre des voyelles qui, en se heurtant, peuvent former un son désagréable : car, comme le dit *Boileau*,

La plus noble pensée
Ne plaît point à l'esprit, si l'oreille est blessée (*).

La période ne sera ni trop courte, ni trop longue. Si elle était trop courte, elle n'aurait point assez de consistance pour être embellie des grâces de l'harmonie. Si elle était trop longue, elle manquerait de mouvement, et fatiguerait l'attention du lecteur. Un des plus beaux modèles à suivre pour la coupe des périodes,

(*) Art poét., ch. I.

est *Fléchier*. Voyez comme celle-ci est harmonieuse :

« Mais rien n'était si formidable que » de voir toute l'Allemagne, ce grand » et vaste corps, composé de tant de » peuples et de nations différentes, dé- » ployer tous ses étendards, et marcher » vers nos frontières pour nous accabler » par la force, après nous avoir effrayés » par la multitude ».

On voit que les chutes ou cadences de chaque incise et de chaque membre, sont bien marquées par les mots *formidable, Allemagne, vaste corps, différentes, étendards, frontières, multitude.* Ici, les idées paraissent s'étendre pour avoir plus de grâce. Vous allez les voir, dans la phrase qui suit, se serrer et se presser pour avoir plus de force :

« Il fallait opposer à tant d'ennemis » un homme d'un courage ferme et as- » suré, d'une capacité étendue, d'une » expérience consommée; qui soutînt la » réputation, et qui ménageât les forces » du royaume; qui n'oubliât rien d'utile » ni de nécessaire ; qui ne fît rien de su- » perflu; qui sût, selon les occasions, » profiter de ses avantages ou se relever » de ses pertes; qui fût tantôt le bou- » clier, tantôt l'épée de son pays; capa- » ble d'exécuter les ordres qu'il aurait » reçus, et de prendre conseil de lui- » même dans les rencontres ».

On sent la différence de l'harmonie dans ces deux périodes. Dans celle-ci, elle est forte, vive, rapide; dans l'autre, elle est douce, mais en-même-temps majestueuse. C'est à cette variété que l'écrivain doit s'attacher, pour se faire lire avec un plaisir et un intérêt qui se soutiennent jusqu'à la fin.

Le style périodique a plus de noblesse, d'harmonie et de dignité que le style coupé. Celui-ci est plus léger, plus vif, plus brillant. Ni l'un ni l'autre ne doivent être exclus d'aucun sujet. Il faut même les employer tour-à-tour, pour répandre de la variété dans un ouvrage. Cependant on peut dire en général que le style périodique convient mieux aux sujets nobles et sérieux, et le style coupé aux sujets agréables et badins.

On peut conclure de ces notions préliminaires sur les pensées et le style en général, qu'il faut bien prendre garde, quand les pensées ont en elles-mêmes des agrémens, à ne pas les en dépouiller par le mauvais emploi des expressions; et que, quand elles n'en ont pas, il faut s'appliquer à leur en donner par l'expression même. Il est essentiel pour cela de savoir, 1.° quelles doivent être les *qualités du style;* 2.° qu'est-ce que le *style figuré;* 3.° quelles en sont les *différentes espèces.* C'est ainsi que l'on connaîtra les tours, les ornemens, les

richesses variées que nous fournit notre langue, et que l'on apprendra en-même-temps l'art de les employer, en fixant son attention sur l'usage qu'en ont fait les bons écrivains.

CHAPITRE PREMIER.

Des Qualités du Style.

Quelque sujet que l'on traite, et quelle que soit la forme du style que l'on emploie, on ne doit jamais oublier que le principe et le fondement de l'art d'écrire est, suivant *Horace*, le bon sens, c'est-à-dire, ce jugement droit, cette raison sage qui retient toujours dans de justes bornes l'esprit le plus vif et le plus brillant, l'imagination la plus féconde et la plus impétueuse. *Boileau*, qui a senti toute la vérité de ce précepte, a dit après le poète latin :

Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule, et leur lustre et leur prix (*).

Les qualités, ou agrémens du style, auxquelles il faut principalement s'attacher, sont la *clarté* et la *convenance* : toutes les autres sont comprises dans ces

(*) Art poét., ch. I.

deux là. Je vais les faire connaître, et je dirai ensuite un mot des défauts qui leur sont opposés.

ARTICLE Ier.

De la Clarté du Style.

Nécessité d'être clair dans son style.

La lumière du soleil frappe nos yeux sans que nous y fassions attention : telle doit être, suivant la pensée de *Quintilien* (1), la lumière qui brille dans un ouvrage d'esprit. Un écrivain ne pense, ne parle que pour les autres. Son premier devoir est donc de parler d'une manière à se faire entendre, d'une manière même à ne pouvoir n'être pas entendu. Une pensée a besoin d'être présentée dans tout son jour, pour être bien saisie du lecteur. Pourquoi affecteriez-vous de l'envelopper et de ne la présenter qu'à demi? Croiriez-vous par là montrer de la finesse, de la profondeur, de l'esprit? Quelle erreur! L'esprit n'a consisté ni ne consistera jamais dans une manière de s'exprimer entortillée, mystérieuse et presque énigmatique.

Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture
Des naïves beautés qu'étale la nature,
Qui fait que d'un coup-d'œil le lecteur aperçoit
Un objet tout entier et tel qu'il le conçoit (2).

(1) De Inst., l. 8, c. 2.
(2) *Pope*, Essai sur la Critique, trad. par l'abbé *du Resnel*.

Voilà le bon esprit, l'esprit vrai, l'esprit seul agréable, qui fait le mérite d'un ouvrage, la gloire d'un écrivain, et le charme du lecteur. Oui, il faut qu'à la première lecture, avec une médiocre attention, sans gêne et sans étude, on trouve un sens net et développé. Si l'on est obligé de le chercher, le style manque de clarté, et par-là même est vicieux.

Il est donc du devoir de l'écrivain, de donner à ses pensées toute l'explication et toute la clarté qu'il faut, pour que ses lecteurs les comprennent parfaitement. S'il doit, suivant le précepte d'*Horace*, tâcher d'être court, c'est sans rien omettre de ce qui est essentiel et nécessaire. Mais, en fuyant toute brièveté obscure, il prendra bien garde, en-même-temps, de ne pas tomber dans l'excès contraire, la prolixité. On évite ce défaut, en passant sous silence tout ce qui est superflu, c'est-à-dire, tout ce qui peut être aisément entendu sans être exprimé.

Moyens d'être clair dans son style.

Pour être clair dans votre style, ne dites ni plus ni moins qu'il ne faut; et pour parvenir à ce point, plus difficile et plus délicat qu'on ne pense, concevez bien votre idée, saisissez-la toute entière, embrassez-la dans toute son étendue : il est impossible que vous ne la rendiez de même, sans rester au-dessous, sans aller

au-delà. Quand l'image que nous nous formons d'un objet est claire et lumineuse dans notre esprit, elle doit nécessairement se montrer telle aux yeux du lecteur. Réfléchir long-temps sur son sujet, le posséder pleinement; arranger toutes ses pensées avec ordre, et les enchaîner si bien qu'elles paraissent naître sans effort les unes des autres; voilà le vrai moyen de mettre tout-à-la-fois de l'ensemble et de la clarté dans son style.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément (*).

Observez aussi à la lettre ce précepte si sage que donne *La Bruyère*. Tout écrivain, dit-il, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

Un moyen encore infaillible d'écrire avec clarté, c'est de placer les mots

---

(*) *Boileau*, Art poét., ch. I.

dans le discours, suivant les règles de la syntaxe. Rien de plus juste que de s'assujétir aux lois de la langue qu'on parle; lois fondées sur une dialectique très-fine et très-solide, sur cette logique naturelle, avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés; lois qui accoutument l'esprit à une marche toujours droite et toujours ferme, dans les diverses routes qu'il peut se frayer. Un écrivain, correct dans son style, est ordinairement exact dans les choses, et s'exprime toujours d'une manière si claire et si intelligible, que rien de ce qu'il veut dire n'échappe à la vue des esprits les moins pénétrans. La plupart des fautes de langage, dit *Voltaire*, sont au fond des défauts de justesse.

Qu'on ne dise point que la grammaire nuit aux élans du génie, aux grâces de l'imagination, à la chaleur du sentiment. Il est constant qu'un habile écrivain peut, sans cesser d'être correct, embellir le discours de tous les ornemens dont il est susceptible. Les idées les plus profondes, les plus brillantes, les plus sublimes, se montrent sous sa plume, avec toute leur force, tout leur éclat, toute leur grandeur, sans que les règles de la langue soient violées. Si cette vérité pouvait être contestée, il serait assurément bien facile de citer en preuves une infinité d'exemples tirés de nos meilleurs écrivains. Tout homme qui les a lus avec quelque atten-

tion, a dû voir, non-seulement que leurs plus beaux morceaux sont précisément ceux où les lois grammaticales sont observées avec la plus grande exactitude; mais encore qu'il y en a bien d'autres auxquels il ne manque, pour être vraiment beaux, que l'arrangement des mots et des phrases selon ces mêmes lois. Ne reprochons donc point trop de sévérité à *Boileau*, lorsqu'il dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain (*).

Convenons cependant avec les grammairiens, même les plus rigides, qu'il est des circonstances où le génie, l'imagination et le sentiment ne doivent point s'attacher en esclaves serviles à certaines lois de la grammaire. Bien plus, elle autorise elle-même la violation de ces règles, comme on le verra dans l'article du gallicisme et des figures de construction; et dès-lors ces fautes cessent d'être des fautes. S'il est quelquefois permis d'en faire de réelles, elles ne doivent nuire, en aucune manière, à la clarté du discours; elles doivent être légères, et de plus, rachetées par des beautés saillantes. En voici un exemple qui s'offre à ma mémoire: ce

---

(*) Art Poét., ch. I.

sont ces quatre vers où *Brébeuf* embellit l'idée de *Lucain* sur l'écriture.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

On a remarqué que les règles exactes de la langue ne sont point observées dans le dernier vers. Il aurait fallu dire, *de donner*. Voilà une faute légère, qui doit disparaître à la faveur de la beauté de la pensée.

ARTICLE II.

De la Convenance du Style.

Assortiment du style aux idées, par la propriété des termes.

L'*assortiment* du style aux idées qu'on exprime, et au sujet qu'on traite, est ce qui en fait la *convenance*. Pour que le style soit assorti aux idées, il faut qu'elles soient rendues par les seules expressions qui leur sont propres. Les paroles sont les images des pensées, comme celles-ci sont les images des objets. Elles doivent représenter les pensées aussi fidèlement que celles-ci représentent les choses. La même conformité, qui doit se trouver entre la portée et l'objet, doit se trouver aussi entre la parole et la pensée.

Attachons-nous donc à la propriété des termes, c'est-à-dire, aux mots qui

sont les vrais signes représentatifs de nos idées. Il y en a qui ont un caractère, soit de richesse, soit de vivacité, soit d'énergie, etc. Ceux-là sont faits pour une pensée qui est dans le même genre. C'est à la faveur de l'expression, qu'une pensée noble se montre dans toute sa noblesse, une pensée vive dans toute sa vivacité, une pensée énergique dans toute son énergie.

Un terme propre rend l'idée toute entière: un terme peu propre ne la rend qu'à demi: un terme impropre la défigure. Il est, par conséquent, essentiel de n'employer que des termes qui ne disent ni trop ni trop peu, et pour cela, d'en connaître la véritable signification. Tous les mots en ont une qui leur est particulière. Les synonymes qui se ressemblent par une idée commune, sont néanmoins distingués l'un de l'autre par quelqu'idée accessoire et particulière à chacun d'eux. En voici un exemple pris au hasard dans l'excellent ouvrage de l'abbé *Girard* sur cette matière.

Les mots *déclarer*, *découvrir*, *manifester*, *révéler*, *décéler*, ont une signification commune, qui est de faire connaître ce qui était ignoré, Mais chacun d'eux en a aussi une qui lui est particulière. *Déclarer*, c'est dire les choses exprès et de dessein, pour en instruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent

cachées. *Découvrir*, c'est montrer, soit de dessein, soit par inadvertance, ce qui avait été caché jusqu'alors. *Manifester*, c'est produire au-dehors les sentimens intérieurs. *Révéler*, c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Décéler*, c'est nommer celui qui a fait la chose, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur. Ces mots ne peuvent donc pas, en bien des occasions, être employés indifféremment l'un pour l'autre. Celui qui rend précisément notre idée, est le seul dont nous devons nous servir.

Observons ici que notre langue, quoique assez riche pour qui la sait bien manier, peut cependant s'enrichir encore davantage sous la plume d'un bon écrivain. Ainsi les mots nouveaux ne doivent pas être proscrits; mais on exige que pour être employés à propos, ils soient nécessaires, sonores et intelligibles. Sans ces trois conditions, toute expression nouvelle sera déplacée et vicieuse. Loin d'enrichir la langue, elle ne servira qu'à la gâter.

Assortiment du style au sujet par la propriété des agrémens.

Le style sera assorti au sujet, si l'on joint à la propriété des termes la propriété des agrémens, c'est-à-dire, si l'on donne au style les seules agrémens qui lui conviennent relativement au sujet. Il y a des phrases, des mots, des tours qui ont de l'éclat et de la grandeur: ceux-là sont destinés à paraître dans les genres élevés. Il

y en a d'autres qui n'ont aucune illustration : ceux-là sont faits pour le genre médiocre.

Tous les sujets qu'on traite appartiennent ou à la mémoire, ou à la raison, ou au sentiment, ou à l'imagination. Dans ceux qui appartiennent à la mémoire, l'écrivain expose, raconte : il faut que son style soit uni, facile, naturel et rapide. Dans les sujets qui appartiennent à la raison, l'écrivain se propose d'instruire : il faut que son style soit grave, méthodique, précis, ferme, énergique. Dans les sujets qui appartiennent au sentiment, l'écrivain veut toucher : il faut que son style soit doux, insinuant, vif, animé, pathétique. Dans les sujets qui appartiennent à l'imagination, l'écrivain cherche à plaire : il faut que son style soit fin, gracieux, élégant, varié. Il cherche à plaire par l'imitation : il faut que son style soit riche, brillant, fleuri, nombreux et pittoresque.

Voilà à-peu-près tous les agrémens, toutes les qualités que peut et que doit avoir le style, selon la diversité des sujets : agrémens qui ont tous un même principe et une source commune, la propriété des termes. Il suffira de dire simplement en quoi ils consistent, pour en donner une idée claire et distincte.

Le style est uni, quand on n'y voit ni expressions, ni pensées bien remarquables ; facile, lorsqu'il ne sent point le

travail; naturel, quand il n'est ni recherché, ni forcé; rapide, quand il attache et entraîne.

Le style est grave, quand il évite les saillies et les plaisanteries; méthodique, lorsqu'il marche avec ordre, ne se permettant aucun écart; précis, quand il rend les idées avec le moins de mots qu'il est possible; ferme et énergique, quand la justesse des expressions répond à la solidité des pensées.

Le style est doux et insinuant, quand il fait concevoir et sentir les choses sans efforts; vif et animé, quand les idées sont pressées et se succèdent avec rapidité; pathétique, lorsqu'il remue, agite, transporte, subjugue.

Le style est fin, quand il montre, sous des expressions simples, des idées choisies; gracieux, quand il est plein de pensées délicates et de descriptions riantes; élégant, lorsque les expressions sont bien choisies et bien arrangées; varié, lorsqu'il se fait remarquer par la multiplicité des tours et des ornemens. Il est riche, lorsqu'il abonde en idées et en expressions; brillant et fleuri, lorsqu'il éclate en images; nombreux, quand il a un mouvement agréable qui flatte l'oreille; pittoresque, lorsqu'il représente vivement les objets.

ARTICLE III.

Des Défauts du Style.

Tous les défauts opposés aux qualités ou agrémens du style, peuvent être rapportés à deux principes qui comprennent tous les autres : ce sont l'*obscurité* et l'*affectation*.

I. *De l'Obscurité du Style.*

Obscurité du style dans l'expression.

L'*obscurité*, le plus grand vice du discours, vient de l'expression ou de la pensée même. Elle vient de l'expression, quand on arrange mal les mots, quand on emploie des termes équivoques, c'est-à-dire, susceptibles de divers rapports, de diverses interprétations. Dans cette phrase : *L'orateur arrive à sa fin, qui est de persuader, d'une façon toute particulière :* ces derniers mots sont mal placés, et par-là deviennent susceptibles de divers rapports, puisqu'on pourrait les faire rapporter au verbe *persuader*, quoiqu'en effet ils se rapportent aux mots, *arrive à sa fin*. La phrase serait nette et sans la moindre obscurité, si elle était construite ainsi : *L'orateur arrive d'une façon toute particulière à sa fin, qui est de persuader.*

Remarquez la même faute dans la phrase suivante : *S'il est vrai que ce*

prince ait traité les *Catalans attachés à son ennemi*, avec tant de hauteur, *c'est peut-être qu'il s'imaginait trouver, à leur défaut, une ressource puissante dans un autre capitaine non moins habile.* Il fallait dire : *s'il est vrai que ce prince* ait traité avec tant de hauteur *les Catalans attachés à son ennemi*, etc.

L'abbé d'*Olivet*, dans ses *remarques sur Racine*, fait une observation bien juste et bien solide sur ce vers de la tragédie d'*Andromaque :*

Sans espoir de pardon, m'avez-vous condamnée ?

Voilà, dit-il, ce qui s'appelle une phrase louche. *Sans espoir de pardon*, regarde Andromaque, et *m'avez-vous condamnée*, regarde Pyrrhus. Il fallait, *sans espoir de pardon, me vois-je condamnée*, afin que la phrase entière tombât sur Andromaque; ou l'équivalent de ceci, *m'avez-vous condamnée sans me laisser aucun espoir de pardon*, afin qu'elle ne tombât que sur Pyrrhus. On me dira qu'il y a ici une ellipse. Mais qu'il y ait telle figure qu'on voudra, il me suffit que la phrase soit louche, pour être bien convaincu qu'elle mérite d'être blâmée.

Il n'est personne qui n'approuve bien volontiers cette remarque de l'abbé d'*Olivet*, dont le style est si pur et si agréable. Osons dire en effet que ces mots, *me vois-je condamnée*, au-lieu de *m'avez-*

vous condamnée, n'auraient pas rendu le vers de Racine moins poétique. Ainsi, d'un côté, l'imagination du lecteur n'aurait pas été moins flattée par l'harmonie du vers, et de l'autre, sa raison aurait été pleinement satisfaite pàr l'entier développement du sens de l'auteur.

Ce qui rend le plus souvent le style obscur dans l'expression, c'est le mauvais emploi, où l'équivoque des pronoms. Si l'on disait, par exemple : *Nous ne trouvons point la critique qu'a faite* Eugène, *d'un ouvrage d'*Ariste, *dans le recueil de ses œuvres;* ce pronom, *ses*, formerait une équivoque qui mettrait le lecteur dans l'impossibilité de juger si c'est dans le recueil des œuvres d'*Eugène*, ou dans celui des œuvres d'*Ariste*. Il faudrait, suivant le sens qu'on voudrait marquer, dire à-peu-près : *nous ne trouvons point dans le recueil des œuvres d'*Eugène, *la critique qu'il a faite d'un ouvrage d'*Ariste ; ou : *nous ne trouvons point dans le recueil des œuvres d'*Ariste, *la critique d'un de ses ouvrages, qui a été faite par* Eugène.

Un auteur a dit : Hypéride *a imité* Démosthène *en ce qu'il a de beau*. On ne voit certainement pas ici auquel de ces deux substantifs se rapporte ce pronom *il*. Si c'est à *Démosthène*, l'auteur aurait dû dire : Hypéride *a imité* Démosthène *en ce que* celui-ci *a de beau*. Si c'est à *Hy-*

péride, il aurait pu dire, en ajoutant une épithète pour arrondir sa phrase : Hypéride *a imité, en ce qu'il a de beau, l'éloquent* Démosthène.

Voici encore une suite de phrases dont le sens est louche. « François I.er érigea » Vendôme en duché-pairie, en faveur » de Charles de Bourbon, et *il* le mena » à la conquête de Milan, où *il* se comporta vaillamment. Quand ce *prince* » eut été pris à Pavie, *il* ne voulut point » accepter la régence qu'on lui proposait : *il* fut déclaré chef du conseil. *Il* » continua de travailler pour la liberté » du roi ; et quand *il* fut délivré, *il* continua à le bien servir ».

Le lecteur qui ne serait pas au fait de l'histoire, n'aurait-il pas bien de la peine à démêler les divers rapports du mot *prince* et du pronom *il*, employé tant de fois ? L'historien, loin de faire un si fréquent usage de ce pronom, aurait dû répéter plusieurs fois le nom dont il tient la place. C'est ce que font les meilleurs écrivains, plutôt que de rien laisser dans le discours qui présente un sens entortillé.

La phrase suivante, sans être précisément louche, n'est pas à l'abri d'une juste critique : *cet illustre infortuné fut conduit à Pignerol, où M. de Saint-Mars était commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-*

Marguerite, il emmena avec lui son captif. Le rapport de ce pronom *il*, placé avant le verbe *nommer*, est-il bien sensible au premier coup d'œil, et ne faut-il pas que le lecteur réfléchisse un peu pour le voir? C'est un soin que l'auteur aurait pu aisément lui épargner, en disant : *Cet illustre infortuné fut conduit à Pignerol, où M. de Saint-Mars était commandant. Lorsque* celui-ci *fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite, il emmena avec lui son captif.*

Si je pouvais soupçonner que ces remarques parussent minutieuses ou trop sévères, je répéterais ici que l'écrivain, ne prenant la plume que pour instruire, ou pour amuser ses lecteurs, doit, par l'arrangement des mots et des phrases, leur faciliter tous les moyens possibles de pénétrer promptement et sûrement le vrai sens de ce qu'il veut dire. *Quintilien* ne veut pas qu'on donne au lecteur ou à l'auditeur la peine de rien éclaircir.

Obscurité du style dans la pensée, ou galimatias et phébus.

L'*obscurité* qui vient de la pensée, est ce qu'on appelle du *galimatias*, ou du *phébus*. Le *galimatias* est une suite de phrases qui n'ont aucun sens raisonnable, et auxquelles on ne comprend rien. Il a été comparé à un épais brouillard, qui nous empêche tout-à-fait de voir. Le *phébus* n'est pas si obscur : il

signifie, ou paraît signifier quelque chose. C'est un brouillard dans lequel il entre quelque rayon de lumière. Mais cette lumière est trop faible pour que nous puissions distinguer les objets. *Maynard* disait à un écrivain de son temps, qui tombait dans le *phébus* et le *galimatias* :

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique :
Tes écrits auraient besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

Le conseil était très-raisonnable. Il vaut mieux se taire, que de parler pour n'être pas entendu.

J'écris principalement pour les jeunes gens; et c'est en dire assez pour qu'on sente la nécessité où je suis de leur faire connaître les fautes de style échappées à nos meilleurs écrivains. Mais comme je suis bien loin de croire que mes observations puissent être une règle pour eux, je me suis imposé la loi de m'appuyer toujours de l'autorité des critiques sages et éclairés, dont le goût sûr et les connaissances profondes sont généralement reconnus. Je vais donc citer encore *Racine*, toujours admiré, mais toujours bien apprécié, quant au style

par l'abbé d'*Olivet*. Voici la remarque de cet habile grammairien sur ces vers que le poète met dans la bouche de Mithridate : *Apprenez..... qu'il n'est point de Rois*,

Qui sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un *naufrage élevé*,
Que Rome et quarante ans ont à peine *achevé*.

Je suis arrêté, dit-il, par le grand nom de *Racine*, qui ne permet point d'appeler ceci du galimatias. On aura beau me dire avec *Racine* le fils, que *hasarder ces alliances de mots n'appartient qu'à celui qui a le crédit de les faire approuver;* je conviendrai qu'en effet, lorsqu'un vers ronfle bien dans la bouche d'un acteur, quelquefois le parterre ne demande rien de plus. Mais il n'est pas moins vrai qu'un auteur ne doit jamais courir après un bel arrangement de mots, sans avoir égard à la clarté des idées, et à la justesse des métaphores.

L'abbé d'*Olivet* termine cette remarque en citant le P. *du Cerceau*, qui dans *ses réflexions sur la poésie française*, s'exprime ainsi : J'avoue que je n'entends pas trop bien ce que signifie *un naufrage élevé au-dessus de la gloire des autres rois*, et encore moins ce que veut dire, *achever un naufrage*. Ces expressions figurées ont d'abord quelque chose qui éblouit, et l'on ne se donne pas

la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais quand on y regarde de près, on est tout surpris de ne trouver qu'un barbarisme brillant dans ce qu'on avait admiré.

Il arrive très-souvent que l'obscurité du style vient, non pas précisément du fond des pensées, mais du tour qu'on emploie pour les rendre. Ne nous lassons pas, lorsqu'il s'agit d'instruire, de citer les observations de nos plus grands génies et de nos meilleurs écrivains. Un tour heureux, dit *Montesquieu* en parlant de quelques auteurs modernes, leur paraît plat, parce qu'il n'a pas l'air d'avoir coûté : une idée mise galamment, mais en habit simple, ne paraît pas piquante à ces messieurs. Ils veulent lui donner des grâces de leur façon ; ils la tournent, ils la serrent, et, après bien des soins, ils arrivent à être entortillés, pour avoir voulu être délicats, et à être obscurs, pour avoir eu envie d'être vifs.

II. *De l'Affectation du Style.*

L'*Affectation* du style est un éloignement du naturel. Dire en termes trop recherchés des choses simples et communes, pour les faire paraître plus grandes et plus ingénieuses qu'elles ne le sont

en effet, c'est être affecté dans son style. Cette affectation comprend le *néologisme* et l'*enflure*.

Néologisme. Le *néologisme* ne consiste pas seulement à introduire des mots nouveaux qui sont inutiles. Ce qui le caractérise encore, c'est le tour recherché des phrases, et surtout l'union bizarre de plusieurs mots qui ne peuvent point aller ensemble. *Lamotte* a dit que *les grandes* réputations *sont presque toujours* posthumes; et *Fontenelle*, dans l'éloge de *Bernouilli*, mathématicien célèbre, que *son* goût *avait été son* précepteur. Voilà deux exemples de néologisme. On dit bien qu'un *ouvrage* est *posthume*, lorsqu'il a été publié après la mort de son auteur; mais c'est contre la raison même de dire qu'une *réputation* est *posthume*, parce qu'un auteur ne peut point acquérir une réputation après sa mort. Il est encore plus ridicule de dire qu'un savant a eu son *goût* pour *précepteur*. Un précepteur est un homme qui instruit des enfans; et assurément on ne peut pas donner au goût d'un individu la figure d'une personne, quoique en poésie on personnifie le goût en général, et qu'on le représente sous la forme d'un dieu.

Ce sont donc là des façons de parler toutes nouvelles, que les hommes de goût réprouvent, et que les bons écrivains ont le plus grand soin d'éviter. Il

faut, à leur exemple, n'employer que celles qui sont autorisées par l'usage. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois unir deux mots connus qui n'ont jamais été liés ensemble; mais il faut que cette liaison soit juste, fondée sur la véritable signification de ces mots, et, ce qui est bien à remarquer, nécessitée par le besoin réel d'exprimer une belle pensée, qui, sans cela, ne serait pas bien entendue.

L'*enflure* du style consiste ou à présenter des pensées simples et communes sous des expressions sonores et pompeuses, ou à dire des choses exagérées, et qui n'ont qu'une vaine apparence de grandeur. Elle naît ordinairement du trop grand désir de briller, ou de l'excès d'une imagination déréglée. Nous ne saurions être trop en garde contre ce défaut du style, puisque nos meilleurs poètes mêmes, ceux dont l'esprit était frappé sur le grand, y sont quelquefois tombés. Voyez cette strophe de l'ode de *J.-B. Rousseau sur la naissance du duc de Bretagne* (*frère aîné de Louis XV*). Enflure.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste, quel pompeux spectacle,
Frappe mes yeux épouvantés ?
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se réforme encore
Dans les abîmes du chaos :
Et pour réparer ses ruines,

Je vois, des demeures divines,
Descendre un peuple de héros.

On a trouvé que des *yeux épouvantés* par un *pompeux spectacle*, tandis que tous les autres *sens* sont *enchantés*, *l'univers* qui *se reforme* après qu'*un nouveau monde vient d'éclore*, et *un peuple de héros* qui *descend des demeures divines pour réparer les ruines* de ce nouvel univers, étaient une véritable enflure dans la pensée et dans l'élocution.

Le même défaut a été remarqué dans ces vers de la tragédie de *Phèdre*, où *Racine* fait dire à Théramène, qui raconte la mort d'Hyppolite, *qu'une montagne humide s'élève à gros bouillons sur le dos de la plaine liquide.*

Le début de la tragédie de *Pompée* du grand *Corneille*, offre de très-beaux vers; mais ces *débordemens de parricides;* ces *champs empestés;* ces *montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes, et que la nature force à se venger;* ces *troncs pourris* qui font *la guerre au reste des vivans*, ont été regardés comme une véritable enflure.

Il est aisé de juger que ce défaut du style est bien voisin du *phébus*. Il rend de plus un ouvrage froid, parce que les termes ampoulés, emphatiques et sonores, mais vides de sens, ne disent rien ni au cœur ni à l'esprit. Pour éviter l'enflure et l'excès qui lui est opposé,

il faut faire un juste emploi des images et des ornemens. Si nous les répandons avec profusion et sans choix, notre style sera boursoufflé. Si nous les négligeons trop, notre style sera faible et sec. On va voir quels sont ces ornemens, et l'usage qu'on doit en faire.

CHAPITRE II.

Du Style figuré.

LES mots ont dans le discours un sens *propre* ou un sens *figuré*. Ils sont dans le sens *propre* lorsque, ne perdant point leur signification primitive, ils signifient la chose pour laquelle ils ont été établis. Ils sont employés dans le sens *figuré*, quand on les fait passer de leur signification propre ou naturelle à une signification étrangère. Le mot *chaleur* a été institué pour signifier une propriété du feu; le mot *rayon*, pour signifier un trait de lumière. Ainsi quand on dit, *la chaleur du feu*, *les rayons du soleil*, ces mots sont pris dans le sens *propre*. Mais quand on dit, *la chaleur du combat*, *un rayon d'espérance*, ils sont pris dans le sens *figuré*.

Il n'est aucune langue qui ne doive presque toutes ses richesses à ces sortes d'expressions figurées. Elles prêtent à

l'éloquence ses plus grands mouvemens, à la poésie son plus grand coloris : elles sont comme l'âme et la vie de l'une et de l'autre. Ainsi les *figures* sont de certains tours de pensées et de paroles, qui font une beauté, un ornement dans le discours. Cette définition convient aux *figures de mots* et aux *figures de pensées*. Les premiers dépendent tellement des mots qui les expriment, que le moindre changement dans ces mots détruit la figure. Les *figures de pensées*, au contraire, dépendent uniquement de la manière particulière de penser et de sentir : en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on change les expressions.

Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?

Voilà une *figure de mots*. Supprimez la répétition du mot *Abner*, la figure est anéantie.

Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.

Voilà une *figure de pensées*. Changez les expressions, retranchez, ajoutez, la figure ne subsistera pas moins.

ARTICLE Ier.

Des Figures de Mots, et de celles qui ne sont pas Tropes.

Il y a deux sortes de *figures de mots*. Dans celles de la première espèce, les

mots conservent leur signification propre: ces figures ne consistent donc que dans un certain emploi de ces mots. Les autres sont celles par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est point sa signification primitive et naturelle, comme quand on dit *trente voiles*, pour *trente vaisseaux*, *mille chevaux*, pour *mille cavaliers*. On nomme celles-ci *tropes*, du mot grec *trope*, dont la racine est τρέπω, qui signifie *je tourne*. Les premières ne le sont point.

Je conviens, dit *du Marsais*, dans son excellent *Traité des Tropes*, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore !...... Mais ces connaissances sont utiles et nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler et d'écrire. Elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, et donnent de la précision et de la justesse...... On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans connaître les notes, les clés ni les règles de la musique; elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa*, sans le savoir: faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent

tirer de la musique, pour perfectionner leur talent ?

Les figures de mots qui ne portent pas le nom de *tropes*, sont la *répétition*, la *conversion*, la *complexion*, la *gradation*, la *réversion*, l'*adjonction*, la *disjonction*, et la *périphrase*.

Répétition.

La *Répétition*, figure propre à exprimer le caractère d'une passion fougueuse, d'un sentiment vif et profond, consiste à répéter plusieurs fois avec grâce les mêmes expressions. Voyez le bel effet que produit cette figure dans cet endroit de la tragédie de *Zaïre* par *Voltaire*. C'est Lusignan qui parle à *Zaïre :*

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au-moins, *songe* au sang qui coule dans tes veines.
C'est le sang de vingt rois tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs.... ô fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin ? *Sais-tu* quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer *par la main* forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, *ton Dieu* que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort *en ces lieux* mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, *vois* ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne tes yeux; sa tombe est près de ce palais:
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie:
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.

Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans rencontrer ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.

La répétition des conjonctions sert souvent à peindre avec plus d'agrément et d'énergie, comme on le voit dans ces vers du *Lutrin*.

Il terrasse lui seul *et* Guibert *et* Grasset,
Et Gorillon la base, *et* Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, *et* Guérin l'insipide.

Dans cette phrase de la *Bruyère*:

« Un sot *ni* n'entre, *ni* ne sort, *ni* ne » s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, » *ni* n'est sur ses jambes comme un » homme d'esprit ».

Et dans cet endroit d'un sermon de *Massillon*. C'est d'un prince ambitieux qu'il parle:

« Sa gloire sera toujours souillée de » sang. Quelque insensé chantera peut- » être ses victoires; *mais* les provinces, » les villes, les campagnes en pleure- » ront. On lui dressera des monumens » superbes pour immortaliser ses con- » quêtes: *mais* les cendres encore fu- » mantes de tant de villes autrefois flo- » rissantes; *mais* la désolation de tant » de campagnes dépouillées de leur an- » cienne beauté; *mais* les ruines de tant » de murs, sous lesquels des citoyens » paisibles ont été ensevelis; *mais* tant » de calamités qui subsisteront après lui,

» seront des monumens lugubres qui im-
» mortaliseront sa vanité et sa folie ».

Conversion. La *Conversion* est une espèce de répétition qui termine les divers membres d'une période par le même tour. C'est ainsi que *Cicéron* dit, dans une de ses Oraisons contre Antoine :

« Vous avez perdu trois grandes ar-
» mées; c'est Antoine qui les a fait périr :
» vous regrettez les plus grands hommes
» de la république; c'est Antoine qui
» vous les a ravis : l'autorité du Sénat
» est anéantie; c'est Antoine qui l'a dé-
» truite ».

Complexion. La *Complexion* est une répétition, dans laquelle on finit par les mêmes paroles. Tel est cet endroit d'un sermon du P. *Bourdaloue* :

« Tout l'univers est rempli de l'esprit
» du monde : on juge selon l'esprit du
» monde : on agit et l'on se gouverne
» selon l'esprit du monde : le dirai-je ?
» on voudrait même servir Dieu selon
» l'esprit du monde ».

Gradation. La *Gradation* consiste à présenter une suite d'idées, d'images ou de sentimens, qui enchérissent les uns sur les autres. Il y a une double gradation dans cet endroit d'une oraison de *Cicéron* :

« C'est un *crime* de *mettre aux fers*
» un citoyen romain; c'est une *scélératesse*
» de le faire *battre de verges;* c'est
» presque un *parricide* de le *mettre à*

» *mort*. Que dirai-je donc, de l'avoir
» fait attacher à une croix ? »

La *Réversion* fait revenir les mots sur eux-mêmes avec un sens différent, comme dans cet exemple : Réversion.

« Nous ne devons pas juger des règles
» et des devoirs, par les mœurs et par les
» usages ; mais nous devons juger des
» usages et des mœurs, par les devoirs
» et par les règles. Donc c'est la loi de
» Dieu qui doit être la règle constante
» du temps, et non pas la variation des
» temps qui doit devenir la règle de la
» loi de Dieu ».

Et dans celui-ci : « Il ne faut pas vivre
» pour manger ; mais il faut man-
» ger pour vivre ».

L'*Adjonction*, différente de la répétition, consiste à n'exprimer qu'une fois ce à quoi plusieurs parties d'une phrase se rapportent. Tel est le mot *cessent* dans ces vers de *la Fontaine* : Adjonction.

Ainsi dit, ainsi fait : les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.

Tels sont les mots, *faut-il vous rappeler*, dans ces beaux vers de la tragédie d'*Athalie*, par *Racine* :

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ;
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et par son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;

Près de ce champ fatal, Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux élémens parlant en souverain;
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain;
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
Les morts se ranimant à la voix d'Élizée?

Disjonction. La *Disjonction* supprime les particules conjonctives, pour rendre le discours plus vif et plus animé. En voici un exemple tiré de l'*Oraison funèbre de Turenne*, par *Mascaron*.

« Les dehors mêmes de la guerre, le » son des instrumens, l'éclat des armes, » l'ordre des troupes, le silence des sol» dats, l'ardeur de la mêlée, le com» mencement, les progrès et la consom» mation de la victoire, les cris différens » des vaincus et des vainqueurs, atta» quent l'âme par tant d'endroits, qu'en» levée à tout ce qu'elle a de sagesse et » de modération, elle ne connaît plus » Dieu ni elle-même ».

Périphrase. La *Périphrase* ou *Circonlocution* est d'un fréquent usage chez les Orateurs et les poètes. Ils l'emploient pour étendre, orner, ennoblir une idée simple et souvent commune. C'est ainsi que *Boileau* s'est servi d'un tour très-noble et très-harmonieux, pour dire qu'il avait cinquante-huit ans accomplis.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,

Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans.

Mascaron, pour dire que Turenne avait été enseveli dans le tombeau de nos Rois, a employé cette belle périphrase :

« Le Roi, pour donner une marque » immortelle de l'estime et de l'amitié » dont il honorait ce grand capitaine, » donne une place illustre à ses glorieuses » cendres, parmi ces Maîtres de la terre, » qui conservent encore, dans la magni- » ficence de leurs tombeaux, une image » de celles de leurs trônes ».

ARTICLE II.

Des Figures de Mots qui sont Tropes.

Les principales figures de mots qu'on nomme *tropes*, sont la *métaphore*, l'*allégorie*, la *métonymie*, la *synecdoque*, l'*ironie*, et l'*hyperbole*.

Tous les *tropes* sont, à proprement parler, autant de métaphores, puisqu'ils sont des mots dont on a changé la signification propre, pour leur en donner une qui est empruntée. Cependant on appelle *métaphore*, seulement une espèce de *trope* par lequel on transporte un mot de sa signification propre à une signification nouvelle, qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui Métaphore.

est dans l'esprit. Par exemple, quand on dit : *Cette campagne est riante*, le mot *riante* n'a plus sa signification propre et primitive, ne signifiant plus *qui rit;* mais *il* signifie *agréable à la vue;* et cela, par comparaison entre le sens propre du mot *riante*, qui ne peut s'appliquer qu'aux personnes, et entre le plaisir que cause la vue d'une belle campagne. Cette comparaison enveloppée que renferme la métaphore, donne une idée de plus, et fait par-là une beauté.

Mais, quoiqu'il soit de l'essence de la métaphore de renfermer une comparaison, l'une et l'autre ne doivent pas être confondues. Qu'on dise d'un guerrier : *Il s'élançait comme un lion au milieu des ennemis;* c'est une comparaison : elle est exprimée par les termes mêmes. Qu'on dise de ce guerrier : *Ce lion s'élançait au milieu des ennemis;* c'est une métaphore. La comparaison n'est alors que dans l'esprit : aucun terme ne l'exprime.

La disette des mots propres a d'abord donné lieu aux métaphores : elles ont ensuite servi à grossir les trésors de l'éloquence et de la poésie. La métaphore, en effet, est une des figures qui donnent le plus de grâce, de force et de noblesse au discours, pourvu qu'elle soit employée à propos, avec goût et avec justesse. On dit fort bien, par exemple, que *la géographie et la chronologie sont les deux*

yeux de l'histoire, parce qu'en la personnifiant, on doit nécessairement lui supposer des yeux, par l'un desquels elle voit les lieux, et par l'autre, les temps. Mais un écrivain qui a du goût et de la justesse dans l'esprit, ne dira point que les rayons du soleil sont *les éclairs de l'œil ardent du jour*. Bien moins encore appellera-t-il un cadran, *le greffier solaire*.

On ne doit jamais tirer la métaphore d'aucun objet bas et dégoûtant. Le P. *de Colonia*, jésuite, dans sa rhétorique latine, reproche avec raison à *Tertullien* d'appeler le déluge universel, *la lessive de la nature*. Mais en évitant cet excès, il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'excès contraire. Toute métaphore trop hardie est vicieuse. Telle est celle qu'emploie *Corneille* dans sa Tragédie d'*Héraclius*, lorsqu'il dit :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre.

Elle est trop forte : elle est gigantesque. Dites-en autant de celle-ci de *J.-B. Rousseau* :

> Arbres dépouillés de verdure,
> Malheureux *cadavres des bois*...

Si les idées qu'excitent les termes métaphoriques ne peuvent pas être liées, la métaphore est défectueuse. On a re-

proché à *Malherbe* d'avoir dit, dans son *Ode* à Louis XIII :

Prends ta *foudre*, Louis, et va comme un *lion*.

Il fallait plutôt dire, *comme Jupiter*. Les idées de *foudre* et de *lion* ne peuvent point se concilier.

On a reproché aussi à *J.-B. Rousseau* d'avoir dit :

Et les jeunes Zéphyrs, de leurs chaudes haleines
Ont *fondu l'écorce* des eaux.

Fondre l'écorce ne peut point se dire au propre. *Fondre* se dit de la glace ou des métaux. On ne doit donc pas dire au figuré, *fondre l'écorce des eaux*. *Racine* n'est pas moins répréhensible d'avoir dit : *vous verrez*

Et de *sang* et de morts les campagnes *jonchées*.

On dit bien dans le sens métaphorique, *des campagnes jonchées de morts*; mais on ne peut pas dire des *campagnes jonchées de sang* : elles ne peuvent qu'en être arrosées.

Allégorie. L'*Allégorie* n'est qu'une métaphore continuée : elle sert de comparaison, pour donner à entendre un sens qui n'est point exprimé, mais qui est celui que l'auteur a dans l'esprit. Toutes les images y sont relatives au même sujet, et dépendantes de la même métaphore. L'Ode suivante d'*Horace* en est un bien bel exemple.

« Infortuné vaisseau, tu vas donc t'ex-

» poser à de nouvelles tempêtes! ah! que » fais-tu? Demeure bien ancré dans le » port. Ne vois-tu pas que tes bancs sont » dégarnis de rames; que ton mât et » tes vergues fracassés plient encore » sous l'effort des vents, et que tu man- » ques de cordages pour soutenir la » violence et l'impétuosité des flots? Il » ne te reste pas seulement une voile qui » soit entière. Tu n'as plus même des » Dieux que tu puisses invoquer dans » le besoin. Construit du bois d'une des » plus fameuses forêts du Pont, en vain » voudrais-tu te prévaloir de ton nom » et de ton origine. Les peintures dont » ta poupe est embellie, ne rassurent » point le pilote encore effrayé des dan- » gers qu'il a courus. Si tu n'y prends » garde, tu vas devenir le jouet des vents. » Ah! cher vaisseau, autrefois la cause » de mes ennuis, aujourd'hui l'objet de » mes regrets et de mes inquiétudes, ne » te laisse point attirer par l'éclat sédui- » sant des Cyclades, et garde-toi d'aller » t'engager dans les mers entrecoupées » de ces ailes ».

Sous l'image de ce vaisseau, le poète représente la république romaine; et sous celle des flots et des vents déchaînés, les troubles qui l'agitaient et les périls dont elle était menacée.

Voyez aussi un charmant exemple *d'allégorie* dans cette pièce de vers de

madame *des Houlières,* où l'on reconnaîtra sans peine ses enfans sous l'image de ses *chères Brebis,* et Louis XIV sous celle du dieu Pan.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous, qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris :
Il rit de mes craintes;
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,

Brebis mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Ranimer dans l'onde
Ses feux amortis.

La *Métonymie* consiste à se servir d'un nom pour un autre, lorsqu'il y a entre ces deux noms un rapport de relation. Cette manière de s'exprimer se fait en prenant: Métonymie.

1.° La cause pour l'effet, l'auteur de la chose pour la chose même : — *vivre*

de son travail, c'est-à-dire, de ce qu'on gagne en travaillant : — *lire Cicéron*, c'est-à-dire, les ouvrages de *Cicéron*. C'est en ce sens qu'en parlant des Dieux du paganisme, on prend *Vulcain*, pour le feu; *Mars*, pour la guerre; *Neptune*, pour la mer; *Apollon*, pour la poésie, etc.

2.° L'effet pour la cause; comme lorsqu'*Ovide* dit que le *mont Pélion n'a point d'ombres*, c'est-à-dire, d'arbres.

3.° Le contenant pour le contenu; par exemple, l'*Europe*, pour les peuples de l'Europe; la *bouteille*, pour le vin.

4.° Le signe pour la chose signifiées; comme le *sceptre*, pour la royauté; l'*épée*, pour la profession militaire; la *robe*, pour la magistrature; comme aussi lorsqu'on désigne les Provinces-Unies des Pays-Bas, par le *Lion belgique;* l'Allemagne, par l'*Aigle germanique;* l'Angleterre, par les *Léopards;* la France, par les *Lis*, etc.

On doit rapporter à cette figure ces expressions; *il a du cœur*, pour dire il a du courage; le *portique*, lieu où *Zénon* enseignait sa philosophie, pour sa philosophie même; le *lycée*, lieu où *Aristote* donnait ses leçons, pour sa doctrine même.

Synecdoque. La *Synecdoque* est une espèce de métonymie : elle fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre. On l'emploie, en prenant :

1.° La partie pour le tout, ou le tout pour la partie : comme lorsqu'on dit, les *foyers rustiques*, pour les maisons rustiques ; dix *hivers*, pour dix années ; une *tête chère*, pour une personne chérie et précieuse : lorsque l'on emploie le nom d'un fleuve pour celui du peuple dont il arrose le pays ; comme le *Tibre*, pour les Romains, la *Seine*, pour les Français ; le *Tage*, pour les Espagnols, etc. C'est ainsi que *Boileau* a dit :

Chaque climat produit des favoris de Mars,
La Seine, des Bourbons ; le Tibre des Césars.

2.° Le genre pour l'espèce ; comme lorsque, par le mot *mortels*, on entend seulement les hommes, quoique tous les êtres animés soient sujets à la mort : ou l'espèce pour le genre ; comme lorsque les poètes Grecs et les Latins se sont servis du mot *Tempé*, nom d'une plaine de la Thessalie, pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

3.° La matière dont la chose est faite, pour la chose même ; comme *fer*, pour épée, *airain*, pour canons. C'est ainsi que *Boileau* a dit :

L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Il y a une autre espèce de *Synecdoque*, par laquelle on prend un nom propre pour un nom commun, ou pour un adjectif ; comme lorsqu'on dit d'un homme

voluptueux : C'est un *Sardanapale;* d'un Prince cruel et sanguinaire : C'est un *Néron.*

Ironie. L'*Ironie* cache un sens opposé au sens propre et littéral qu'expriment les paroles. Par cette figure, on dit tout le contraire de ce qu'on pense et de ce qu'on veut faire penser aux autres. *Juvénal* en fournit un exemple dans cet endroit d'une de ses satires, en disant des Egyptiens :

« Des villes entières adorent des chiens,
» et personne ne connaît Diane. C'est
» un crime de manger des oignons et
» des poireaux; c'est un crime même
» d'y toucher. O les saintes gens ! il leur
» naît des divinités jusque dans leurs
» jardins ».

Boileau, en parlant de quelques auteurs médiocres du siècle de Louis XIV, dit ironiquement :

Pradon, comme un soleil, en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru.
Cottin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
Sophal est le phénix des esprits relevés.

Il faut être réservé sur l'emploi de cette figure. Elle ne plaît qu'autant qu'elle est enjouée, légère et badine. On peut l'employer dans toutes sortes de sujets. Homère et Virgile s'en sont servis dans la poésie épique. Nos poètes tragiques en ont fait aussi usage. C'est

ironiquement que, dans le *Cid*, le Comte dit à Don Diègue :

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

Dans l'*Alexandre* de *Racine*, Axiane dit sur le même ton à Taxille :

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Le discours qu'Hermione tient à Pyrrhus dans l'*Andromaque* du même poète, *acte 4, scène 5*, est aussi une ironie soutenue. Il faut cependant observer que cette figure doit être sobrement employée dans la tragédie. L'éloquence la souffre davantage : Démosthène et Cicéron, nos Orateurs même sacrés s'en sont servis avec succès.

L'*Hyperbole* exagère les choses, soit en augmentant, soit en diminuant. Elle emploie des mots qui, pris à la lettre, vont beaucoup au-delà de la vérité, mais qui sont réduits à leur juste valeur par ceux qui nous entendent. On dit par hyperbole d'un cheval qui va extrêmement vîte : *Il va plus vîte que le vent ;* et d'une personne qui marche avec une excessive lenteur : *Elle va comme une tortue. Virgile* emploie cette figure, lorsqu'en parlant de l'Amazone *Camille*, il dit, pour exprimer sa légèreté à la course : Hyperbole.

« Plus rapide que le vent, elle aurait
» pu voler sur un champ couvert d'her-

» bes hautes ou d'épis, sans les faire plier
» sous ses pas, ou se frayer une route au
» milieu de la mer, et courir sur les flots,
» sans mouiller ses pieds légers ».

Malherbe, dans son *Ode* à Louis XIII, dit aussi par hyperbole, pour peindre les temps heureux qu'il lui promet :

La terre en tous endroits produira toutes choses ;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses ;
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre ;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des lauriers.

On avait promis mille écus à celui qui ferait le meilleur quatrain sur les victoires du Grand *Condé*. Un poëte venu des rives de la Garonne, gagna le prix par les vers suivans, dont la pensée n'est pas moins ingénieuse qu'hyperbolique :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus ! Morbleu, mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

Il faut se servir avec ménagement de cette figure, qui ne doit jamais être trop hardie, et encore moins outrée. Quand vous la mettrez en usage, ne vous laissez jamais emporter hors des règles et de la justesse.

Voilà les principales figures de mots, qu'il est important de connaître d'une manière particulière. Quant aux figures de pensées, il y a un si grand rapport

entre elles et les différentes espèces de style, que je crois devoir en parler conjointement. C'est ce que je vais faire dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE III.

Des différentes espèces de Style, et des Figures de pensées.

Tous les hommes ont une façon particulière de concevoir et de sentir. Ils doivent, par conséquent, rendre d'une manière qui leur est propre leurs idées et leurs sentimens : les expressions qu'ils emploient en portent toujours l'empreinte. Ainsi l'on a raison de dire que chaque auteur a son style, et qu'il y a autant de styles que d'écrivains. Cependant, comme toutes les matières qu'on traite sont, ou dans un genre simple, ou dans un genre un peu plus élevé, ou dans un genre sublime, on peut dire aussi qu'il n'y a que trois espèces générales de style, le *simple*, le *tempéré*, le *sublime*, et que le style particulier de chaque écrivain doit être regardé comme une nuance de ces trois styles, variée à l'infini.

Il en est de même des figures de

pensées. Quoiqu'elles aient chacune un caractère particulier qui les distingue les unes des autres, elles peuvent cependant être toutes rapportées à trois classes principales. Il y en a que l'écrivain, soit en prose, soit en vers, emploie avec art, pour porter plus sûrement la lumière dans notre esprit, pour faire parler la raison avec plus de force et de justesse, pour présenter une vérité sous le jour le plus favorable et le plus lumineux; celles-là sont les plus convenables à la preuve. Il y a d'autres figures qui se bornent à flatter l'imagination par l'éclat et l'agrément qui leur sont propres. L'écrivain s'en sert pour embellir la vérité de tous les charmes qui peuvent nous la faire aimer: celles-là sont des figures d'ornement. Enfin, il y en a qui pénètrent jusque dans le fond de nos cœurs, les remuent, les agitent, les entraînent; l'écrivain en fait usage pour se rendre entièrement le maître de notre âme, et la mener, pour ainsi dire, au but qu'il se propose: celles-là sont propres aux passions. Les figures de la première classe peuvent convenir plus particulièrement au style *simple*, celles de la seconde au style *tempéré*, celles de la troisième au style *sublime*.

ARTICLE Ier.

Du Style simple et des Figures convenables à la preuve.

Le style *simple* n'admet ni les mots sonores, ni les tours harmonieux, ni les périodes nombreuses. Il plaît, il intéresse par la vérité des pensées et la justesse des expressions. Il n'exclut point la délicatesse, l'enjouement, l'énergie. Mais il évite tout ce qui est recherché, tout ce qui sent le travail et l'apprêt, en un mot, tout ce qui peut jeter dans le discours une lumière trop vive et trop éclatante. Des grâces naturelles, une aimable négligence en font tout le prix. C'est ce qu'on va voir dans l'exemple suivant.

« Ceux qui ne travaillent point con-
» treviennent à l'ordre du Créateur, et
» il semble qu'ils en soient punis dès
» cette vie. L'ennui et le dégoût sont
» leur partage. Les plus riches mêmes,
» oui, les plus riches n'ont pas de plus
» grands tourmens que leur oisiveté. Ils
» s'ennuient à la mort, au milieu de
» l'abondance, de la bonne chère et des
» plaisirs. Que dis-je ? des plaisirs ! En
» ont-ils ? Ils en sont rassasiés, au point
» de ne plus les sentir. Souvent ils en-
» vient le sort d'un ouvrier qu'ils voient
» joyeux et content au milieu de ses tra-

» vaux ; et en effet, le travail est la
» satisfaction de l'honnête homme. Les
» récréations qu'il prend ensuite ont
» bien pour lui un autre charme. On
» dirait qu'elles sont un salaire mérité
» par ses peines ; mais après un délasse-
» ment qu'il a goûté sans amertume, il
» retourne à la besogne avec une ardeur
» nouvelle. Considérez cette troupe de
» moissonneurs exposés à la grande cha-
» leur ; voyez leur vivacité, leur cou-
» rage, et même leur gaîté. Ne croirait-
» on pas qu'ils célèbrent une fête ? Ils
» chantent, ils rient. On ne dirait pas
» que l'ouvrage les fatigue. Tel est le
» sort de ces pauvres gens, une vie dure
» et laborieuse. Cependant, après le tra-
» vail opiniâtre d'une semaine entière,
» un peu de repos leur suffit. Ont-ils
» gagné du pain pour faire subsister leur
» famille, les voilà contens. On ne voit
» point régner à la campagne les débau-
» ches, les vices et tous ces désordres si
» communs dans nos villes. Il semble
» que le séjour des champs soit l'asile de
» la simplicité et des mœurs ».

Les poésies du P. *du Cerceau* offrent beaucoup d'exemples de style simple. En voici un tiré d'une pièce de vers intitulée les *Tisons :*

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, tisons, nous sommes tête à tête ?
Le grand livre du monde, où les sages, les fous

Également figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vu le jour se retrace le soir
Dans mon esprit, comme dans un miroir;
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands
Les passions sont le premier mobile;
Tous ces gens animés d'intérêts différens,
Qui, pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courans,
Roulent de toutes parts, ainsi que des torrens,
Et viennent inonder les rues.....
A juger d'eux en ce moment,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse; ils entrent au logis.
Rentrent-ils plus contens qu'ils n'en étaient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étaient en sortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude.
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude;
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume, en effet, les condamne à ces peines:
Sans murmurer contre elle il faut baisser les bras:
C'est agir, travailler, que de porter ses chaînes;
Et l'on est fainéant si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athènes,
Ce cynique fameux, qui par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif remuait son tonneau.
Il faisait bien: j'en fais de même;
Et, fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre, autant que je peux, dans le commun système,
En remuant et tournant mes tisons.
Arbitre de leur sort, sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, et règle entre eux les rangs.
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse ainsi que je l'entends.
Mais que me revient-il des peines que je prends?

Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importans, gens affairés,
Qui, dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres.
Avouez-le de bonne-foi,
Vous tisonnez tous comme moi...
Ce savant, par exemple, attaché sur son livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des auteurs qu'il regratte et qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, et que son nom doit vivre,
Comme le leur, au-delà du tombeau.
Il se flatte, Dieu lui pardonne:
Mais il est mon confrère, et comme moi tisonne.

Ce style, d'autant plus difficile à saisir avec tous ses agrémens, qu'il est plus près de la nature, s'emploie dans les entretiens familiers, dans les récits, dans les fables, dans les lettres, dans les sujets où l'on se propose d'instruire, et généralement dans tous ceux où l'on parle de choses simples et communes. On compte parmi les figures qui lui sont propres ou celles qui sont les plus convenables à la preuve, la *prétermission,* la *licence,* la *concession,* la *correction,* la *communication,* l'*occupation,* et la *subjection.*

Prétermission. La *Prétermission* ou *Prétérition* est une figure par laquelle on feint de passer sous silence, ou de ne toucher que légèrement des choses sur lesquelles néanmoins on insiste avec force. Tel est cet endroit de la troisième Philippique de *Démosthène.*

« Je ne parlerai ni de vos animosités » domestiques, ni de l'agrandissement

de Philippe.... Je ne dirai pas qu'après tant de conquêtes il parviendra à la monarchie universelle de la Grèce, avec plus d'apparence qu'il n'y avait lieu de se défier autrefois qu'il dût parvenir où il est à présent ».

On voit encore un exemple de cette figure dans ces vers de la *Henriade :*

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous cotés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère ;
Les époux expirans sous leurs toîts embrâsés,
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés.

La *Licence* est une figure par laquelle on promet de ne point déguiser à des personnes qu'on respecte, certaines vérités qui pourraient leur déplaire. Tel est ce discours de Burrhus à Agrippine, dans la tragédie de *Britannicus*, par *Racine :* Licence.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action.
Mais, puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir ?
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
Non, ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde :
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.

La *Concession* est une figure par la- Concession.

quelle l'orateur ne craint point d'accorder une chose qui paraît lui être contraire, mais dont il ne manque pas de tirer avantage. C'est ainsi que *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France, *reine d'Angleterre*, dit de *Charles* I.er, son époux :

« Je veux bien avouer de lui ce qu'un » auteur célèbre (*Pline*) a dit de César, » *qu'il a été clément jusqu'à être obligé* » *de s'en repentir*. Que ce soit donc là, » si l'on veut, l'illustre défaut de Char- » les aussi bien que de César. Mais que » ceux qui veulent croire que tout est » faible dans les malheureux et dans les » vaincus, ne pensent pas pour cela » nous persuader que la force ait manqué » à son courage, ni la vigueur à ses » conseils. Poursuivi à toute outrance par » l'implacable malignité de la fortune, » trahi de tous les siens, il ne s'est pas » manqué à lui-même. Malgré les mau- » vais succès de ses armes infortu- » nées, si on a pu le vaincre, on n'a » pas pu le forcer; et, comme il n'a » jamais refusé ce qui était raisonna- » ble, étant vainqueur, il a toujours re- » jeté ce qui était faible et injuste, étant » captif ».

On peut rapporter à la concession la *permission*, figure qu'on emploie, tantôt pour abandonner à eux-mêmes ceux qu'on ne peut détourner de leur dessein,

tantôt pour inviter son ennemi à faire tout le mal qui lui est possible, et cela, afin de le toucher, ou de lui inspirer de l'horreur de ce qu'il a déjà fait. *Crébillon* en fournit un exemple dans cet endroit de sa tragédie d'*Atrée*, où Thieste, après avoir reconnu le sang de son fils dans la coupe qui lui a été présentée par Atrée son frère, lui parle ainsi :

Monstre, que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris :
Joins un malheureux père à son malheureux fils ;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare ; peux-tu bien m'épargner en des lieux
D'où tu viens de chasser et le jour et les Dieux ?

La *Correction* est une figure qui consiste à rétracter ou à expliquer une pensée qu'on vient d'exposer. En voici un bel exemple tiré de l'*Oraison funèbre* de Henriette-Anne d'Angleterre, *duchesse d'Orléans*, par *Bossuet*. Correction.

« Non, après ce que nous venons de
» voir, la santé n'est qu'un nom, la vie
» n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une
» apparence, les grâces et les plaisirs ne
» sont qu'un dangereux amusement : tout
» est vain en nous, excepté le sincère
» aveu que nous faisons devant Dieu
» de nos vanités, et le jugement arrêté
» qui nous fait mépriser tout ce que
» nous sommes. Mais dis-je la vérité ?
» L'homme que Dieu a fait à son image

» n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-
» Christ est venu chercher du ciel en
» terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se
» ravilir, racheter de tout son sang, n'est-
» ce qu'un rien? Reconnaissons notre er-
» reur. Sans doute ce triste spectacle des
» vanités humaines nous imposait, et
» l'espérance publique frustrée tout-à
» coup par la mort de cette princesse,
» nous poussait trop loin. Il ne faut pas
» permettre à l'homme de se mépriser
» tout entier, de peur que croyant avec
» les impies que notre vie n'est qu'un jeu
» où règne le hasard, il ne marche sans
» règle et sans conduite au gré de ses
» aveugles désirs ».

Communication.

La *Communication* est une figure par laquelle l'orateur communique familièrement ses raisons à ses auditeurs, quelquefois à ses adversaires mêmes, s'en rapportant à leur propre décision. C'est ainsi que *Cicéron*, dans son *Oraison pour Caïus Rabirius*, chevalier romain, accusé de trahison par le tribun *Labienus*, pour avoir, dans une émeute populaire, participé à la mort d'un factieux nommé *Saturnin*, qui venait de s'emparer du Capitole; c'est ainsi que *Cicéron*, s'adressant à *Labienus* lui-même, lui dit :

« Je vous le demande: Qu'eussiez-vous
» fait dans une circonstance aussi déli-
» cate, vous qui prîtes la fuite par lâ-
» cheté, tandis que d'un côté la fureur

» et la méchanceté de *Saturnin* vous ap-
» pelaient au Capitole, et que d'un autre
» côté les consuls imploraient votre se-
» cours pour la défense de la patrie et
» de la liberté? Quelle autorité auriez-
» vous respectée? quelle voix auriez-vous
» écoutée? quel parti auriez-vous em-
» brassé? aux ordres de qui vous seriez-
» vous soumis?... Pouvez-vous donc faire
» un crime à *Rabirius* de s'être joint à
» ceux qu'il ne pouvait ni attaquer sans
» folie, ni abandonner sans deshon-
» neur »?

Cette figure consiste aussi à faire des questions avec art, pour ramener à son sentiment des esprits qui en étaient d'abord éloignés. On en voit un exemple dans cet endroit de la tragédie de *la Mort de César*, par *Voltaire*.

CASSIUS.

Écoute. Tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître;
Entre ce monstre et nous, forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait?

[illegible]

Peux-tu e demander?
Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

Occupation. L'*Occupation* est une figure par laquelle on prévient une objection en se la faisant à soi-même, et en y répondant. C'est ce que fait *Boileau* dans cet endroit d'une de ses Satires :

Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain : Ah ! c'est un si bon homme :
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers :
Il se tue à rimer ; que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.

Subjection. La *Subjection* ressemble beaucoup à l'Occupation, comme on va le voir dans cet endroit de l'*Oraison funèbre du premier président de Lamoignon*, par *Fléchier*.

« Quelles pensez-vous que furent les » voies qui le conduisirent à cette fin ? » La faveur ? Il n'avait eu d'autres relations à la cour que celles que lui donnèrent ou ses affaires ou ses devoirs. Le » hasard ? On fut long-temps à délibérer ; » et dans une affaire aussi délicate, on » crut qu'il fallait tout donner au conseil, » et ne rien laisser à la fortune. La » cabale ? Il était du nombre de ceux qui » n'avaient suivi que leur devoir ; et ce » parti, quoique le plus juste, n'avait » pas été le plus grand. L'habileté à se » servir des conjectures ? Ces temps

» difficiles étaient passés, où l'on donnait
» les charges par nécessité plutôt que
» par choix, et où chacun voulant pro-
» fiter des troubles de l'État, vendait
» chèrement, ou les services qu'il pou-
» vait rendre, ou les moyens qu'il avait
» de nuire ».

ARTICLE II.

Du Style tempéré, et des Figures d'ornement.

Le style *tempéré* est plus fort et plus élevé que le style simple. On l'appelle aussi *fleuri*, parce qu'il fait usage des ornemens d'éclat. Les figures vives et piquantes, le choix et l'harmonie des mots, la variété des sons, les tours ingénieux et brillans, en un mot, tout ce qui peut embellir le discours, lui convient et le caractérise. En voici un exemple pris au hasard dans le *Télémaque* de *Fénélon*. C'est la peinture du bonheur que goûtent les justes et les bons rois dans les Champs-Elysées.

« Les hautes montagnes de Thrace,
» qui, de leurs fronts couverts de neige
» et de glace depuis l'origine du monde,
» fendent les nues, seraient renversées
» de leurs fondemens posés au centre de
» la terre, que les cœurs de ces hommes
» justes ne pourraient pas même être
» émus : seulement ils ont pitié des mi-

» sères qui accablent les hommes vi-
» vant dans le monde ; mais c'est une
» pitié douce et paisible, qui n'altère
» en rien leur immuable félicité. Une
» jeunesse éternelle, un bonheur sans
» fin, une gloire toute divine est peinte
» sur le visage; mais leur joie n'a rien
» de folâtre ni d'indécent : c'est une joie
» douce, noble, pleine de majesté ; c'est
» un goût sublime de la vérité et de la
» vertu qui les transporte. Ils sont sans
» interruption, à chaque moment, dans
» le même saisissement de cœur où est
» une mère qui revoit son cher fils qu'elle
» avait cru mort, et cette joie, qui échappe
» bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais
» du cœur de ces hommes. Jamais elle
» ne languit un instant, elle est toujours
» nouvelle pour eux : ils ont le trans-
» port de l'ivresse, sans en avoir le
» trouble et l'aveuglement. Ils s'entre-
» tiennent ensemble de ce qu'ils voient
» et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs
» pieds les molles délices et les vaines
» grandeurs de leurs anciennes condi-
» tions, qu'ils déplorent : ils repassent
» avec plaisir ces tristes mais courtes an-
» nées, où ils ont eu besoin de combattre
» contre eux-mêmes et contre le torrent
» des hommes corrompus, pour devenir
» bons : ils admirent le secours des Dieux
» qui les ont conduits, comme par la
» main, à la vertu, au milieu de tant de

» périls. Je ne sais quoi de divin coule
» sans cesse au travers de leur cœur,
» comme un torrent de la Divinité même
» qui s'unit à eux: ils voient, ils goûtent
» qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le
» seront toujours. Ils chantent les louan-
» ges des Dieux, et ils ne font tous en-
» semble qu'une seule voix, une seule
» pensée, un seul cœur. Une même féli-
» cité fait comme un flux et un reflux
» dans ces âmes unies. Dans ce ravisse-
» ment divin, les sciècles coulent plus ra-
» pidement que les heures parmi les mor-
» tels; et cependant mille et mille siècles
» écoulés n'ôtent rien à leur félicité tou-
» jours nouvelle et toujours entière. Ils
» règnent tous ensemble, non sur des
» trônes que les mains des hommes peu-
» vent renverser, mais en eux-mêmes,
» avec une puissance immuable; car ils
» n'ont plus besoin d'être redoutables par
» une puissance empruntée d'un peuple
» vil et misérable; ils ne portent plus ces
» vains diadêmes, dont l'éclat cache tant
» de craintes et de noirs soucis. Les Dieux
» mêmes les ont couronnés de leurs pro-
» pres mains, avec des couronnes que rien
» ne peut flétrir ».

On voit encore un bel exemple de style fleuri dans ces vers d'une épître de *Gresset* à sa sœur, après une longue maladie qu'il avait essuyée.

O jours de la convalescence!

Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon âme;
J'adore avec transport le céleste flambeau:
Tout m'intéresse, tout m'enflâme;
Pour moi l'Univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens:
A ses regards impatiens
Le chaos fuit; tout naît; la lumière commence;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette;
Mille spectacles qu'autrefois
On voyait avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.

M. le duc de N***, dans *ses réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau*, a donné la traduction de quelques strophes d'une Ode, dans laquelle le poète latin chante les douceurs de la vie champêtre, et le bonheur de celui qui, sillonnant le champ de ses pères, vit, comme eux, sans soins, sans affaires, sans créanciers. Ces strophes réunissent tous les charmes du style tempéré. Les voici:

De la trompette sanguinaire
Il ose mépriser la voix:
De la fortune mercenaire
Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage
Dont le courtisan est épris,

Et l'intrigue au double visage
N'obtient de lui que des mépris.

Fidèle aux lois de la nature,
Seule elle fait tous ses plaisirs;
Et ses besoins sont la mesure
De ses goûts et de ses désirs.

Tantôt à sa vigne naissante
Il unit les jeunes ormeaux:
Tantôt d'une main bienfaisante
Il en éloigne les rameaux.

Tantôt à l'ombre de la treille,
Il compte ses troupeaux naissans;
Il serre les dons de l'abeille;
Il tond ses agneaux bondissans.

Lorsque Pomone, en ces contrées,
A muri ses dons précieux,
Il charge ses mains épurées
Des prémices qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne il sait attendre
Le déclin du brûlant soleil:
Puis sur un gazon frais et tendre,
Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée,
Fardeau léger des arbrisseaux,
S'unissent, pour hâter Morphée,
Au gazouillement des ruisseaux.

Les figures d'ornement, celles qui conviennent le plus au style tempéré, sont l'*antithèse*, la *comparaison*, et la *description*, à laquelle se rapportent plusieurs autres figures que je ferai connaître.

Antithèse.

L'*antithèse* est une figure par laquelle on oppose des pensées les unes aux autres, pour les développer davantage:

elle consiste aussi un peu dans le choix des mots opposés, comme on le voit dans cette pensée de *La Bruyère* : « La vie des héros » a enrichi l'histoire ; et l'histoire a em- » belli la vie des héros ».

Dans ces vers de la *Henriade* :

De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Église et la France :
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

Et dans ceux-ci de *la Chartreuse* de *Gresset* :

J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur.

Cette figure si brillante doit être employée rarement dans un ouvrage sérieux, et partout ailleurs même, avec quelques ménagemens. Des antithèses trop multipliées deviendraient puériles et fatigantes. Cette figure n'est réellement belle que lorsque les pensées opposées sont naturelles, tirées du fond du sujet, et qu'elles servent à se donner réciproquement de la justesse et de la clarté. Le sermon de *Massillon* sur *le triomphe de la Religion* en fournit un bien bel exemple. Le voici :

« Un prince qui craint Dieu, et qui
» gouverne sagement ses peuples, n'a
» plus rien à craindre des hommes. Sa
» gloire toute seule aurait pu faire des
» envieux; sa piété rendra sa gloire
» même respectable : ses entreprises au-
» raient trouvé des censeurs; sa piété
» sera l'apologie de sa conduite : ses pros-
» pérités auraient excité la jalousie ou
» la défiance de ses voisins; il en de-
» viendra, par sa piété, l'asyle et l'arbitre.
» Ses démarches ne seront jamais sus-
» pectes, parce qu'elles seront toujours
» annoncées par la justice. On ne sera
» pas en garde contre son ambition,
» parce que son ambition sera toujours
» réglée par ses droits. Il n'attirera point
» sur ses États le fléau de la guerre,
» parce qu'il regardera comme un crime
» de la porter sans raison dans les États
» étrangers. Il reconciliera les peuples
» et les rois, loin de les diviser pour les
» affaiblir, et pour élever sa puissance
» sur leurs divisions et sur leur fai-
» blesse. Sa modération sera le plus sûr
» rempart de son empire : il n'aura pas
» besoin de garde qui veille à la porte
» de son palais; les cœurs de ses sujets
» entoureront son trône, et brilleront
» autour à la place des glaives qui le
» défendent. Son autorité lui sera inu-
» tile pour se faire obéir; les ordres les
» plus sûrement accomplis sont ceux

» que l'amour exécute; et la soumission
» sera sans murmure, parce qu'elle sera
» sans contrainte. Toute sa puissance
» l'aurait rendu à peine maître de ses
» peuples; par la vertu, il deviendra
» l'arbitre même des souverains ».

Comparaison. La *Comparaison* est une figure par laquelle on présente les rapports de deux objets, pour orner ou pour éclaircir ses pensées. En voici une bien noble et bien belle, tirée de l'*Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France, *reine d'Angleterre*, par *Bossuet*.

« Comme une colonne, dont la masse
» solide paraît le plus ferme appui d'un
» temple ruineux, lorsque ce grand édi-
» fice qu'elle soutenait, fond sur elle
» sans l'abattre: ainsi la reine se mon-
» tre le ferme soutien de l'État, lors-
» qu'après en avoir long-temps porté le
» faix, elle n'est pas même courbée sous
» sa chute ».

Le *Télémaque* de *Fénélon* est plein de comparaisons également riches et agréables. Je me borne à celle-ci :

« A le voir pâle, abattu et défiguré,
» on aurait cru que ce n'était point Té-
» lémaque. Sa beauté, son enjouement,
» sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui.
» Il périssait, tel qu'une fleur qui, étant
» épanouie le matin, répand ses doux
» parfums dans la campagne, et se flétrit
» peu-à-peu vers le soir : ses vives cou-

» leurs s'effacent; elle languit; elle se » dessèche; et sa belle tête se penche, » ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le » fils d'Ulysse était aux portes de la » mort ».

La comparaison doit être courte le plus qu'il est possible, et offrir un rapport convenable entre l'objet comparé et celui auquel on le compare: elle doit, de plus, être relevée par la justesse des expressions.

On peut rapporter à cette figure le *parallèle*, qui n'est autre chose que la comparaison de deux hommes illustres, comme on le voit dans celui-ci, que *la Motte* a fait de Corneille et de Racine:

Des deux souverains de la scène,
L'aspect a frappé nos esprits:
C'est sur leurs pas que Melpomène
Conduit ses plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent:
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

La *Description* est en général une figure par laquelle nous présentons l'image d'un objet. Je vais essayer d'en donner une idée dans l'exemple suivant, que je suis bien loin de proposer pour modèle. Description.

« Quel plaisir d'être assis, à la pointe » du jour, sur le bord de la mer! sans

» doute le passage des ténèbres à la lu-
» mière, et le lever du soleil, sont en
» quelque lieu qu'on se trouve, le plus
» beau spectacle que l'homme puisse
» admirer. Mais ce spectacle est pour
» nous plus ou moins ravissant, suivant
» les objets qui nous entourent, et qui
» excitent en nous des sensations plus
» ou moins vives. Sur le bord de la mer,
» avant les premières lueurs de l'au-
» rore, l'air est plus pur et plus frais;
» là, plus que partout ailleurs, il porte
» une nouvelle vie dans les sens, et
» régénère toutes les facultés de l'âme.
» Le bruissement des flots mollement
» agités, qui seul trouble en ce moment
» le calme profond de la nature, n'aura
» peut-être rien d'extrêmement doux et
» flatteur pour nous qui aurons entendu
» le bruit d'une rivière tranquille, ou
» le murmure d'un ruisseau qui ser-
» pente dans un bocage. Mais la vue
» d'une immensité d'eau, dont les bornes
» paraissent être celles de l'Univers, et
» qui, rembrunie sous les ombres de la
» nuit, reprend insensiblement son azur
» à la clarté graduelle du jour naissant;
» de longs traits de lumière qui parais-
» sent jaillir du sein des eaux pour dorer
» l'horizon; un tourbillon de feu et d'é-
» clairs étincelans, qui semblent em-
» brâser cette surface liquide, pour
» annoncer le flambeau de la terre et des

» cieux; enfin ce grand astre, dont le
» globe resplendissant paraît s'élancer
» du milieu des ondes, réalisant, en
» quelque sorte, les fictions des anciens
» poètes! quoi de plus majestueux, de
» plus imposant que ce spectacle! Ah!
» qu'il est propre à élever l'âme jusqu'à
» l'être des êtres! J'en ai joui plusieurs
» fois; et je ne suis sorti de mon enchan-
» tement que pour m'écrier: Heureux
» les habitans de cette délicieuse con-
» trée! heureux de pouvoir, à leur gré,
» contempler tous les jours ce que la na-
» ture a de plus admirable, et ce qui
» peut le plus faire sentir à l'homme sa
» noblesse et sa dignité »!

Il y a quatre sortes de descriptions: l'*hypotipose*, l'*éthopée*, la *posographie*, et la *topographie*.

L'*Hypotipose* réunit, pour ainsi dire, tous les ornemens, tout l'éclat, tout le coloris des figures. Elle raconte un fait particulier, un événement, une tempête, une bataille, un incendie, etc.; mais avec tant de feu, avec des couleurs si vives et si animées, qu'on croit voir sous ses yeux l'objet même que décrit le poète ou l'orateur. C'est en cela que la poésie et l'éloquence touchent de si près à la peinture. Homère et Virgile excellent dans ce grand art de peindre: leurs poëmes offrent une suite de tableaux de la dernière force et de la plus Hypotipose.

grande vérité. On en trouve aussi d'admirables en tous les genres dans les écrivains de notre nation. Les brillans exemples qu'ils nous fournissent de cette figure si belle, sont en si grand nombre, qu'il serait bien difficile de faire un choix. En voici quelques-uns de ceux qui s'offrent à ma mémoire. Voyez d'abord avec quelles couleurs le P. *Berruyer*, dans son *Histoire du Peuple de Dieu*, peint l'embrâsement de ces anciennes villes, dont les habitans, livrés à d'infâmes débauches, attirèrent sur eux un des plus terribles fléaux de la vengeance céleste.

« Au moment où le soleil commençait » à se montrer, le ciel se couvrit de nuages de souffre et de bitume. La terre » ouverte et tremblante vomit des tourbillons de flammes. Une horrible pluie » de feu, tombant du ciel à grands flots, » s'unit au feu allumé dans les entrailles » de la terre. Les villes de Sodôme, de » Gomorrhe, d'Adama et de Séboïm, » furent consumées, détruites, englouties dans l'abîme, sans qu'il en restât les » moindres vestiges. Tous les habitans » de cette terre proscrite périrent dans » le feu; tous les animaux furent exterminés. Un lac épais et sulfureux, » vaste comme une mer, prit la place » de ces fertiles campagnes. Un air mortel et empesté succéda à la douce tem-

» pérature de cet agréable climat. Les
» arbres se desséchèrent, et l'on vit dis-
» paraître pour toujours ces régions
» enchantées, plus heureuses de n'avoir
» plus de quoi corrompre leurs habi-
» tans, que d'avoir fourni à ces hom-
» mes abominables l'abondance et les
» délices ».

L'exemple suivant est tiré de l'*épitre* de *Boileau* sur *le Passage du Rhin* par l'armée de Louis XIV. C'est un des plus beaux morceaux de poésie que nous ayons en notre langue.

Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance, soutenu des regards du héros.
Son coursier, écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin et Salart ;
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblant sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin (*) les voit d'un œil qui porte la menace ;

(*) C'est ici le dieu du Rhin, qui, suivant la fic-

Il s'avance en courroux : le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et de coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le Destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone :
Le Rhin à leur espect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés ;
Condé, dont le nom seul fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles ;
Enguien de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine.
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Fénélon, dans sa prose poétique, donne à tous les objets qu'il peint les couleurs les plus riches, les plus animées, et en-même-temps celles qui leur sont propres. Peut-on trouver, dans le genre brillant et gracieux, une description plus agréable que celle-ci ? C'est Télémaque qui parle.

« Nous aperçûmes des dauphins cou-
» verts d'une écaille qui paraissait d'or
» et d'azur. En se jouant, ils soulevaient
» les flots avec beaucoup d'écume. Après
» eux venaient des tritons qui sonnaient

---

tion du poète, a pris la figure d'un vieux guerrier, pour marcher à la tête des ennemis.

» de la trompette avec leurs conques
» recourbées. Ils environnaient le char
» d'Amphitrite, traîné par des chevaux
» marins plus blancs que la neige, et
» qui, fendant l'onde salée, laissaient
» loin derrière eux un vaste sillon dans
» la mer. Leurs yeux étaient enflammés,
» et leurs bouches étaient fumantes. Le
» char de la déesse était une conque d'une
» merveilleuse figure; elle était d'une
» blancheur plus éclatante que l'ivoire,
» et les roues étaient d'or. Ce char sem-
» blait voler sur la surface des eaux pai-
» sibles. Une troupe de nymphes cou-
» ronnées de fleurs, nageaient en foule
» derrière le char; leurs beaux cheveux
» pendaient sur leurs épaules, et flot-
» taient au gré du vent. La déesse tenait
» d'une main un sceptre d'or pour com-
» mander aux vagues; de l'autre, elle
» portait sur ses genoux le petit dieu
» Palémon, son fils, pendant à sa ma-
» melle. Elle avait un visage serein et
» une douce majesté, qui faisait fuir les
» vents séditieux et toutes les noires
» tempêtes. Les tritons conduisaient les
» chevaux, et tenaient les rênes dorées.
» Une grande voile de pourpre flottait
» dans l'air au-dessus du char; elle était
» à demi enflée par le souffle d'une mul-
» titude de petits zéphirs, qui s'effor-
» çaient de la pousser par leurs halei-
» nes. On voyait au milieu des airs Eole

» empressé, inquiet et ardent. Son visage
» ridé et chagrin, sa voix menaçante,
» ses sourcils épais et pendans, ses yeux
» pleins d'un feu sombre et austère, te-
» naient en silence les fiers aquilons,
» et repoussaient tous les nuages. Les
» immenses baleines et tous les monstres
» marins, faisant avec leurs narines un
» flux et reflux de l'onde amer, sor-
» taient à la hâte de leurs grottes pro-
» fondes, pour voir la déesse ».

Voyez aussi, dans l'idylle des *Oiseaux*, par madame *des Houlières*, cette peinture si riante et si animée. Les objets y sont présentés dans une espèce de contraste, qui ne fait qu'augmenter le charme et le piquant de cette description.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais.
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides palais,
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à-la-fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brillaient les glaçons on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnait en ces lieux ?
Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses :
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.

Enfin je citerai pour modèle d'hypotipose, ces vers pittoresques du poëme des *quatre Parties du Jour*, par le C. de B***.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble au milieu de sa carrière
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'Univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrâsent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna;
Lassés de leurs travaux énormes,
Les Cyclopes à demi nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.

Et ce charmant tableau du même auteur, dans son poëme des *quatre Saisons:*

Bacchus, de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges;
Il brille, marche environné
D'Amours qui chantent ses louanges.
On voit danser devant son char
Les Satyres et les Dryades;
Un faune enivré de nectar
Remplit la coupe des Ménades.
Les Jeux, qui le suivent toujours,
Répandent des fleurs sur ses traces.
Ses tigres, conduits par les Grâces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Égypans, Centaures, Sylvains;
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la Folie.

Le soleil voit en se levant
La marche du vainqueur du Gange;
Et porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présens de l'Automne :
A ses yeux la jeune Érigone
Folâtre, et n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade;
L'onde et le vin sont confondus;
Et l'urne de chaque malade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée,
Couvrent la campagne altérée;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.

Ethopée. L'*Ethopée* décrit les mœurs et le caractère. En voici un bel exemple que nous fournit *la Bruyère*.

« La fausse grandeur est farouche et » inaccessible : comme elle sent son foi» ble, elle se cache, ou du-moins ne se » montre pas de front, et ne se fait voir » qu'autant qu'il faut pour imposer, et » ne paraître point ce qu'elle est, je veux » dire une vraie petitesse. La véritable » grandeur est libre, douce, familière, » populaire. Elle se laisse toucher et ma» nier : elle ne perd rien à être vue de » près; plus on la connaît, plus on l'ad» mire. Elle se courbe par bonté vers ses » inférieurs, et revient sans effort dans » son naturel. Elle s'abandonne quelque» fois, se néglige, se relâche de ses avan» tages, toujours en pouvoir de les re-

» prendre et de les faire valoir. Elle rit,
» joue et badine, mais avec dignité. On
» l'approche tout ensemble avec liberté
» et avec retenue. Son caractère est no-
» ble et facile, inspire le respect et la
» confiance, et fait que les princes nous
» paraissent grands et très-grands, sans
» nous faire sentir que nous sommes
» petits ».

Cette figure est familière au poète, à l'orateur, et surtout à l'historien. Mais celui-ci, obligé de présenter la vérité telle qu'elle est, développe le caractère de ses personnages, pour le faire connaître dans toute son étendue, et sans trop s'attacher aux autres ornemens de l'art, il n'emploie que des couleurs simples et naturelles. On peut prendre pour modèle en ce genre le portrait du cardinal de Richelieu, tracé par le P. *Bougeant*, dans sa belle *Histoire du Traité de Westphalie*. Le voici. Je ne craindrai point qu'on le trouve trop long.

« Malgré les portraits odieux que des
» auteurs contemporains ont faits du car-
» dinal de Richelieu, on admire aujour-
» d'hui en lui toutes les qualités qui con-
» courent à former un grand ministre :
» un génie vaste et supérieur, qui ne con-
» cevait que de grands desseins; des vues
» profondes, qu'on ne pénétrait qu'après
» l'événement; un grand discernement
» dans le choix des moyens, une fermeté

» inébranlable dans l'exécution; une ha-
» bileté extrême à écarter ou à surmonter
» les obstacles. Tandis qu'il paraissait
» appliqué à une seule affaire, il donnait
» une égale attention à toutes les autres,
» agissant tout-à-la-fois avec la même
» vivacité dans toutes les parties de l'Eu-
» rope. Jamais on ne vit dans toutes les
» cours tant de négociations, tant de
» traités et de mouvemens; et c'était lui
» seul qui en était l'âme et le premier
» mobile. Il semblait occupé tout entier
» hors du royaume, et on le retrouvait
» tout entier au-dedans. Ceux qui avaient
» sous lui le plus de part aux affaires,
» n'étaient que les exécuteurs de ses
» ordres. Tout s'administrait par ses avis
» absolus, comme s'il se fût multiplié
» lui-même pour faire les fonctions de
» tous les emplois; et, ce qui peut faire
» connaître l'étendue de son génie, tan-
» dis qu'il paraissait devoir succomber
» sous le poids de tant d'affaires, on le
» voyait occupé à lier des intrigues de
» cour, à placer ses créatures, à établir
» sa maison, à élever des bâtimens : on
» le voyait dans les académies s'entrete-
» nir avec les savans, et se prêter à des
» spectacles et à des divertissemens pu-
» blics, comme s'il avait été libre de toute
» autre occupation........ Le cardinal de
» Richelieu n'eut qu'une passion; mais
» elle fut extrême : ce fut une ambition

» démesurée, qui ne put être satisfaite
» que par toute l'autorité souveraine, et
» qui n'eut d'autres bornes que le nom
» et le titre de roi. L'attachement à la
» personne de Louis XIII n'était pas la
» voie la plus sûre pour faire fortune; on
» réussissait beaucoup mieux en se dé-
» vouant à toutes les volontés du cardi-
» nal. On l'accuse d'avoir sacrifié à cette
» ambition le repos de l'État, en perpé-
» tuant la guerre pour perpétuer son au-
» torité; la vie de ses ennemis, dont au-
» cun n'échappa, dit-on, à sa vengeance;
» et les devoirs les plus justes de la re-
» connaissance, en persécutant une reine
» exilée, autrefois sa bienfaitrice. Mais
» il faut avouer, pour sa justification,
» que l'intérêt de l'État se trouva pres-
» que toujours heureusement enchaîné à
» celui de sa fortune et de ses passions.
» Car la guerre qu'il entretint si long-
» temps par ambition, fut la première
» source de cette grandeur où la mo-
» narchie française est parvenue sous le
» dernier règne. L'intérêt du bien public
» justifia son ingratitude, quelquefois
» même sa vengeance; et si dans ces
» occasions la passion fut le seul motif
» de sa conduite, on peut dire qu'il ser-
» vit souvent l'État par ses vices mêmes
» comme par ses vertus. Ajoutons encore
» quelques traits pour achever son por-
» trait. Son ambition s'attacha aux plus

» petits objets comme aux plus grands.
» Magnifique dans sa dépense et ses largesses, il vécut dans une splendeur qui effaça la magnificence royale. Il prodigua les récompenses à de lâches courtisans et à de vils adulateurs; et dans une si grande supériorité de vrai mérite, il fut susceptible de petites jalousies et de vanités pour les talens les plus médiocres. On le vit faire montre de son adresse à manier un cheval, se faire le rival des poètes et des écrivains de son temps, disputer avec eux du bel esprit; décrier leurs ouvrages, et se faire honneur de ceux d'autrui ».

L'orateur et le poète emploient dans l'éthopée des couleurs plus brillantes, des tours plus nombreux que ceux de l'historien. Ils peignent avec plus de feu et de précision : ils peignent même souvent d'un seul trait. Voyez avec quelle force *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France, *reine d'Angleterre*, trace le caractère du fameux Cromwell.

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné, autant qu'habile politique; capable de tout entreprendre et de tout cacher; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par pré-

» voyance; mais au reste si vigilant et
» si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué
» les occasions qu'elle lui a présentées :
» enfin un de ces esprits remuans et au-
» dacieux, qui semblent être nés pour
» changer le monde ».

Les poètes font très-souvent usage de cette figure, en donnant eux-mêmes un caractère à leurs personnages, ou en embellissant celui que l'histoire leur donne. Parmi tous les portraits de cette espèce, je n'en connais pas de mieux frappé que celui de Rhadamisthe, dans la tragédie de ce nom, par *Crébillon*. C'est Rhadamisthe lui-même qui parle :

Et que sais-je, Hiéron ? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connais-je moi-même ?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux, déplorable victime,
S'abandonne au remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connais que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haîne?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré ; proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrais me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

La *Posographie* peint l'extérieur des objets. On en trouve un bien beau mo- Posographie.

dèle dans ce portrait du prélat du *Lutrin*, par *Boileau* :

La jeunesse, en sa fleur, brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à triple étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Et dans ces vers du C. de B**.

Tout brûle des feux de l'été :
Le froid serpent, caché sous l'herbe,
S'éveille, et dresse avec fierté
La crête de son front superbe :
Son corps, en replis ondoyans,
Roule, circule, s'entrelace ;
Ses yeux, pleins d'ardeur et d'audace,
S'arment de regards foudroyans :
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.

Un autre poète, dont le nom m'est échappé, offre aussi un bel exemple de posographie dans ces vers, où il peint l'attitude d'une personne qui va écouter à une porte :

Cependant il hésite, il approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.

L'éthopée et la posographie se trouvent souvent jointes ensemble, et n'en sont l'une et l'autre que plus piquantes et plus

agréables ; ce portrait d'un jeune fat, dans *La Bruyère*, en est un très-bel exemple.

« J'entends Théodecte de l'antichambre. Il grossit sa voix à mesure qu'il
» s'approche ; le voilà entré : il rit, il
» crie, il éclate ; on bouche ses oreilles ;
» c'est un tonnerre : il n'est pas moins re-
» doutable par les choses qu'il dit que
» par le ton dont il parle : il ne s'apaise,
» et il ne revient de ce grand fracas
» que pour bredouiller des vanités et des
» sottises. Il a si peu d'égard au temps,
» aux personnes, aux bienséances, que
» chacun a son fait, sans qu'il ait eu in-
» tention de le lui donner : il n'est pas
» encore assis, qu'il a, à son insu, déso-
» bligé toute l'assemblée. A-t-on servi ? il
» se met le premier à table, et dans la
» première place : il n'a nul discerne-
» ment des personnes, ni du maître, ni
» des conviés : il abuse de la folle défé-
» rence qu'on a pour lui.... Si l'on joue,
» il gagne au jeu ; il veut railler celui qui
» perd ; et, s'il l'offense, les rieurs sont
» pour lui : il n'y a sorte de fatuité qu'on
» ne lui passe ».

La *Topographie* décrit les lieux. Telle est, dans *Télémaque*, la description de celui où était située la grotte de Calypso : Topographie.

« Les doux zéphirs conservaient en
» ce lieu, malgré les ardeurs du soleil,
» une délicieuse fraîcheur. Des fontaines,

» coulant avec un doux murmure sur
» des prés semés d'amarantes et de vio
» lettes, formaient en divers lieux des
» bains aussi purs et aussi clairs que le
» cristal. Mille fleurs naissantes émail-
» laient les tapis verts dont la grotte était
» environnée. Là, on trouvait un bois de
» ces arbres touffus qui portent des pom-
» mes d'or, et dont la fleur, qui se re-
» nouvelle dans toutes les saisons, ré-
» pand le plus doux de tous les parfums.
» Ce bois semblait couronner ces belles
» prairies, et formait une nuit que les
» rayons du soleil ne pouvaient percer.
» Là, on n'entendait jamais que le chant
» des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau
» qui, se précipitant du haut d'un ro-
» cher, tombait à gros bouillons pleins
» d'écume, et s'enfuyait au travers de la
» prairie. La grotte de la déesse était sur
» le penchant d'une colline : de là on dé-
» couvrait la mer, quelquefois claire et
» unie comme une glace, quelquefois fol-
» lement irritée contre les rochers où elle
» se brisait en mugissant, et élevant ces
» vagues comme des montagnes. D'un
» autre côté, on voyait une rivière, où
» se formaient des îles bordées de tilleuls
» fleuris et de hauts peupliers, qui por-
» taient leurs têtes superbes jusque dans
» les nues. Les divers canaux qui for-
» maient ces îles, semblaient se jouer
» dans la campagne : les uns roulaient

» leurs eaux claires avec rapidité; d'au-
» tres avaient une eau paisible et dor-
» mante; d'autres, par de longs détours,
» revenaient sur leurs pas, comme pour
» remonter vers leur source, et sem-
» blaient ne pouvoir quitter ces bords
» enchantés. On apercevait de loin des
» collines et des montagnes qui se per-
» daient dans les nues, et dont la figure
» bizarre formait un horizon à souhait
» pour le plaisir des yeux. Les mon-
» tagnes voisines étaient couvertes de
» pampre vert qui pendait en feston : le
» raisin, plus éclatant que la pourpre, ne
» pouvait se cacher sous les feuilles, et
» la vigne était accablée sous son fruit. Le
» figuier, l'olivier, le grenadier, et tous
» les autres arbres couvraient la campa-
» gne, et en faisaient un grand jardin ».

La Chartreuse, de *Gresset*, est presqu'en entier un modèle de topographie. En voici quelques vers :

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas.
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états;
Une table mi-démembrée,

Près du plus humble des grabats,
Six brins de paille délâbrée,
Tressés sur de vieux échalas;
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée.

ARTICLE III.

Du Style sublime, et des Figures qui lui sont propres.

Le style *sublime* déploie toutes les richesses de l'imagination, pour présenter dans tout leur éclat et dans toute leur grandeur, des pensées nobles, des sentimens élevés. Abondant, nombreux, plein d'énergie et de dignité, il étonne, il ravit, il transporte par la magnificence et la pompe des expressions, la vivacité des tours, la hardiesse des figures, la beauté frappante des comparaisons, la force et la rapidité des mouvemens. Tout ce que je pourrais en dire en donnerait une bien moins juste idée que les exemples. Voici sur quel ton *Bourdaloue* commence la seconde partie de son *Oraison funèbre* du grand *Condé* :

« Il n'y a point d'astre qui ne souffre » quelque éclipse : et le plus brillant de » tous, qui est le soleil, est celui qui en » souffre de plus grandes et de plus sen- » sibles. Mais deux choses en ceci sont » bien remarquables : l'une que le so- » leil, quoique éclipsé, ne perd rien du

» fond de ses lumières, et que, malgré sa » défaillance, il ne laisse pas de conser- » ver la rectitude de son mouvement : » l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, » c'est alors que tout l'Univers est plus » attentif à l'observer et à le contempler, » et qu'on en étudie plus curieusement » les variations et le système : symbole » admirable des États où Dieu a permis » que se soit trouvé notre prince, et où » je me suis engagé à vous le représenter. » C'est un astre qui a eu ses éclipses : » en vain entreprendrais-je de vous les » cacher, puisqu'elles ont été aussi écla- » tantes que sa lumière même; et peut- » être serais-je prévaricateur, si je n'en » profitais pas pour en faire aujourd'hui » le sujet de votre instruction ».

L'exemple suivant est tiré de l'*Oraison funèbre* de Marie-Thérèse d'Autriche, *reine de France*, par *Bossuet*. Les vraies beautés du style sublime s'y montrent dans tout leur éclat.

« Tu céderas ou tu tomberas sous ce » vainqueur, Alger, riche des dépouilles » de la chrétienté. Tu disais en ton » cœur avare : Je tiens la mer sous mes » lois, et les nations sont ma proie. La » légèreté des vaisseaux te donnait de » la confiance : mais tu te verras attaquée » dans tes murailles, comme un oiseau » ravissant qu'on irait chercher, parmi » ses rochers, dans son nid, où il par-

» tage son butin avec ses petits. Tu rends
» déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers
» dont tu accablais ses sujets, qui sont
» nés pour être libres sous son glorieux
» empire. Tes maisons ne sont plus qu'un
» amas de pierres. Dans ta brutale fu-
» reur, tu te tournes contre toi-même,
» et tu ne sais comment assouvir ta rage
» impuissante. Mais nous verrons la fin
» de tes brigandages. Les pilotes étonnés
» s'écrient par avance : *Qu'il est sembla-*
» *ble à Tyr ! Et toutefois elle s'est tue au*
» *milieu de la mer ;* et la navigation va
» être assurée par les armes de Louis ».

Jean-Baptiste *Rousseau* fournit une foule d'exemples du style sublime. En voici un pris au hasard dans son *Ode sur l'aveuglement des hommes* :

L'homme en sa propre force a mis sa confiance :
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable !
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité.

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon....

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les figures touchantes ou propres aux passions, celles qui conviennent plus particulièrement au style sublime, sont la *prosopopée*, l'*apostrophe*, l'*exclamation*, l'*épiphonème*, la *dubitation*, l'*interrogation*, l'*imprécation*, la *déprécation*, la *réticence* et la *suspension*.

La *Prosopopée*, une des plus vives, des plus magnifiques et des plus brillantes figures de l'éloquence et de la poésie, fait parler tous les êtres, soit animés, soit insensibles, soit réels, soit imaginaires; les morts mêmes. Tel est cet endroit du poëme de la *Religion*, par *Racine* le fils. Prosopopée.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie : Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne.
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplir le sein :
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.

Jean-Jacques *Rousseau* s'est servi bien avantageusement de cette figure dans son *Discours sur les lettres*. Voici ce beau morceau :

« O Fabricius ! qu'eût pensé votre
» grande âme, si, pour votre malheur,
» vous eussiez vu la face pompeuse de

» Rome sauvée par votre bras, et que
» votre nom respectable avait plus illus-
» trée que toutes ses conquêtes? Dieux!
» eussiez-vous dit, que sont devenus ces
» toîts de chaume et ces foyers rustiques
» qu'habitaient jadis la modération et
» la vertu? Quelle splendeur funeste a
» succédé à la simplicité romaine? Quel
» est ce langage étranger? Quelles sont
» ces mœurs efféminées? Que signifient
» ces statues, ces tableaux, ces édifices?
» Insensés, qu'avez-vous fait? Vous, les
» maîtres des nations, vous vous êtes
» rendus les esclaves des hommes fri-
» voles que vous avez vaincus! ce sont
» des Rhéteurs qui vous gouvernent!
» C'est pour enrichir des architectes,
» des peintres, des statuaires et des his-
» trions, que vous avez arrosé de votre
» sang la Grèce et l'Asie! Les dépouilles
» de Carthage sont la proie d'un joueur
» de flûte! Romains, hâtez-vous de
» renverser ces amphithéâtres; brisez ces
» marbres; brûlez ces tableaux; chas-
» sez ces esclaves qui vous subjuguent,
» et dont les funestes arts vous corrom-
» pent. Que d'autres mains s'illustrent
» par de vains talens : le seul talent di-
» gne de Rome, est celui de conquérir le
» monde, et d'y faire régner la vertu ».

Apostrophe. L'*Apostrophe* adresse directement la parole à quelque objet animé ou inanimé. A Dieu, comme on le voit dans cet

endroit de l'*Oraison funèbre* de *Turenne*, par *Fléchier* :

« O Dieu terrible, mais juste en vos » conseils sur les enfans des hommes, » vous disposez et des vainqueurs et des » victoires. Pour accomplir vos volontés » et faire craindre vos jugemens, votre » puissance renverse ceux que votre » puissance avait élevés. Vous immolez » à votre souveraine grandeur de grandes » victimes, et vous frappez, quand il vous » plaît, ces têtes illustres que vous avez » tant de fois couronnées ».

A l'homme en général : c'est ce qu'on voit dans ces vers de madame *des Houlières* :

De ce sublime esprit, dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu,
Des différens pays les mœurs, la politique,
La cause des frimas, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême ;
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même.

A des personnes mortes : tel est l'exemple que nous en offrent les derniers de ces beaux vers que *Racine* met dans la bouche de Phèdre en proie à tous les remords de son amour criminel pour Hyppolite :

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Ah, combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.

A des villes, à des provinces : tel est cet endroit de l'*Oraison funèbre* de *Turenne*, par *Fléchier :*

« Villes, que nos ennemis s'étaient » déjà partagées, vous êtes encore dans » l'enceinte de notre empire. Provinces, » qu'ils avaient déjà ravagées dans le » désir et dans la pensée, vous avez » encore recueilli vos moissons. Vous » durez encore, place que l'art et la » nature ont fortifiées, et qu'ils avaient » dessein de démolir; et vous n'avez » tremblé que sous des projets frivoles » d'un vainqueur en idée, qui comptait » le nombre de nos soldats, et qui ne » songeait pas à la sagesse de leur capi- » taine ».

A des êtres métaphysiques qu'on personnifie : c'est ce qu'a fait Jean-Jacques *Rousseau*, dans cet endroit de son *Discours sur les lettres :*

« O vertu, science sublime des âmes » simples, faut-il donc tant de peine et » d'appareil pour te connaître? Tes prin- » cipes ne sont-ils pas gravés dans tous

» les cœurs ; et ne suffit-il pas, pour » apprendre tes lois, de rentrer en soi- » même, et d'écouter la voix de sa » conscience dans le silence des pas- » sions » ?

Enfin à des êtres insensibles : tels sont ces beaux vers de *Racine* le fils, dans son poëme sur la *Religion* :

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux ! que de grandeur et que de majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi, qu'annonce l'aurore, admirabe flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours.
Est ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords.

On voit encore un exemple de cette espèce d'apostrophe, dans ces vers du poëme des *quatre Saisons*, du C.. de B**.

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du Printemps.
Élevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux.
Jasmins, sortez du sein des herbes ;
Montez, ombragez ces berceaux ;
Et vous, aimables arbrisseaux,

Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.

Et dans ceux-ci du même poëme :

Orange douce et parfumée,
Limons, poncires fastueux,
Et vous, cédrats voluptueux,
Couronnez l'Automne charmée.
Raisins brillans dont la fraîcheur
Étanche la soif qui nous presse,
Pommes, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez et renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.

On a pu juger, par tous ces exemples, que l'apostrophe est une des figures les plus propres à exciter les passions, à remuer, à maîtriser les âmes. Mais il faut qu'elle soit amenée avec art, et que l'esprit de l'auditeur y ait été insensiblement disposé. Quand il a été attiré par degrés, ému, saisi, c'est alors qu'il doit être frappé, enlevé avec violence.

Exclamation. L'*Exclamation* est assez semblable à l'apostrophe ; elle éclate par des interjections, pour exprimer un vif sentiment de l'âme. *Virgile* en fournit un exemple dans cet endroit de l'*Énéide* :

« O Ilion ! ô ma chère patrie ! ô murs » célèbres par tant d'exploits !... Le cheval » fut quatre fois arrêté à l'entrée de la » ville. Nous l'entendîmes quatre fois » retentir du bruit des armes qu'il ren» fermait. Rien ne put dessiller nos

» yeux ; et nous plaçâmes le monstre
» fatal à l'entrée du temple de Mi-
» nerve ».

Voici encore une bien belle exclamation que fait *Bossuet* dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Anne d'Angleterre, *Duchesse d'Orléans* :

« O nuit désastreuse ! ô nuit effroya-
» ble, où retentit tout-à-coup, comme
» un éclat de tonnerre, cette étonnante
» nouvelle : *Madame se meurt, Madame*
» *est morte* ».

Ces paroles si touchantes arrachèrent des sanglots à tout l'auditoire ; et l'orateur lui-même, après les avoir prononcées, fut obligé de s'arrêter.

L'*Epiphonème* est une espèce d'exclamation ou une réflexion courte et vive à la fin d'un récit, comme on va le voir dans cet endroit de l'*Énéide* : Épiphonème.

« L'infortuné Priam, se voyant me-
» nacé d'une guerre et d'un siége dont
» il redoutait les évènemens, avait se-
» crètement envoyé le jeune Polydore,
» un de ses fils, avec beaucoup d'or, au
» roi de Thrace, pour le faire élever
» dans sa cour. Ce perfide, voyant les
» malheurs de Troie, se rangea du parti
» des vainqueurs, viola les droits les
» plus sacrés, assassina Polydore, et
» s'empara du dépôt. Exécrable soif de
» l'or, quels crimes ne fais-tu pas com-
» mettre » !

Et dans ces vers du *Voyage de Munick* par *Regnier des Marets*.

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui, comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Dubitation. La *Dubitation* consiste dans une délibération sur ce qu'on doit dire ou faire. Cette figure est bien propre à exprimer les mouvemens d'une âme, qui, agitée d'une passion violente, est dans une irrésolution continuelle sur le parti qu'elle doit prendre. Telle est, dans l'*Énéide*, la situation de Didon abandonnée par Énée. Voici la traduction en vers de ce morceau, par *Boileau*, frère de l'auteur du *Lutrin* :

Hélas ! s'écria-t-elle au fort de sa misère,
Quel projet désormais me reste-t-il à faire ?
Chez les rois mes voisins mon cœur humble et confus
Ira-t-il s'exposer au hasard d'un refus :
Eux dont j'ai tant de fois, avec tant d'insolence,
Méprisé la recherche et bravé la puissance ?
Irai-je en suppliant, à la honte des miens,
Implorer la pitié des superbes Troyens ?
Trop aveugle Didon ! puis-je après cette injure
Ne pas connaître enfin cette race parjure ?
Et comment mes soupirs pourraient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir ?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre,
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre ?
Mais comment voudraient-ils, à travers les dangers,
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers ;

Eux que leur intérêt et que leur propre vie
Ont à peine arrachés du sein de leur patrie!
Mourons donc, puisqu'enfin dans l'état où je suis,
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

L'*Interrogation* est une figure par laquelle on parle en forme de question. Elle est très-propre au pathétique, et donne une grande énergie au discours, comme il est aisé de le voir dans cet endroit de l'*Oraison funèbre* de Henriette-Anne d'Angleterre, *duchesse d'Orléans*, par *Bossuet* : Interrogation.

« Avec tant de grandes et tant d'ai-
» mables qualités, qui eût pu lui refuser
» son admiration? Mais avec son crédit,
» avec sa puissance, qui n'eût pas voulu
» s'attacher à elle? N'allait-elle pas ga-
» gner tous les cœurs, c'est-à-dire, la
» seule chose qu'ont à gagner ceux à qui
» la naissance et la fortune semblent
» tout donner; et, si cette haute éléva-
» tion est un précipice affreux pour les
» Chrétiens, ne puis-je pas dire, pour
» me servir des paroles fortes du plus
» grave des historiens, qu'elle *allait être*
» *précipitée dans la gloire?* Car quelle
» créature fut jamais plus propre à être
» l'idole du monde? Mais ces idoles que
» le monde adore, à combien de tenta-
» tions délicates ne sont-elles pas expo-
» sées? La gloire, il est vrai, les défend
» de quelques faiblesses : mais la gloire
» les défend-elle de la gloire même?

» Ne s'adorent-elles pas secrètement ?
» Ne veulent-elles pas être adorées ? Que
» n'ont-elles pas à craindre de leur
» amour propre ? et que peut se refuser
» la faiblesse humaine, pendant qu'on
» lui accorde tout ? N'est-ce pas qu'on
» apprend à faire servir à l'ambition,
» à la grandeur, à la politique, et la
» vertu, et la religion, et le nom de
» Dieu » ?

On se sert encore très-avantageusement de cette figure, pour exprimer toutes les passions vives. C'est ce qu'a fait *Racine* dans cet endroit de sa tragédie d'*Athalie*, où Joad, à la vue de Mathan, parle ainsi à Josabet :

Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que, du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrâsent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Imprécation. L'*Imprécation* est une figure par laquelle on souhaite du mal à quelqu'un. Elle est quelquefois dictée par l'horreur du crime et des scélérats. *Racine* en fournit un exemple de cette espèce dans la même tragédie. C'est encore Joad qui parle :

Grand Dieu ! si tu prévois, qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,

Qu'il soit comme le fruit eu naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa tige a séché;
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis :
Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle;
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Cette figure est le plus souvent l'expression de la colère et du désespoir. Les deux plus beaux exemples que je connaisse en ce genre d'imprécation, se trouvent dans *Corneille*. Le premier est tiré de la tragédie de *Rodogune*, princesse des *Parthes*, où Cléopâtre, reine de Syrie, étant près d'expirer, dit à son fils Athiochus et à la princesse son épouse :

Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

Celui-ci est pris de la tragédie d'*Horace*. C'est Camille qui parle à Horace son frère :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore,
Rome, enfin, que je hais, parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Saper ses fondemens encor mal assurés!
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie :

Que cent peuples unis des bouts de l'Univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre!
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir.

Déprécation. La *Déprécation* est une figure par laquelle on a recours aux prières, aux larmes, pour demander quelque chose. Tel est, dans la tragédie de la *Mort de César*, par *Voltaire*, ce discours de Brutus à César :

Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même,
Dirai je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas

Réticence. La *Réticence* est une figure par laquelle on interrompt son discours pour passer à un autre objet, en sorte néanmoins que ce qu'on a dit laisse suffisamment entendre ce qu'on affecte de supprimer. Telles sont ces paroles que *Virgile* met dans la bouche de Neptune :

« Race téméraire, qui vous inspire
» tant d'audace? Vents, vous osez, sans
» mon aveu, troubler le ciel et la terre

» et ravager mon empire! Si je... Mais » il s'agit de calmer les flots : un pareil » attentat ne demeurera pas une autre » fois impuni ».

On voit un autre exemple de cette figure dans la tragédie d'Athalie, lorsque cette princesse, demandant à Joad le jeune Éliacin et les trésors qu'elle croit cachés dans le temple, lui dit :

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie,
Te..... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Et dans cet endroit de la tragédie de *Phèdre*, où Aricie dit à Thésée :

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un.... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

La *Suspension* est une figure par laquelle, pour piquer la curiosité du lecteur, on tient quelque temps son esprit en suspens, et dans l'incertitude de ce qu'on va lire. En voici un exemple tiré du *Panégyrique de St.-Thomas de Cantorbéry*, par *Fléchier* : Suspension

« Ils partent de la cour; ils passent les » mers, ils entrent dans l'église, où le » Saint célébrait l'office; ils s'avancent » vers lui, la fureur dans le cœur et le » feu dans les yeux; le fer à la main, » sans respect des autels ni du sanc- » tuaire de Jésus-Christ..... Vous enten- » dez presque tout le reste, messieurs. Je

» voudrais pouvoir me dispenser de re-
» présenter un spectacle si pitoyable.
» Mais, pour épargner votre piété, j'of-
» fenserais votre religion, et je vous ca-
» cherais la gloire du martyre, en vous
» cachant la cruauté des bourreaux. Ils
» approchent donc, portant sur leur
» visage les marques de leur barbare
» résolution : le clergé tremblant se dis-
» perse ; on se ramasse confusément ;
» les assassins ont eux-mêmes horreur
» du crime qu'ils vont commettre ; et,
» saisis d'une frayeur respectueuse à la
» vue de l'archevêque qui se présente,
» ils demeurent quelque temps interdits.
» Mais la fureur ayant étouffé tout sen-
» timent de respect et d'humanité, cha-
» cun le frappe comme à l'envi, et veut
» avoir part au crime, espérant avoir part
» à la récompense ».

Les poètes dramatiques font un fréquent usage de cette figure. On en trouve de beaux exemples dans la troisième scène du premier acte de la tragédie de *Phèdre*, où cette princesse, cédant aux vives instances, aux prières, aux larmes d'Œnone, sa nourrice et sa confidente, lui découvre la cause de ses mortels chagrins ; dans la troisième scène du quatrième acte de *Rhadamisthe*, où Zénobie déclare à Arsame qu'elle est mariée, et que son époux est le frère de ce même Arsame ; dans la troisième

scène du cinquième acte de l'*Œdipe* de *Voltaire*, où ce malheureux prince apprend du vieillard Phorbas que le roi Laïus, qu'il avait tué sans le connaître, était son père, et que la reine Jocaste, dont il était devenu l'époux, est sa mère.

Quoique cette figure soit particulièrement propre au style sublime, il ne faut pas croire qu'elle ne puisse, ainsi que bien d'autres, convenir au style simple. Elle peut même trouver place dans le genre épistolaire, suivant la manière dont elle y est employée, et suivant la nature des choses qu'on y dit. Voyez l'effet agréable qu'elle produit dans cette lettre de madame de *Sévigné* à M. de Coulanges:

« Je vais vous marquer la chose du
» monde la plus étonnante, la plus sur-
» prenante, la plus merveilleuse, la plus
» miraculeuse, la plus triomphante, la
» plus étourdissante, la plus inouie, la
» plus singulière, la plus extraordinaire,
» la plus incroyable, la plus imprévue,
» la plus grande, la plus petite, la plus
» rare, la plus commune, la plus écla-
» tante, la plus secrète jusqu'aujour-
» d'hui, la plus brillante, la plus digne
» d'envie; enfin, une chose dont on ne
» trouve qu'un exemple dans les siècles
» passés, encore cet exemple n'est-il pas
» juste; une chose que nous ne saurions

» croire à Paris, comment la pourrait-
» on croire à Lyon? une chose qui fait
» crier miséricorde à tout le monde; une
» chose qui comble de joie madame *de*
» *Rohan* et madame *de Hauteville;* une
» chose enfin qui se fera dimanche, où
» ceux qui la verront croiront avoir la
» berlue; une chose qui se fera diman-
» che, et qui ne sera peut-être pas faite
» lundi. Je ne puis me résoudre à la
» dire; devinez-là : je vous le donne en
» trois. *Jetez-vous votre langue aux*
» *chiens?* Eh bien! il faut donc vous la
» dire. M. *de Lausun* épouse dimanche
» au Louvre; devinez qui? je vous le donne
» en dix, je vous le donne en cent. Ma-
» dame *de Coulanges* dit : voilà qui est
» bien difficile à deviner! c'est made-
» moiselle *de la Vallière?* Point du tout,
» madame. C'est donc mademoiselle *de*
» *Retz?* Point du tout : vous êtes bien
» provinciales. Vraiment nous sommes
» bien bêtes, dites-vous. C'est mademoi-
» selle *Colbert?* encore moins. C'est as-
» surément mademoiselle *de Créqui:*
» vous n'y êtes pas. Il faut donc à la
» fin vous le dire. Il épouse dimanche au
» Louvre, avec la permission du roi,
» mademoiselle, mademoiselle de.....
» mademoiselle; devinez le nom. Il
» épouse *Mademoiselle;* ma foi, par ma
» foi, ma foi jurée; *Mademoiselle,* la
» grande *Mademoiselle, Mademoiselle,*

» fille de feu *Monsieur*, *Mademoiselle*, » petite-fille de *Henri IV*, mademoiselle » d'*Eu*, mademoiselle *de Dombes*, ma- » demoiselle *de Montpensier*, mademoi- » selle d'*Orléans*, *Mademoiselle*, cou- » sine germaine du roi, *Mademoiselle*, » destinée au trône, *Mademoiselle*, le » seul parti de France qui fût digne de » *Monsieur* ».

Il y a une espèce de suspension qui badine, et qui se joue de l'attention du lecteur. On débute sur un ton noble et pompeux; on a l'air d'annoncer quelque chose de grand; et l'on finit par un trait d'esprit agréable, plaisant ou épigrammatique. Ce fameux sonnet de *Scarron* en est un exemple :

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature :

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture;
Colisée, où souvent les peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature :

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude.

Voici encore un joli exemple de cette espèce de suspension :

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
Je croirai désormais, grands dieux!
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu, sans mourir de douleur,
J'ai vu... siècles futurs, vous ne pourrez le croire;
Ah! j'en frémis encor de dépit et d'horreur;
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

ARTICLE IV.

Du Sublime.

J'ai dit ailleurs qu'il ne faut pas confondre ce qu'on appelle proprement le *sublime*, avec le style sublime. Voici en quoi l'un et l'autre diffèrent. Le style sublime consiste à exprimer noblement une suite d'idées grandes, de sentimens élevés, mais qui ne sont pas sublimes, et à leur donner un certain caractère de sublimité. C'est ce qu'on a pu voir dans les différens exemples que j'ai cités. Le *sublime*, soit dans les pensées, soit dans les sentimens, est un trait merveilleux, extraordinaire, qui ravit, transporte, élève l'âme au-dessus d'elle-même, et qui lui fait sentir en-même-temps cette élévation. Le *style sublime* ne peut se montrer que sous le pompeux appareil des figures les plus brillantes et les plus magnifiques. Le *sublime* peut se trouver, et se trouve bien souvent dans une expression, dans un seul mot. Quoi de plus simple que ces paroles de l'écriture! *Dieu dit: que la lumière se fasse, et la*

lumière fut faite. — Il jette ses regards, et les nations sont dissipées. Aussi ces paroles ne sont-elles pas du *style sublime*. Mais l'idée qu'elles renferment est sublime. Elle est en effet la plus haute, la plus relevée qu'il soit possible de concevoir de la toute-puissance de Dieu, et de l'obéissance de la créature aux ordres du créateur.

Racine nous fournit, dans sa tragédie d'*Esther*, un exemple bien propre à faire saisir la différence qu'il y a entre le *style sublime* et le *sublime*. Le voici :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Les cinq premiers vers offrent des idées vraiment grandes, mais qui ne sont pas sublimes, parce qu'elles n'ont point ce merveilleux, cet extraordinaire qui enlève et qui ravit. Elles sont rendues d'une manière sublime, et sont, par conséquent, du *style sublime* sans être *sublimes*. Le dernier vers présente une idée sublime par elle-même : c'est là que se trouve ce merveilleux, cet extraordinaire qui caractérise proprement le *sublime*. L'impie était le Dieu de la terre, le poète ne *fait que passer*, et ce Dieu est diparu, anéanti : *il n'est plus*.

Mais cette idée est rendue par les mots les plus simples. Ce dernier vers est, par conséquent, *sublime*, sans être du *style sublime*. Le vrai *sublime* peut donc se passer du secours de l'expression. Il s'en passe en effet assez souvent, quoiqu'on doive convenir que l'éclat en est rehaussé par le sublime des paroles.

Le *sublime* peut naître de trois différentes sources; des *pensées*, des *sentimens*, des *images*.

I. *Du Sublime des Pensées.*

Ce que je viens de dire peut faire assez comprendre en quoi consiste le sublime d'une pensée. Cependant, pour en donner une idée encore plus claire et plus juste, je vais rapporter la traduction littérale du texte sacré qui a fourni à *Racine* la matière des beaux vers que j'ai cités. « J'ai vu, dit le prophète David, l'impie élevé aussi haut que les » cèdres du Liban: je n'ai fait que passer, il n'était plus. Je l'ai cherché, » et je n'ai pas même trouvé la place » où il était ». On voit sans peine que *Racine* a paraphrasé le texte; mais qu'il n'a pas rendu cette pensée si forte et si sublime: *Je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé la place où il était*. Tout ce que les poètes, remarque le P. *Bou-*

hours (1), ont dit de plus fort sur la ruine de Troie, de Rome et de Carthage, c'est qu'il ne restait que le lieu où avaient été ces villes fameuses. Mais ici le lieu même où était l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Peut-on donner de la grandeur, de l'indépendance, de l'éternité de Dieu, une idée aussi noble, aussi magnifique, aussi vraie, que ce qu'en donnent les livres saints? *Je suis celui qui est..... Le Seigneur régnera dans toute l'éternité et au-delà.*

Est-il possible de dire, sur l'idolâtrie, quelque chose de plus fort et de plus frappant, que ce qu'en dit *Bossuet* dans son *Discours sur l'Histoire universelle : Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.*

II. *Du Sublime des Sentimens.*

Les sentimens sont sublimes, dit l'abbé *Batteux* (2), quand, fondés sur une vraie vertu, ils paraissent être presqu'au-dessus de la condition humaine, et qu'ils font voir, comme l'a dit Sénèque, dans la faiblesse de l'humanité, la constance d'un Dieu. L'Univers tomberait sur la tête du juste, son âme serait tranquille dans le temps même de sa chute. L'idée

---

(1) Manière de bien penser, II.e Dial.
(2) Principes de Littérature, tome III.

de cette tranquillité, comparée avec le fracas du monde entier qui se brise, est une image sublime, et la tranquillité du juste un sentiment sublime.

Corneille est, de tous nos poètes, celui dans lequel on trouve le plus de sentimens sublimes; et ces sentimens sont toujours rendus par l'expression la plus simple. Médée, dans la tragédie de ce nom, veut se venger de ses ennemis. Nérine, sa confidente, lui dit :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi,
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?

Médée lui répond :

Moi.

Qui ne sent que ce *moi* est le sublime du courage?

Dans la tragédie d'*Horace*, le héros de la pièce ayant été nommé avec ses deux frères pour combattre contre les trois guerriers qu'Albe doit choisir, Curiace, Albain, beau-frère d'Horace, dont il doit même épouser la sœur, lui dit :

Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre :
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

Horace lui répond :

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays?

Cette réponse si fière, où éclatent tout-

à-la-fois la surprise et l'indignation, est le sublime de l'amour de la patrie.

Dans la même tragédie, une femme qui avait été témoin du combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui n'en avait pas vu la fin, annonce au vieil Horace que deux de ses fils ont été tués, et que le troisième a pris la fuite. Le père est outré de la lâcheté de son fils. Cette femme lui dit alors :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

Le vieil Horace lui répond :

Qu'il mourût.

Voilà, dit *Voltaire* (*), voilà ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité.

Cinna, dans la tragédie de ce nom, forme une conjuration contre Auguste. L'empereur romain la découvre, et dans l'instant même où il pourrait faire mourir ce chef des conjurés, non-seulement il lui pardonne, mais encore il dit :

Soyons amis, Cinna : c'est moi qui t'en convie.

N'est-ce pas là le sublime de la clé-

(*) Chefs-d'œuvre de Corneille, avec les Commentaires de Voltaire, tome I.

mence, de la générosité? Ce sentiment sublime est parfaitement soutenu par ces vers qui suivent peu après :

Tu trahis mes bienfaits, je veux les redoubler :
Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Je borne à ces quatre traits mes citations de Corneille : elles seraient trop multipliées, si je rapportais tous les sentimens vraiment sublimes qu'il a répandus dans ses tragédies.

Dans l'*Athalie* de *Racine*, Abner témoigne au grand-prêtre Joad les craintes qu'il a qu'Athalie ne le fasse arracher de l'autel, et n'exerce sur lui ses vengeances. Joad lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots :
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et *n'ai point d'autre crainte*.

Tout est beau, tout est grand dans ces quatre vers. Mais le vrai sublime de sentiment ne se trouve que dans le second hémistiche du dernier. Rien d'extraordinaire en effet qu'un mortel soit soumis à Dieu. Mais qu'il n'ait *point d'autre crainte*, qu'il ne craigne point la puissance et la fureur d'une reine impie, ambitieuse et vindicative, c'est un courage dont les âmes les plus fortes et les plus élevées sont seules capables.

On trouve encore le sublime de sentiment dans ces vers de la tragédie de

Rhadamiste, par *Crébillon*. C'est Zénobie qui parle à Rhadamiste.

Je connais la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Son âme inaccessible à la crainte, parce qu'elle est vertueuse, est dans une sécurité parfaite, et cette sécurité est un sentiment sublime.

III. *Du Sublime des Images.*

Le sublime des images consiste à représenter un grand objet avec les couleurs les plus vives, les plus fortes et les plus vraies. Les livres saints offrent presque à chaque page des exemples de ce genre de sublime. Voici comment s'exprime *Moïse* dans son beau cantique sur le passage de la mer Rouge :

« Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa grandeur par sa force : votre » droite, Seigneur, a brisé l'ennemi. » Dans la magnificence de votre gloire, » vous avez terrassé ceux qui s'élevaient » contre vous. Vous avez envoyé votre » colère ; elle les a dévorés comme une » paille. Au souffle de votre fureur, les » eaux se sont entassées, les eaux se » sont tenues élevées comme en un mon» ceau ; les flots de l'abîme se sont con» densés et durcis au milieu de la mer. » L'ennemi disait : Je les poursuivrai, » je les atteindrai, je partagerai leurs

» dépouilles; j'assouvirai mes désirs; je
» tirerai mon épée; ma main me les assu-
» jétira. Vous avez soufflé, et la mer les
» a engloutis. Ils sont tombés au fond des
» eaux violentes comme une masse de
» plomb.... Vous avez étendu votre main;
» la terre les a dévorés ».

David, décrivant, dans le pseaume 103, les merveilles de la création, s'écrie :

« Que votre grandeur a d'éclat, ô mon
» Dieu! Quelle gloire, quelle majesté
» vous environnent! vous êtes entouré de
» lumière comme d'un vêtement. C'est
» vous qui avez tendu le ciel comme un
» pavillon, dont les eaux supérieures
» sont le toît. Vous montez sur les nuées :
» vous marchez sur les ailes des vents.
» Les vents orageux sont vos ministres,
» et le feu brûlant exécute vos ordres...
» La gloire du Seigneur sera célébrée
» dans tous les siècles : il se réjouira dans
» ses ouvrages. Le Seigneur regarde la
» terre; elle frémit de crainte : il touche
» les montagnes; elles s'exhalent en fu-
» mée ».

Le marquis de *Pompignan,* dans sa belle Ode tirée de ce pseaume, a ainsi paraphrasé ce morceau :

L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues :
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole :
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air.
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.....

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage ;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi :
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée,
Dans des flots de fumée,
S'abîme devant toi.

Le prophète *Isaïe* n'est pas moins sublime que *David*. Voyez sous quelles images il peint, dans le chapitre 40, la grandeur et la puissance de Dieu :

« Quel est celui qui a mesuré les eaux » dans le creux de sa main, et qui, la » tenant étendue, a pesé les cieux; qui » soutient de trois doigts toute la masse » de la terre, et qui met les collines dans » la balance ?... Toutes les nations ne » sont devant lui que comme une goutte » d'eau, et comme ce petit grain qui » donne à peine la moindre inclination » à la balance. Toutes les îles sont comme » un petit grain de poussière..... Tous

» les peuples du monde sont devant lui
» comme s'ils n'étaient pas ; et il les re-
» garde comme un vide et comme un
» néant ».

Voici l'heureuse imitation que *Racine* a faite de ce passage, dans sa tragédie d'*Esther* :

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Si ces différens morceaux traduits en notre langue éclatent par tant de beautés sublimes, combien plus admirables encore doivent-ils être dans la langue hébraïque ! On sait que la meilleure traduction d'un ouvrage n'en est qu'une copie imparfaite.

Passons aux exemples que nous fournissent les auteurs profanes. On y trouvera le vrai sublime des images, quoiqu'on ne puisse pas y admirer ces traits énergiques, ce coloris vigoureux, cette élévation majestueuse qui caractérisent les prophètes. Celui qui en a le plus approché est, sans contredit, *Homère*, peintre sublime dans toutes ses descriptions. Une armée en marche est, sous ses pinceaux, *un feu dévorant qui, poussé par les vents, consume la terre devant*

lui. Un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, *fait trois pas, et au quatrième, il arrive au bout de la terre.* Les yeux d'Agamemnon irrité contre Achille, *ressemblent à une flamme étincelante.* Mais la description du combat des Dieux est une des plus vives et des plus magnifiques qui se trouvent dans ce poète. Jupiter leur avait permis de descendre du ciel, et de se mêler dans le combat des Grecs et des Troyens, en prenant chacun le parti de ceux qu'ils voudraient favoriser. Je n'en citerai que ce morceau, dont la plus grande partie a été traduite en vers par *Boileau.*

« Le souverain Maître des dieux et » des hommes tonne du haut du ciel; et » Neptune, élevant ses flots, ébranle la » terre et le sommet des montagnes. Les » cimes du mont Ida tremblent jusque » dans leurs fondemens. Troie, le champ » de bataille, et les vaisseaux, sont agités » par des secousses violentes ».

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Toutes ces images sont vraiment sublimes, ainsi que celle où le poète grec peint la Discorde, ayant

La tête dans les cieux, et les pieds sur la terre.

Notre J.-B. *Rousseau* l'a fort bien imitée dans ces beaux vers de l'*Ode au Prince Eugène*, en parlant de la Renommée :

> Quelle est cette déesse énorme,
> Ou plutôt ce monstre difforme,
> Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
> Dont la voix ressemble au tonnerre,
> Et qui, des pieds touchant la terre,
> Cache sa tête dans les cieux ?

Dans le même *Homère*, Jupiter, après avoir parlé, *fait un signe de ses noirs sourcils ; les cheveux sacrés du roi des dieux se dressent et se relèvent sur sa tête immortelle, et tout l'Olympe est ébranlé par ce signe redoutable.*

Virgile, dans son *Enéide*, fait assembler les divinités de la cour céleste. *Jupiter parle ; tous les dieux se taisent ; la terre tremble ; un profond silence règne au haut des airs ; les vents retiennent leur haleine ; la mer calme ses flots*...... Après avoir parlé, *le Maître du monde incline sa tête ; et ce signe fait trembler tout l'Olympe*.

On voit que cette dernière image a été imitée d'Homère. On la retrouve aussi dans *Horace* et dans *Ovide*. Le premier dit que Jupiter, qui *signala sa puissance par la défaite des géans, ébranle, du mouvement de ses sourcils, toute la nature*. Le second, que ce père des dieux, *en secouant sa terrible chevelure, ébranle*

le ciel, la terre et les mers. Ces trois poète, dit *Rollin*, semblent avoir partagé entre eux les trois vers d'Homère, et les trois circonstances qui y sont employées. *Virgile* s'en est tenu au signe de tête; *Ovide* à l'agitation des cheveux, et *Horace* au mouvement des sourcils. *Bossuet* présente une image sublime, lorsqu'à la suite de cette pensée que j'ai déjà citée, *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*, il ajoute: *Et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles.*

En voici une autre du grand *Corneille;* c'est de Pompée qu'il parle :

Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnait des États.

Voltaire, dans le chant IV de sa *Henriade*, a imité cette belle image, en disant du président de *Harlay*, que *Bussy* (*Leclerc*) menace de faire conduire à la Bastille avec tout le parlement :

Il se présente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

On trouve encore le vrai sublime des images dans les deux morceaux suivans. Le premier est tiré d'un sermon de *Massillon*, qui peint ainsi le néant des choses humaines.

« Une fatale révolution, une rapidité » que rien n'arrête, entraîne tout dans » les abîmes de l'éternité. Les siècles, les » générations, les empires, tout va se » perdre dans ce gouffre. Tout y entre, » et rien n'en sort. Nos ancêtres nous ont » frayé le chemin, et nous allons le frayer » dans un moment à ceux qui viennent » après nous. Ainsi les âges se renouvel- » lent; ainsi la figure du monde change » sans cesse; ainsi les morts et les vi- » vans se succèdent et se remplacent con- » tinuellement : rien ne demeure; tout » s'use, tout s'éteint. Dieu seul est tou- » jours le même, et ses années ne finis- » sent point. Le torrent des âges et des » siècles coule devant ses yeux, et il voit » avec un air de vengeance et de fureur » de faibles mortels, dans le temps même » qu'ils sont emportés dans le cours fa- » tal, l'insulter en passant, profiter de » ce seul moment pour déshonorer son » nom, et tomber au sortir de là entre » les mains éternelles de sa colère et de sa » justice ».

Celui-ci est la description du jugement dernier, dans le poëme de la *Religion*, par *Racine* le fils. Il est plein de grandes idées et d'images sublimes : c'est un morceau de poésie fini :

Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes

Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir :
Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible.
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux! qui pour lors commence à le connaître ?
Ses anges ont partout fait entendre leur voix;
Et, sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge :
Ébloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser.
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime;
Il tombe enseveli dans l'éternel abîme..... ;
Et, loin des voluptés où fut livré son cœur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne,
Et, sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.

Tout ce qu'on pourrait dire sur l'usage de chacun des trois styles dont j'ai parlé, et du sublime des pensées, des sentimens, des images, est renfermé dans le peu que j'ai dit de la convenance du style en général. L'écrivain qui, non-seulement connaît les principes de sa langue et qui les observe, qui enchaîne bien ses idées et qui les présente sous un jour lumineux, mais encore qui n'est

ont empêché qu'elle n'eût des effets sensibles et durables.

L'éloquence véritable et proprement dite, est comme le pathétique et le vrai sublime; et peut-être ne sont-ils tous les trois qu'une seule et même chose : c'est ce qu'il est inutile de discuter ici. Bornons-nous à dire que l'extraordinaire les caractérise également. Le pathétique, en effet, est un trait d'une énergie et d'une véhémence extraordinaires, qui émeut et agite l'âme; le sublime, un trait d'une noblesse et d'une grandeur extraordinaires, qui la transporte et l'élève; l'éloquence, un trait d'une vivacité et d'une rapidité extraordinaires qui la pénètre, la subjugue et la maîtrise. Mais celle-ci ne peut arriver à sa fin que par le secours des deux autres, parce que, pour subjuguer et maîtriser l'âme, il faut nécessairement l'agiter avec violence, et l'élever au-dessus d'elle-même.

Une âme vraiment grande a des idées sublimes : un cœur vraiment sensible a des sentimens vifs et profonds. Pour être véritablement éloquent, il faut donc, non-seulement penser avec noblesse, mais encore sentir vivement et avec chaleur : on n'aura pas de peine à s'exprimer de même. Ces dons heureux ne peuvent être le fruit du travail; ce sont des talens qui ne s'acquièrent point par l'étude: nous les devons à la seule nature.

l n'y a donc point de règles que l'art ait pu et puisse jamais inventer, pour nous apprendre à être proprement éloquens : c'est une vérité incontestable. Mais en voici une autre qui ne l'est pas moins.

I. De l'Éloquence acquise par l'étude.

L'éloquence consiste, comme je viens de le dire, dans un trait vif et rapide, qui part d'un sentiment profond. Mais il est impossible que ces sortes de traits soient en bien grand nombre dans un ouvrage : ils n'y paraissent que rarement et par intervalles. Un homme pourra bien, sans le secours des règles que les grands maîtres ont tracées, en produire quelques-uns, et faire même un morceau vraiment éloquent, que lui dictera le seul sentiment dont il sera pénétré. Mais pourra-t-il, sans le secours de ces règles, composer un discours qui soit beau dans son ensemble et dans toutes ses parties ; qui ne pèche ni par le plan, ni par le style ? Non, sans doute : il est impossible qu'il ne défigure ces morceaux éloquens par d'autres morceaux défectueux. C'est ce que font tous les jours des hommes qui ont reçu de la nature les plus heureuses dispositions, mais qu'ils n'ont pas eu soin de cultiver par l'étude. C'est ce qu'ont fait même les plus grands génies, qui ont paru avant les beaux siècles des

Le Paysan du Danube, dans une des fables de *La Fontaine*, est aussi éloquent que Burrhus dans une des tragédies de *Racine*. On en jugera par le discours de l'un et de l'autre, que je vais rapporter. Le premier avait été député des villes de la Germanie vers les Romains, pour se plaindre des vexations des préteurs qu'ils avaient envoyés dans ce pays. Il parut à Rome en plein sénat. Voici la harangue que *La Fontaine* met dans sa bouche :

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister.
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits,
    Que tout mal et toute injustice.
Faute d'y recourir, on viole leurs lois;
Témoins nous, que punit la romaine avarice.
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
    L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel, quelque jour,
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
    Il ne vous fasse, en sa colère,
    Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
    Qu'avez-vous appris aux Germains ?
    Ils ont l'adresse et le courage :
    S'ils avaient eu l'avidité
    Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos préteurs ont sur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur vous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes ;
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés.
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime :
Retirez-les ; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains, comme eux, deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire ?
Point de pourpre à donner ? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

Dans la tragédie de *Britannicus*, Néron a conçu l'horrible dessein de faire empoisonner Britannicus son frère. Burrhus, ancien gouverneur de cet empereur,

veut l'en détourner, et lui tient ce discours:

C'est à vous à choisir ; vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé ; rien ne vous retient plus :
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs:
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre;
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence!
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime ;
» On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
» Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
» Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage :
» Je vois voler partout les cœurs à mon passage ».
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, *ne pas savoir écrire*.....
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

(*Se jetant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, Seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir ;

Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur:
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.

Il n'est aucun homme sensible qui, à la lecture de ces deux morceaux, ne conçoive et n'éprouve lui-même les vives impressions qu'ils durent faire, l'un sur le sénat de Rome, l'autre sur Néron. On croira sans peine que le *Paysan du Danube* fit passer dans l'âme des sénateurs la juste indignation dont il était transporté contre les vexations tyranniques des préteurs romains; et que Burrhus remplit l'âme de Néron du sentiment d'horreur dont il avait été lui-même saisi à la seule idée de cet empoisonnement. Aussi le sénat, rappelant les préteurs qu'il avait envoyés en Germanie, admit dans son sein l'éloquent paysan; et Néron, persuadé par le discours de Burrhus, révoqua sur-le-champ l'ordre qu'il avait donné pour la consommation de son crime, disant qu'il voulait se réconcilier avec son frère. Voilà la véritable éloquence et ses heureux effets.

Qu'on ne dise point que cet empereur revint, bientôt après, à son premier dessein, et que malheureusement il le fit exécuter. Cela prouverait-il qu'il n'avait pas été intimement persuadé par l'éloquence de son ancien gouverneur? Non, sans doute; puisque, sans les con-

seils parricides d'un confident aussi rusé que scélérat, il aurait étouffé toute sa haine dans les bras de son frère. Cette objection n'affaiblirait en rien le pouvoir et la force de l'éloquence, qui, comme je l'ai déjà dit, n'a souvent que des effets momentanés, parce qu'elle ne peut pas enchaîner la volonté de l'homme, qui, de sa nature, est toujours libre et maître de ses actions.

Au reste, peu importe que les faits dont il s'agit ici soient imaginés ou réellement vrais. S'ils ont été inventés, il suffit qu'ils soient aussi vraisemblables qu'ils puissent l'être, et que par conséquent il y ait des raisons de croire que, dans leur réalité, ils se seraient passés de la même manière que nos deux poëtes le supposent dans la fiction qu'ils emploient.

ARTICLE VI.

Des divers Genres d'Éloquence.

Il y a trois *genres* ou caractères d'éloquence : le genre *simple*, qui dit les choses telles qu'elles sont ; le genre *fleuri*, qui les orne et les embellit ; le genre *sublime*, qui déploie tout ce que les pensées, les sentimens et les expressions ont de plus élevé, de plus frappant et de plus pompeux. Quoiqu'ils ne doivent pas être confondus avec les trois styles auxquels on donne le même nom,

il est cependant vrai de dire que de justes notions de ceux-ci aident beaucoup à se former une idée nette de ces trois genres d'éloquence.

I. *Du Genre simple.*

Le genre *simple* présente les objets sans les revêtir d'aucun ornement recherché. La délicatesse des pensées et l'élégance des expressions s'y font plus sentir qu'elles ne paraissent. S'il peint par des images, ces images sont moins fortes que gracieuses; s'il exprime des sentimens, ces sentimens portent dans l'âme une émotion plus douce que vive. Agréable et touchant, suivant la pensée de *Cicéron* (*), sans chercher à le paraître, il dédaigne, comme ces beautés modestes, toute parure affectée, tout ce qui s'appelle fard et ornement étranger. La propreté seule, jointe aux grâces naturelles, lui suffit. Ce n'est pas la nature brute et sauvage qu'il demande; c'est la nature sans pompe, sans ornemens affectés, sans dessein formé de plaire. On voit par là que ce genre s'éloigne peu de la manière commune de parler. Cependant, qu'on ne s'imagine pas qu'il faut peu de talent pour y exceller. La justesse et la précision sont les deux principales qualités qui le caractérisent;

(*) De Orat., n.º 77.

» pas, comme sa vie dépend absolument
» de celle de son fils, dès qu'il ne le verra
» point avec nous, il mourra, et vos ser-
» viteurs accableront sa vieillesse d'une
» douleur qui le mettra au tombeau.
» C'est moi qui ai répondu de ce jeune
» homme à mon père, en disant : Si je
» ne vous le ramène, je consens d'être
» coupable à vos yeux tous les jours de
» ma vie. Que ce soit donc moi, je vous
» prie, qui demeure esclave de mon sei-
» gneur, en la place du jeune homme,
» et qu'il s'en retourne avec ses frères ;
» car comment retournerai-je sans lui,
» pour être témoin de l'extrême affliction
» qui accablera mon père » ?

II. *Du Genre fleuri.*

Le genre *fleuri* se pare de tous les ornemens de l'art, sans prendre soin de les cacher. Il joint aux grâces du sentiment le coloris de l'imagination ; et, en s'attachant à plaire par tout ce que l'élocution a de plus séduisant, il contribue merveilleusement à la persuasion. Ce qui le caractérise principalement, ce sont les pensées brillantes, les belles images, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, la variété des tours, cette cadence nombreuse et périodique, cette harmonie de style qui charme l'oreille, et jette l'esprit dans une espèce

d'enchantement. Néanmoins, dit *Quintilien* (*), il coule avec douceur, semblable à une belle rivière qui roule tranquillement une eau claire et pure, et que des forêts verdoyantes ombragent des deux côtés.

Les plus beaux modèles du genre fleuri, chez les Anciens, sont la plupart des oraisons de *Cicéron*; et le panégyrique de Trajan par *Pline*. Parmi nous, ce sont les oraisons funèbres de *Fléchier*, les éloges des académiciens par *Fontenelle*, et les sermons du Père de *Neuville*, surtout son *oraison funèbre* du cardinal de *Fleuri*, d'où le morceau suivant a été tiré :

« Le moment arrivait où ce mérite si » modeste devait se développer aux yeux » de l'Univers, et par tous les services » qu'un sujet peut rendre à son roi, se » montrer digne de tout ce qu'un roi » peut faire pour son sujet. Louis XIV, » ce monarque, la gloire de son peuple » et de son siècle, la gloire de la religion » et de l'Etat, plus héros dans le déclin « des années et dans l'adversité, que dans » le brillant de la jeunesse et de ses vic- » toires, et dont la vertu éprouvée par » la disgrâce força enfin la fortune à » rougir de son inconstance, lui fit sen- » tir sa faiblesse, lui apprit qu'il ne lui

(*) De Instit., L. 12, c. 10.

» appartient ni de donner, ni d'ôter la
» véritable grandeur, Louis XIV avait vu
» passer comme l'ombre sa nombreuse
» postérité. Seul dans ses palais immen-
» ses, il semble se survivre à lui-même:
» ses yeux, prêts à se fermer pour tou-
» jours, n'aperçoivent à la place de tant
» de fleurs moissonnées dans leur prin-
» temps, qu'une fleur à peine éclose,
» faible, chancelante, presque dévorée
» par le souffle qui avait séché, consumé
» tant de tiges si florissantes. Nouveau
» Joas, unique reste du sang de David,
» arraché aux débris de son auguste
» maison, ayant peine à se faire jour
» à travers les ruines sous lesquelles il
» parut enseveli: dans cet enfant se réu-
» nissent les mouvemens de son cœur
» et les vues de son esprit, les tendresses
» d'un père et les projets d'un roi. Oh!
» si du-moins il pouvait, par ses leçons
» et par ses exemples, le former dans le
» grand art de régner? Mais le temps
» s'écoule; le tombeau s'ouvre devant
» le Monarque, le tombeau l'attend et le
» demande: il pense donc à se remplacer
» auprès de son successeur. Or, sur qui
» tombera le choix de ce prince vieilli
» dans l'étude et dans la connaissance
» des hommes; de ce prince, dont le
» choix des *Bossuet* et des *Fénélon* avait
» éprouvé et honoré les lumières? Il ap-
» pelle l'évêque de Fréjus, et lui remet

» les destinées de son sang et de son » royaume ».

III. *Du Genre sublime.*

Le genre *sublime* se reconnaît à l'élévation des pensées, à la pompe des expressions, à la vivacité des images, à la noblesse et à la grandeur des sentimens. Il émeut les esprits avec une adresse merveilleuse, agite l'âme avec violence, la transporte, l'enlève à elle-même. Majestueux, abondant et magnifique, dit *Cicéron* (*), il réunit tout ce que l'art oratoire a de plus fort et de plus véhément. C'est cette espèce d'éloquence qui a enlevé les suffrages, qui s'est rendue maîtresse des délibérations publiques, qui a étonné le monde par le bruit et la rapidité de sa course, qui, après avoir excité l'applaudissement et l'admiration des hommes, les laisse dans le désespoir d'atteindre à cette haute perfection où elle s'est élevée. En un mot, c'est elle qui règne souverainement sur les esprits et sur les cœurs; qui tantôt brise tout ce qui ose lui résister, tantôt s'insinue dans l'âme des auditeurs par des charmes secrets, et tantôt y établit de nouvelles opinions, ou déracine celles qui paraissent les mieux affermies.

(*) De Orat., n.° 97.

Quintilien compare ce genre d'éloquence à un fleuve impétueux, qui entraîne tout, jusqu'aux pierres et aux rochers, rompt les ponts et ses digues, ne connaît d'autres rives que celles qu'il se fait lui-même, s'enfle et s'irrite de plus en plus dans son cours. Aussi l'orateur, dit-il (*), y emploie les couleurs les plus fortes et les plus vives. Tantôt il évoque les morts, tantôt il personnifie la patrie, pour gémir sur les attentats d'un citoyen rebelle. Il élève son discours par la hardiesse des hyperboles, apostrophe les dieux, prête de l'âme et du sentiment aux êtres inanimés, excite la colère et toutes sortes d'autres mouvemens.

Les orateurs de l'antiquité qui ont le plus excellé dans ce genre d'éloquence, sont *Démosthène* et *Cicéron*; Parmi nous ce sont *Bourdaloue*, *Bossuet* et *Massillon*. Le *sermon* de ce dernier, sur le petit nombre des élus, est plein de morceaux sublimes. Voici le plus frappant. L'orateur l'a imité d'un discours prononcé par le grand *S. Chrysostôme*, dans l'église de Constantinople :

« Je suppose que ce soit ici notre der-
» nière heure à tous; que les cieux vont
» s'ouvrir sur nos têtes; que le temps est
» passé, et que l'éternité commence;

(*) De Inst. 12, c. 10.

» que Jésus-Christ va paraître pour » nous juger selon nos œuvres, et que » nous sommes tous ici pour attendre de » lui l'arrêt de la vie ou de la mort éter» nelle. Je vous le demande, frappé de » terreur comme vous, ne séparant point » mon sort du vôtre, et me mettant dans » la même situation où nous devons tous » paraître un jour devant Dieu notre » juge; si Jésus-Christ, dis-je, paraissait » dès-à-présent pour faire la terrible sé» paration des justes et des pécheurs, » croyez-vous que le plus grand nombre » fût sauvé? Croyez-vous que le nombre » des justes fût au-moins égal à celui des » pécheurs? Croyez-vous que, s'il faisait » maintenant la discussion des œuvres du » grand nombre qui est dans cette église, » il trouvât seulement dix justes parmi » nous? En trouverait-il un seul »?

Ce morceau, dit *Voltaire* (*), est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. Il ajoute qu'à peine Massillon eut prononcé ces dernières paroles, qu'un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire: presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et

(*) Mélanges, tome I.

est-on obligé de parler un peu mieux dans une lettre que dans la conversation, parce qu'on a le temps de choisir ses idées et ses expressions, et de leur donner un tour plus agréable. Cependant rien n'y doit paraître recherché en aucune manière. Le style simple et facile est le seul qui puisse être mis en usage. Dans les lettres de sentiment, il doit être pathétique; mais en pénétrant dans l'âme avec douceur, sans trop échauffer l'imagination, sans exciter de grands mouvemens. Dans les lettres d'agrément, il doit être fleuri; mais en n'admettant que des ornemens naturels, et en rejetant toute parure affectée. Ce style pathétique et ce style fleuri doivent toujours porter un caractère de simplicité.

Deux excès sont à éviter dans le style épistolaire; le trop d'art, c'est-à-dire, les pensées rafinées, les mots sonores, les figures éclatantes, les périodes nombreuses, les tours pompeux ou alambiqués. Madame *de Maintenon*, répondant à la lettre d'un jeune ecclésiastique pour qui elle s'intéressait, lui disait: « Je crois votre lettre très-exacte, et dans toutes les règles de l'art de bien dire; mais elle ne me paraît point conforme à celles du bon goût: je l'aurais voulue plus simple. Votre bon cœur est pressé de reconnaissance et d'amitié pour

moi ; je vous permets de le dire; car je suis fort touchée de ces sentimens, et ce sont des vertus : mais il fallait le dire sans chercher des termes et des expressions plus propres à une déclamation qu'à une lettre ».

L'autre excès est le trop de négligence. On doit dire dans une lettre les choses comme elles se présentent à l'esprit, sans se permettre jamais des mots impropres, des phrases triviales, des proverbes populaires. Par exemple, ces expressions : *Je vous écris ces deux lignes ; je prends la liberté de vous écrire pour m'informer de l'état de votre santé*, etc., sont non pas du style simple, mais du style bas : le ton de la bonne compagnie ne les souffre point. Il faut surtout éviter les grandes fautes de langage : elles décèlent une profonde ignorance des principes de notre langue, et par là même une éducation négligée, qui ne peut donner qu'une idée peu favorable de l'homme qui écrit. Les jeunes gens doivent, à cet égard, s'appliquer à corriger leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient acquis, par l'habitude, la facilité d'écrire purement et avec grâce.

Si l'on sent bien qui l'on est et à qui l'on parle, on ne dira dans une lettre que ce que l'on doit dire, et on le dira de la manière dont on doit le dire. Le respect, le devoir, l'amitié, la supério-

rité même, ont chacun un langage particulier. La bonne éducation, le bon esprit, le sentiment, nous dictent ce langage. Un inférieur concevra aisément qu'il doit parler en termes respectueux, sans trop s'abaisser; un égal, qu'il ne doit point prendre un ton de hauteur; un supérieur, qu'il ne doit pas trop faire sentir ce qu'il est. Un ami se livrera au sentiment, et laissera courir la plume: c'est au cœur seul à dicter les lettres d'amitié. On recommande cependant, et avec juste raison, d'y être réservé sur la plaisanterie: il ne faut se la permettre que rarement en écrivant à un ami. Un bon mot peut être lu dans un moment d'humeur, et affaiblir, briser même insensiblement les liens de l'amitié.

Différentes espèces de lettres familières.

Le style ne saurait être trop simple, trop clair et trop précis dans les lettres d'affaires. L'esprit et l'enjouement doivent en être bannis. Dites ce qu'il faut, et ne dites que ce qu'il faut : entrez en matière sans préambule, et passez d'un article à l'autre, sans chercher de transition. C'est là qu'il faut s'occuper plus des choses que de la manière de les dire, pourvu qu'on s'exprime nettement et sans équivoque.

Il n'en est pas de même dans les lettres de demande. Le ton doit en être modeste et respectueux, à proportion de

la qualité de la personne à laquelle on écrit; les expressions choisies, sans le paraître; les pensées justes et convaincantes; les tours agréables et propres à persuader. Mais l'art doit être ici bien caché. Quelquefois on obtient en louant avec finesse les personnes, en flattant leur vanité, en leur faisant même entrevoir qu'il est de leur intérêt de vous rendre service. Tout cela dépend du caractère de celui à qui l'on demande. Il faut le connaître par soi-même ou par la voix publique.

A ces sortes de lettres ressemblent, à bien des égards, les lettres de recommandation. La chaleur du sentiment, la douceur et l'agrément du style doivent les caractériser. On ne saurait trop y montrer l'intérêt qu'on prend à la personne pour laquelle on demande quelque chose, et dont on ne doit pas passer sous silence les talens st les vertus. *Cicéron* est admirable dans ces sortes de lettres : il s'exprime, il sollicite, il insiste avec la plus vive chaleur, et avec cette éloquence qui entraîne le cœur et la volonté de celui à qui il écrit. *Pline le jeune* n'est ni moins zélé, ni moins pressant, ni moins pathétique dans ses lettres de recommandation. Nous n'en cannaissons qu'une toute entière d'*Horace*, celle qu'il écrivit à *Tibère*, pour le prier de placer auprès de lui *Sep-*

timius, dans un voyage que ce jeune prince allait faire en Orient, à la tête d'une armée. *Tibère* en effet agréa *Septimius*, et le fit ensuite connaître d'*Auguste*, qui ne tarda pas à lui donner son affection. Cette lettre est un vrai modèle en ce genre, principalement pour la précision, la délicatesse, et le ton qu'on doit prendre, quand on écrit dans ces circonstances à des personnes d'un rang élevé. La voici :

« *Septimius* est sans doute le seul qui » juge que j'ai quelque part à votre » estime. Quand il me prie, ou plutôt » quand il m'oblige de vous le recom- » mander comme un homme digne d'en- » trer dans la maison et dans la con- » fidence d'un prince qui ne choisit que » des gens de mérite; quand il se per- » suade que vous voulez bien m'hono- » rer d'une amitié intime, il s'imagine » certainement que je peux plus que je » ne le crois moi-même. Je lui ai dit bien » des raisons pour m'excuser. Mais enfin » j'ai appréhendé qu'il ne me soupçonnât » de vouloir rabaisser mon crédit auprès » de vous, et d'user de dissimulation » envers lui, dans la vue de n'être utile » qu'à moi-même. Ainsi, pour éviter ce » reproche honteux, j'ai osé aspirer aux » récompenses des courtisans les plus » assidus. Si donc je vous parais digne » de quelque éloge, pour avoir franchi

» les bornes de la retenue et du respect,
» par déférence aux ordres d'un ami, je
» vous supplie d'accorder à *Septimius*
» une place dans votre maison; et croyez
» que vous aurez un homme de cœur et
» de probité ».

Votre cœur doit fournir ce que vous avez à dire dans une lettre de remercîment. Si vous êtes vraiment sensible au service que vous avez reçu, vous ne manquerez ni d'expression ni de tours, pour en marquer toute votre reconnaissance, et pour louer la générosité de la personne qui vous a obligé. Mais ne vous imaginez pas qu'il faille pour cela une bien longue lettre. Le sentiment se peint souvent dans un seul mot. Voyez cette lettre du maréchal de *Tallard* à madame de *Maintenon*.

« MADAME,

» Recevez, s'il vous plaît, ici mes
» très-humbles remercîmens du mot que
» vous me fîtes l'honneur de me dire hier.
» Rien n'égale vos bontés; rien n'égale ma
» reconnaissance. Vous m'avez accordé
» votre protection pour me faire cheva-
» lier de l'ordre; j'en ai ressenti les effets
» quand j'ai été duc. Vous achevrez,
» Madame, quand il vous plaira, de
» me mettre au rang de mes camarades.
» Pour moi, je ne songerai toute ma
» vie qu'à marquer au roi et à vous la

» reconnaissance de ce que je dois à l'un
» et à l'autre: trop heureux, Madame,
» si vous êtes aussi persuadée de mes sen-
» timens que je le mérite ».

Une lettre de félicitation ou de condoléance à un ami, est facile à faire, parce qu'on se réjouit ou l'on s'afflige réellement avec lui. Il n'en est pas de même de celles que la bienséance seule nous oblige d'écrire à un supérieur ou à un égal. Il faut alors, dans une lettre de félicitation, employer ces lieux communs, déjà épuisés, qui sont le mérite de la personne, la justice qui lui a été rendue, les espérances qu'elle peut concevoir pour l'avenir, et l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde. Ces sortes de lettres doivent être courtes. Celle-ci peut servir de modèle. Elle est du comte *Bussy* à M. *Mascaron*, sur sa nomination à l'évêché de Tulles.

« Je viens d'apprendre avec beaucoup
» de joie, Monsieur, la grâce que le roi
» vous a faite, non-seulement pour l'in-
» térêt de mon ami, mais encore pour
» celui de mon maître. Je trouve qu'il
» est aussi beau au roi de vous faire du
» bien qu'à vous de le mériter ».

Voici la réponse de *Mascaron*.

« Le roi m'a donné plus qu'il ne pense,
» Monsieur. Le compliment que la grâce
» qu'il m'a faite m'a attiré de votre part,
» est pour moi un second bien presque

» aussi précieux que le premier. Toute
» la différence que j'y vois, c'est qu'il ne
» m'a pas permis de croire que je sois
» digne d'un grand évêché, et que mon
» cœur me dit que je mérite un peu de
» part dans votre amitié par les sentimens
» avec lesquels, etc. ».

On ne me pardonnerait point de passer sous silence la lettre que le duc de *Montausier*, cet homme d'une vertu si pure, si droite, si ferme et si courageuse, écrivit au grand-dauphin, son ancien élève, après la prise de Philipsbourg. La voici :

« MONSEIGNEUR,

» Je ne vous fais pas de compliment
» sur la prise de Philipsbourg : vous
» aviez une bonne armée, une excellente
» artillerie et *Vauban*. Je ne vous en fais
» pas non plus sur les preuves que vous
» avez données de bravoure et d'intré-
» pidité : ce sont des vertus héréditaires
» dans votre maison. Mais je me réjouis
» avec vous de ce que vous êtes libéral,
» généreux, humain, faisant valoir les
» services d'autrui, et oubliant les vôtres;
» c'est sur quoi je vous fais mon com-
» pliment ».

Le duc de *Montausier*, cessant de faire les fonctions de gouverneur du dauphin, lui avait dit : *Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous*

ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai.

Les lettres de condoléance exigent un style sérieux, grave et négligé, un ton conforme à celui de la personne qui pleure. Quelques réflexions de piété y sont très-bien placées, pourvu qu'elles ne soient pas longues. Il est bien des peines, bien des revers qui abattent cette fière raison dont nous nous enorgueillissons. La douce, la consolante religion peut seule en relever le courage et ranimer les forces.

Louis XV était convalescent à Metz. Madame la duchesse de *Ventadour*, gouvernante des Enfans de France, allait lui écrire pour le féliciter sur le rétablissement de sa santé, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Madame sixième, qui était élevée avec Mesdames à Fontevrault. Au compliment de félicitation, elle joignit ainsi le compliment de condoléance :

« Sire,

» Après la grâce que le seigneur vient
» d'accorder à la France, en lui conser-
» vant votre majesté, il ne fallait rien de
» moins qu'un ange en ambassade pour
» l'en aller remercier ».

Il faut beaucoup de prudence et de circonspection dans une lettre de reproches. Plaignez-vous avec douceur : la

politesse l'exige. Mêlez même l'enjouement à vos plaintes ; en blâmant les procédés de la personne, justifiez ses intentions ; c'est le moyen de ramener les esprits. Des reproches trop vifs et amers n'ont presque toujours d'autre effet qu'une rupture ouverte.

Si au contraire vous avez des torts, ne rougissez point d'en convenir dans votre lettre. Montrez-vous touché d'avoir pu déplaire à celui à qui vous écrivez, si sincèrement disposé à réparer le passé. Il faut, dans ces lettres d'excuses, une manière de s'exprimer franche et naturelle, qui soit un sûr garant des sentimens du cœur. Dire qu'on se trompa hier, c'est faire voir, suivant la pensée de Pope, qu'on est plus sage aujourd'hui. Cette réflexion bien méditée doit nous engager à ne jamais dissimuler nos fautes. Notre amour-propre y trouve même son intérêt.

Il y a bien peu de choses à dire sur ces lettres de bonne année, qui ne sont dictées que par les égards et les ménagemens. Ce sont toujours les mêmes idées tant rebattues ; et c'est ce qui les rend difficiles à faire. Le mieux est de souhaiter simplement aux personnes qu'on cultive, une heureuse année, et de leur demander la continuation de leurs bontés. Il n'est peut-être pas en ce genre de plus beau souhait que celui qu'*Ovide* fit à

Germanicus, et que le P. *Brumoi* a ainsi paraphrasé :

Ovide, pour vos destinées,
Ferait les souhaits les plus doux.
Que le Ciel donne les années,
Vous trouverez le reste en vous.

Le style des lettres dans lesquelles on fait des récits ou des descriptions, peut être soigné, fleuri, avoir un certain éclat, pourvu que l'art ne paraisse point. Les peintures magnifiques, les grandes figures y seraient déplacées. Que le ton soit léger et badin, grave et sérieux, selon les choses qu'on raconte. Mais qu'il y ait toujours de la chaleur et de la rapidité dans le récit : c'est le moyen de flatter l'esprit et l'imagination, en-même-temps qu'on enchaîne la curiosité. Voyez la grâce et la vivacité que madame *de Sévigné* a mises dans ces détails du passage du Rhin.

« Le comte de *Guiche* a fait une action dont le succès le couvre de gloire; » car, si elle eût tourné autrement, il » était criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable; il dit » que oui : elle ne l'est pas. Des escadrons » entiers passent à la nage, sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier. Cela ne s'est jamais hasardé, cela » réussit. Il enveloppe des escadrons, et » les force à se rendre. Vous voyez bien » que son bonheur et sa valeur ne se sont

» point séparés ; mais vous devez avoir
» de grandes relations de tout cela. Un
» chevalier *de Nantouillet* était tombé
» de cheval; il va au fond de l'eau,
» il revient; il y rentre, il revient en-
» core ; enfin il trouve la queue d'un
» cheval; il s'y attache; ce cheval le
» mène à bord; il monte sur le cheval,
» se trouve à la mêlée; reçoit deux coups
» dans son chapeau, et revient gaillard ».

Tout fait image dans ce récit, et tout y est naturel. Quelle légèreté, quel enjouement! quel coloris! Mais voici le ton du sentiment, l'expression de la douleur dans cette lettre, où madame *de Sévigné* annonce au comte de Grignan la mort de M. de Turenne.

« C'est à vous que je m'adresse, mon
» cher comte, pour vous écrire une des
» plus fâcheuses pertes qui pût arriver
» en France ; c'est celle de M. de Tu-
» renne, dont je suis assurée que vous
» serez aussi touché et aussi désolé que
» nous le sommes ici. Cette nouvelle
» arriva lundi à Versailles ; le roi en a
» été affligé, comme on doit l'être de la
» mort du plus grand capitaine et du
» plus honnête homme du monde : toute
» la cour fut en larmes, et M. de Con-
» dom (*) pensa s'évanouir. On était

(*) *Bossuet*, précepteur du grand-dauphin. Il fut nommé depuis à l'évêché de Meaux.

» près d'aller se divertir à Fontaine-
» bleau ; tout a été rompu ; jamais un
» homme n'a été regretté si sincèrement ;
» tout ce quartier où il a logé, et tout
» Paris, et tout le peuple étaient dans le
» trouble et dans l'émotion : chacun par-
» lait et s'attroupait pour regretter ce
» héros. Je vous envoie une très-bonne
» relation de ce qu'il a fait quelques
» jours avant sa mort : après trois mois
» d'une conduite toute miraculeuse, et
» que les gens du métier ne se lassent
» pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à
» ajouter le dernier jour de sa gloire
» et de sa vie. Il avait le plaisir de voir
» décamper l'armée des ennemis devant
» lui ; et le 27, qui était samedi, il alla
» sur une petite hauteur pour observer
» leur marche : son dessein était de don-
» ner sur l'arrière-garde, et il mandait
» au roi à midi que, dans cette pensée,
» il avait envoyé dire à Brisach qu'on
» fît les prières de quarante heures. Il
» mande la mort du jeune d'Hocquin-
» court, et qu'il enverra un courrier pour
» apprendre au roi la suite de cette en-
» treprise : il cachette sa lettre, et l'en-
» voie à deux heures. Il va sur cette pe-
» tite colline avec huit ou dix personnes ;
» on tire de loin à l'aventure un mal-
» heureux coup de canon qui le coupe
» par le milieu du corps, et vous pouvez
» penser les cris et les pleurs de cette

» armée : le courrier partit à l'instant ; il
» arriva lundi, comme je vous ait dit : de
» sorte qu'à une heure l'une de l'autre,
» le roi eut une lettre de M. de Turenne,
» et la nouvelle de sa mort ».

Ne prenez jamais un ton de maître dans les lettres de conseils. Vous devez y ménager l'amour-propre de celui à qui vous écrivez, soit que vous lui donniez de vous-même ces conseils, soit qu'il vous les ait demandés. Ce n'est pas assez qu'ils soient le fruit d'une raison saine et d'un sens droit ; il faut encore les faire goûter par la douceur, la politesse, et l'expression de la vraie amitié. On va voir un modèle du ton et du style de ces sortes de lettres, dans celle-ci de mademoiselle *de Barry* à son frère, élève de l'Ecole royale militaire. Je l'ai trouvée dans le *Mercure de France*, du mois de septembre 1758. Elle contient de trop grandes leçons de vertu, pour que je doive craindre de la citer entière.

« J'apprends, mon cher frère, que
» vous allez sortir de l'Ecole militaire,
» pour entrer dans la carrière des armes.
» Vous êtes un des premiers que cette
» Ecole ait formés ; et, comme étant
» parmi ses enfans du nombre de ses
» aînés, vous allez porter des premiers
» dans le sein de la patrie les fruits de
» cette excellente culture.

» Je n'ai eu jusqu'à ce moment que
» la douce habitude de vous aimer : mais
» je vous avouerai que je mêle à cet
» amour un vrai respect, quand je me
» représente votre destinée honorable.
» Vous n'aviez reçu en naissant qu'un
» nom et de la pauvreté. C'était beau-
» coup que le premier de ces dons : mais
» la cruelle médiocrité rend cet honneur
» bien pesant; et qui sait si cette fâcheuse
» compagnie vous aurait permis de vivre
» et de mourir avec toute la pureté de
» votre naissance?

» Heureusement pour vous et pour
» vos pareils, dans un de ces momens où
» Dieu parle au cœur des bons rois,
» celui qui nous gouverne a jeté les
» yeux sur la pauvre noblesse de son
» royaume. Son âme s'est ouverte au
» mouvement le plus généreux ; il a
» adopté sur-le-champ une foule d'en-
» fans illustres et infortunés. Un édit
» plein de grandeur leur imprime sa pro-
» tection royale, et a consolé, par cet
» appui, les mânes plaintifs de leurs
» pères.

» Bénissons, mon cher frère, les cir-
» constances qui ont fait éclore un acte
» aussi grand, dans les premières années
» de votre vie : dix ans plus tard, ce
» bienfait n'eût existé que pour vos con-
» citoyens. Mais bénissons surtout ces
» âmes vraiment héroïques, qui ont em-

» brassé et exécuté un projet aussi noble
» et aussi paternel.

» Vous voilà donc, grâces à cet éta-
» blissement, muni des leçons de l'hon-
» neur le plus pur, et des plus belles
» lumières. Votre éducation a été une
» espèce de choix parmi les autres édu-
» cations, et l'État vous a prodigué ses
» soins les plus précieux et les plus chers.
» En vérité, mon cher frère, je consi-
» dère avec joie tant d'avantages; mais
» je ne saurais m'empêcher de murmu-
» rer un peu contre mon sexe, qui, en
» me laissant sentir toutes ces choses
» comme vous, met en votre bonheur
» et le mien une si grande différence.
» Suivez donc vos destins, puisqu'il le
» faut : augmentez même, j'y consens,
» ma jalousie. Je ne vous dissimulerai
» pourtant pas que votre tâche me paraît
» un peu difficile : vos secours passés
» augmentent vos engagemens; et des
» succès ordinaires ne vous acquitteraient
» peut-être pas. Si les inspirations du
» cœur valaient toujours celles de la
» raison, je romprais sans doute le si-
» lence, et je risquerais auprès de vous
» ces conseils que l'amitié me suggère sur
» votre conduite et vos devoirs.

» 1.° Mon cher frère, je me figurerais
» en votre place, qu'en tout état et en
» tout temps, je dois être modeste; et,
» quoique les bienfaits du roi honorent

» ses plus grands sujets, je m'en tiendrais
» dans ce sens fort glorieux; mais j'irais
» aussi jusqu'à considérer dans ce bien-
» fait ma patrie entière, et je ferais en
» sorte que ma conduite fût l'expression
» de ma reconnaissance.

» 2.° J'aurais un courage prudent et
» rassis; point de tons, point de préten-
» tions. Je céderais, dès que je pourrais
» descendre avec décence. Je voilerais
» même mes forces; et je serais plus tou-
» ché d'obtenir les suffrages, que de les
» contraindre.

» 3.° J'aimerais mieux être un homme
» estimé qu'un homme aimable; un of-
» ficier de nom qu'un joli cavalier; et
» je prendrais, si je pouvais, en talens, la
» part de mérite que les Français cher-
» chent trop souvent en agrémens et en
» amabilité.

» 4.° Je fuirais les passions. Je les crois
» au-moins une trève à nos devoirs.
» Cependant, comme il serait peu rai-
» sonnable d'aller sur ce point jusqu'au
» précepte, je ferais en sorte de n'avoir
» dans mes goûts que des objets respec-
» tables; c'est le seul moyen de resti-
» tuer par un côté, ce que l'amour fait
» toujours perdre de l'autre à l'exacte
» vertu.

» J'allais mettre 5.°, mon cher frère;
» mais la crainte de faire un sermon
» m'arrête; et puis, je me persuade qu'il

» faut de courtes leçons aux grands cou-
» rages. C'est ainsi que mon âme se plaît
» à parler à la vôtre, et j'entre à mer-
» veille, comme vous voyez, dans l'édu-
» cation que vous avez reçue.

» Il faut pourtant que j'ajoute à mes
» avis le pouvoir de l'exemple : je suis
» assez heureuse pour le trouver dans
» notre sang. De tels exemples sont,
» comme vous savez, des commande-
» mens absolus. Je ne sais si c'est cette
» raison seule qui me détermine à vous
» les transcrire ici : mais quand j'y mê-
» lerais un peu d'orgueil, c'est peut-être
» là toute la gloire de notre sexe : la
» vôtre consiste à les imiter.

» Barry, notre grand-oncle, était
» gouverneur de Leucate en Languedoc,
» sous le règne de Henri IV. Les li-
» gueurs, l'ayant fait prisonnier, le con-
» duisirent dans la ville de Narbonne,
» qu'ils avaient en leur pouvoir ; là on
» le menaça de la mort la plus rigou-
» reuse, s'il ne livrait la place; sa ré-
» ponse fut qu'il était prêt à mourir.
» Barry avait une jeune épouse qui s'é-
» tait enfermée dans Leucate. Les li-
» gueurs la crurent plus facile à vaincre :
» ils l'avertirent du dessein de son mari,
» et lui promirent sa vie, si elle livrait
» la ville. La réponse de la femme de
» Barry fut que l'honneur de son mari
» lui était encore plus cher que ses jours.

*

» La grandeur fut égale de part et d'au-
» tre : Barry souffrit la mort; et sa fem-
» me, après avoir défendu la place avec
» succès, alla ensevelir sa douleur et sa
» jeunesse dans un couvent de Béziers,
» où elle mourut.

» Le fils de ce généreux Barry suc-
» céda à son gouvernement de Leucate,
» en 1637. Serbelloni, après avoir in-
» vesti cette place, tenta de le corrom-
» pre, et lui promit des avantages con-
» sidérables, s'il embrassait le service
» des Espagnols : l'histoire de son père
» fut la seule réponse que le général
» espagnol en reçut.

» Voilà, mon cher frère, deux Barry
» qui n'ont point eu d'École militaire
» pour berceau, et qui ont été pourtant
» bien grands l'un et l'autre. Souvenez-
» vous d'eux, je vous conjure, toute
» votre vie; souvenez-vous-en le jour
» d'une bataille, et dans toutes les occa-
» sions où il s'agira de faire bien; et si ce
» n'est pas assez de faire mieux que les
» autres (car il faut porter jusque là
» son ambition), dites-vous sans cesse :
» *Je suis devant les yeux de mes ancê-*
» *tres : ils me voient;* et ne soyez pas
» après cela digne d'eux si vous le pou-
» vez. Ma main tremble en vous écri-
» vant ceci, mais c'est moins de crainte
» que de courage.

» Entrez donc, mon cher frère, de

» l'École dans la carrière militaire. Portez les armes que vos pères ont portées, » et que ce soit avec honneur comme » eux. Que je vous trouve heureux d'avoir tant d'obligations à devenir un » sujet distingué, et de devoir au roi » votre vie et vos services, au double » titre de votre maître et de votre père! » Vous porterez toute votre vie sur votre » personne les signes glorieux de sa bonté » (*la croix de l'ordre de Saint-Lazare*) : » mais je suis sûre qu'on les reconnaîtra » encore mieux à vos actions. Je suis » certaine encore que vous ne perdrez » jamais le souvenir de ce que vous devez » à ceux qui vous ont dirigé dans l'Ecole » que vous quittez, et principalement à » ce citoyen vertueux (*), que ses grandes qualités ont, pour ainsi dire, associé à l'œuvre immortelle de ce règne. » Je vous aimerai alors de tendresse » et de fierté; et tandis que, confinée » dans un château, je partagerai ma » vie entre le soin de mon sexe et des » amusemens littéraires, je vous perdrai » de vue dans le chemin de la gloire. » Vous cueillerez des lauriers, et votre » sœur disputera aux jeux floraux leurs » couronnes. Elle s'élèvera peu-à-peu à

(*) Verney (Pâris du) ; il concourut efficacement à l'établissement de l'École royale militaire de Paris, et aux moyens de la maintenir.

» un style plus noble; et si vous devenez » jamais un grand guerrier, vous lui » apprendrez à vous chanter, et vous » aurez de sa part un poème. Je meurs » d'envie d'avoir quelque jour ce talent, » et vous sentez par là ce que mon am- » bition vous demande. Adieu, mon cher » frère, pardonnez à ma jeunesse ces » réflexions; mais sachez-en gré à mon » amitié. J'ai voulu vous écrire dans » l'époque la plus importante de votre » vie; et mon cœur a volé pour cela jus- » qu'à vous : c'est lui qui m'a dicté tout » ce que cette lettre contient; il vous » aime trop pour avoir pu se tromper. » Je suis, etc. »

Ecrivains épistolaires.

La lecture des bons épistolaires est infiniment utile, et peut aider beaucoup à se faire un style agréable. Mais nous en avons peu de cette espèce. On ne parle plus des lettres de *Balzac* et de *Voiture*, que pour les citer, les premières comme des modèles de style ampoulé, et les autres comme des modèles d'affectation. Celles de *Boursault* sont faites sans goût, et dépourvues de naturel. Il y a en général trop d'esprit dans les lettres de *Bussi-Rabutin;* trop d'apprêt dans le style de celles de madame *Lambert;* et le travail se fait trop sentir dans celles de *Fléchier*. Il faut donc se borner aux lettres de madame *de Sévigné*, et à celles de madame *de Mainte-*

non. Mais qui parviendra jamais à imiter la vivacité, la délicatesse, l'enjouement, l'aimable négligence, les grâces si naturelles et si piquantes du style enchanteur de la première? Madame *de Maintenon* pourrait plutôt servir de modèle pour la noble simplicité, l'élégance et la précision du style.

Voici le cérémonial observé dans les lettres. Ce détail ne paraîtra pas minutieux, puisqu'il est nécessaire: d'ailleurs il ne sera pas long.

Cérémonial observé dans le lettre

On place indifféremment la date au haut ou au bas d'une lettre. Il y a des personnes qui prétendent que la seconde manière est plus conforme aux règles de la politesse; et je dois dire qu'aujourd'hui elle est assez généralement suivie, quoiqu'elle soit peut-être moins commode que la première. Mais dans les lettres d'affaires et de commerce, on la place ordinairement au haut de la lettre.

Vers le quart de la page, à commencer en haut, on écrit le mot *Monseigneur*, *Monsieur*, *Madame*, ou *Mademoiselle*, selon l'état et le rang de la personne, en ajoutant au mot *Monsieur* ou *Madame* le titre d'une terre ou d'une charge distinguée, s'ils en ont un. On donne le titre de *Monseigneur* aux princes du sang, aux cardinaux, aux évêques, au chancelier, au garde-des-sceaux, aux maréchaux de France, etc. Il y a d'autres

personnes à qui on le donne, suivant les circonstances : c'est ce qu'on ne peut apprendre que par l'usage.

Il faut laisser entre la qualification de la personne et le commencement de la lettre, un intervalle plus ou moins grand, selon le respect qu'on lui doit : c'est ce qu'on appelle *donner la ligne*. On doit laisser aussi au bas de la même page un espace un peu considérable, et, au revers, commencer à-peu-près à la même hauteur où l'on a placé de l'autre côté le mot de *Madame* ou de *Monsieur*. Il faut donner la ligne aux personnes qui sont au-dessus de nous. On n'en agit pas de même à l'égard de ses égaux et de ses amis; mais on place le mot de *Monsieur* ou de *Madame* le plus tôt qu'il se peut.

Quand on écrit à des personnes de la plus haute distinction, il convient de ne pas employer la seconde personne, mais de se servir d'une périphrase. On dira donc : *La lettre dont votre altesse, votre éminence*, etc. (selon le titre de la personne) *m'a honoré*, etc. Tout le monde sait que les rois ont le titre de *majesté*, et leurs fils et petits-fils celui d'*altesse royale*. Les autres princes du sang ont celui d'*altesse sérénissime*. On dit *votre éminence* aux cardinaux et *votre altesse éminentissime*, s'ils sont princes; *votre excellence* aux ambassadeurs, aux grands seigneurs des pays étrangers; et *votre*

grandeur à d'autres personnes que les circonstances de la vie feront connaître.

La politesse exige que dans le cours d'une lettre, quelque peu étendue qu'elle soit, on rappelle le titre de *Monseigneur*, ou le mot de *Monsieur* avec le titre dont il est accompagné, selon qu'on a commencé. Il faut avoir soin de le répéter le plus tôt qu'on peut quand on a tourné la page.

On finit tout uniment une lettre par ces mots qu'on met à l'*alinéa : Je suis* ou *j'ai l'honneur d'être*, en y joignant l'expression de quelque sentiment, selon le rang de la personne à laquelle on écrit. Si l'on se sert du mot *respect*, on doit mettre simplement, *je suis* : mais avec toute autre expression on met, *j'ai l'honneur d'être*, etc., *je suis avec un profond respect.* — *j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite estime, avec la plus parfaite considération.* On répète ensuite le mot de *Monsieur*, en s'écartant de la ligne et un peu au-dessous ; et puis en s'écartant et descendant toujours vers le coin de la page, on met, *votre très-humble et très-obéissant serviteur*. C'est à-peu-près vis-à-vis ces mots qu'il faut écrire la date, si on la place au bas de la lettre.

Ces intervalles doivent être gardés dans les lettres même où l'on n'a pas *donné la ligne*. Mais dans une lettre à un inférieur, on écrit tout de suite : *je suis avec les sentimens les plus distingués*,

ou *avec attachement*, ou *très-parfaitement*, etc. La formule qu'il convient d'employer doit être déterminée par les circonstances. Si dans le corps de la lettre on a donné quelque titre particulier, il faut le répéter dans la souscription de cette manière :

Je suis, etc.

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse sérénissime,

ou

De Votre Eminence,

Le très-humble, etc.

Il y a des personnes qui prétendent que les nobles ne doivent pas, en signant, ajouter le *de* à leur nom, non plus que leur titre ou de *Marquis*, ou de *Comte*, etc., à moins qu'on ne soit plusieurs du même nom, et que ce titre ne soit employé comme distinctif. D'autres personnes prétendent le contraire. Je ne puis dire quel est sur ce point l'usage le plus généralement suivi. Si néanmoins ceux qui signent ordinairement sans ajouter leur titre à leur nom, écrivent pour la première fois à des personnes dont il est à présumer qu'ils ne sont pas connus, il conviendra, je crois, qu'ils ajoutent le titre ou de leur terre, ou de leur charge, etc.

Les lettres à un prince du sang ont cette adresse : *A son Altesse sérénissime*

Monseigneur le Prince, etc. On met pour un cardinal : *A son Eminence Monseigneur le*, etc.; pour un évêque : *A Monseigneur l'Evêque de*, etc.; pour le chancelier : *A Monseigneur le Chancelier* (en supprimant le nom); pour un ambassadeur : *A son Excellence*, etc. On sait que les lettres aux têtes couronnées n'ont d'autre adresse que celle-ci : *Au Roi*, *A la Reine*.

Au-dessus des autres lettres, on exprime le titre, la profession et la demeure des personnes. Je remarquerai ici qu'en indiquant la demeure, c'est une faute de dire, par exemple, *demeurant dans la rue du Mail, dans la rue des Noyers;* ce gérondif, ainsi que la préposition et l'article doivent être supprimés : il faut dire seulement *rue du Mail, rue des Noyers*. C'est encore une faute de joindre l'article simple et l'article particulé, au-dessus d'une lettre qu'on écrit à un religieux. Au-lieu de mettre : *Au Révérend Père, le Révérend Père*, il faut, *au Révérend Père, Révérend Père*, etc.

J'avais oublié de dire que, quand on écrit à une personne à qui l'on doit du respect, la politesse ne souffre pas qu'on la charge de faire des complimens à une autre. Si on le fait, c'est toujours avec ce correctif : *Permettez que Madame*, etc. *Monsieur*, etc., *trouve ici les assurances de mon respect*. La politesse proscrit

aussi les apostilles, les *post scriptum*. Elles annoncent d'ailleurs qu'on a eu peu d'attention en écrivant.

SECONDE PARTIE.

DES RÈGLES DES OUVRAGES EN PROSE.

Il n'y a pas lieu de douter que les productions littéraires ne contribuent autant à former le cœur qu'à orner l'esprit. Les bons ouvrages des grands orateurs, en élevant et maîtrisant notre âme par des mouvemens extraordinaires ; ceux des grands poètes, en échauffant et ravissant notre imagination par des tableaux enchanteurs, nous apprennent en-même-temps une foule de vérités utiles, et nous inspirent des sentimens nobles et vertueux, qui peuvent nous rendre meilleurs. Je ne peux avoir d'autre objet ici, que d'exposer les règles des ouvrages en prose, et pour le faire avec plus de fruit, je crois devoir auparavant tracer un précis des quatre âges célèbres de la littérature ; indiquer l'origine et le principe des beaux-arts, et faire connaître en peu de mots les règles fondamentales de toutes les productions littéraires en général.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

I.

Précis des quatre Ages de la Littérature.

Les Grecs sont les premiers peuples du monde qui se sont immortalisés par des ouvrages de littérature en tous les genres. Nous leur devons des chefs-d'œuvre qui ont fixé jusqu'ici, et qui fixeront à jamais l'admiration de tous les siècles éclairés et polis. *Homère* s'élevant, par l'effort de son seul génie, aux plus sublimes hauteurs de la poésie, en déploya dans l'épopée tout le feu, tout le coloris, toutes les richesses. *Hésiode* décrivit en vers les travaux de la campagne, et donna des préceptes sur le premier et le plus utile des arts. *Ésope* prêta dans l'apologue un langage aux animaux, pour instruire les hommes. L'élégant *Anacréon* embellit ses badinages de toutes les grâces d'une poésie douce et légère. Le fougueux *Pindare* chanta, sur le ton le plus énergique et le plus élevé, la puissance des Dieux et les exploits des héros. *Eschyle, Sophocle* et *Euripide* firent voir, sous l'appareil majestueux de la tragédie, les terribles effets des passions humaines. *Aristophane* et *Ménandre* livrèrent sur la scène comique, Siècle de Philippe et d'Alexandre

au fléau du ridicule, les travers et les vices de leurs concitoyens. *Hérodote*, *Thucydide* et *Xénophon*, prirent les crayons de l'histoire, pour transmettre aux siècles futurs les évènemens des siècles passés. *Démosthène* défendit, par les foudres de son éloquence, la liberté de sa patrie, contre la politique et les armées de *Philippe*. *Platon*, *Aristote*, et mille autres sages enseignèrent les principes et les lois de la morale. *Théophraste* marqua les divers caractères des hommes, avec autant de précision que de vérité. Enfin, *Théocrite*, *Moschus* et *Bion* tracèrent les plus agréables tableaux de la vie champêtre et des mœurs naïves des bergers. La plupart de ces grands hommes fleurirent dans le siècle de *Philippe* et d'*Alexandre* : âge heureux, qui est la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain.

Rome était encore presque sauvage, et n'ambitionnait que la gloire des conquêtes. Des ambassadeurs athéniens s'y étant rendus pour une affaire particulière, tous les jeunes Romains qui les entendirent, furent ravis de leur éloquence. Le goût de cet art merveilleux s'empara de tous les esprits, et les plus illustres citoyens de la république s'y distinguèrent. Bientôt la Grèce perdit sa liberté. Les arts, exilés de ces belles

contrées, vinrent établir leur empire dans Rome, et y brillèrent du plus vif éclat sous *César* et sous *Auguste*.

Siècle de César et d'Auguste.

Plaute et *Térence* avaient déjà fait connaître la comédie. *Cicéron*, quoique moins nerveux que *Démosthène*, devint le modèle des grands orateurs. *Lucrèce*, né avec un génie des plus poétiques, l'employa, malheureusement, à préconiser un systême non moins absurde qu'impie. *Virgile* entreprit avec succès d'égaler *Homère* dans l'épopée, *Théocrite* dans le genre pastoral, et surpassa *Hésiode* dans le géorgique. *Horace* perfectionna le lyrique, en réunissant l'enthousiasme de *Pindare* à la douceur d'*Anacréon*, et fit oublier *Lucile*, qui avait été, chez les Romains, le père de la satire. *Tibulle* et *Properce* répandirent dans leurs vers élégiaques tout le pathétique du sentiment. *Salluste*, *Tite-Live*, *César* lui-même, et après eux, *Quinte-Curce* et *Tacite*, écrivirent l'histoire, et portèrent à un degré supérieur l'art de peindre et de raconter. *Phèdre* fournit avec gloire la carrière que lui avait tracée *Esope*. *Ovide* fit étinceler dans ses diverses poésies l'imagination la plus féconde et la plus heureuse. *Perse*, et bientôt après *Juvénal*, marchant sur les pas d'*Horace*, lancèrent avec vigueur les traits de la satire contre les vices de leur siècle. *Sénèque*, moraliste et poète,

cultiva l'art des *Sophocle* et des *Euripide*. *Lucain* peignit, en vers dignes de l'épopée, les fureurs des discordes civiles dans les champs de Pharsale. *Pline le jeune* consacra le talent de l'éloquence à louer un des plus parfaits modèles des bons souverains. Mais le règne de la belle nature avait alors fait place au règne du bel esprit. Vainement sous les successeurs d'*Auguste*, *Tacite* et *Quintilien* avaient lutté contre le mauvais goût qui défigurait l'éloquence et la poésie. L'enflure, le gigantesque, les jeux d'esprit, les faux brillans du tragique romain et du chantre de *César*, ne firent qu'en accélérer les progrès; et le panégyriste de *Trajan* ne put en éviter la contagion.

Les peuples du nord inondèrent l'Italie. Le siége de l'empire romain fut transféré à Constantinople. Les arts s'y réfugièrent, et y jetèrent par intervalles quelques faibles lueurs. Le reste de l'Europe fut plongé dans l'ignorance et dans la barbarie. Heureusement les moines s'occupaient dans leur solitude à copier des livres, et nous conservèrent ainsi les trésors de l'antiquité. Au milieu de ces ténèbres, les *Troubadours*, ou poètes provençaux, firent entendre, dans nos provinces méridionales, leurs naïves chansons. Mais *le Dante* et *Pétrarque* furent les premiers poètes qui, en illus-

trant l'Italie, annoncèrent la renaissance des arts.

Quelque temps après, Constantinople tomba sous les efforts de la puissance Ottomane. Des savans de cette ville furent appelés dans les États des *Médicis*, qui régnaient à Florence, et qui occupaient le trône de l'Eglise. Comblés des bienfaits de ces souverains, ils enseignèrent publiquement les langues anciennes, et un des *Lascaris*, de la famille des empereurs de Nicée, ne dédaigna pas d'ouvrir une école de grammaire latine et grecque. Les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes furent alors reproduits avec des commentaires qui en découvraient les beautés. Une foule de poètes, d'orateurs et d'historiens, firent revivre dans leurs belles productions la langue des anciens Romains. *Erasme*, le fléau du mauvais goût de son temps; *Vida*, critique habile et poète immortel; *Sadolet*, *Budée*, *Perpinien*, *Mariana*, ce digne émule de *Tacite*, et mille autres savans non moins illustres, ouvrirent les sources de la bonne littérature. L'Italie fut l'heureuse contrée où les lettres et les arts fleurirent avec le plus d'éclat; *Machiavel* se distingua par la profondeur de son génie et par l'élégance de sa diction. *Guichardin* excella dans le genre de l'histoire. L'*Arioste* enrichit sa patrie d'un poëme admi-

Siècle des Médicis.

rable. *Le Trissin* fit luire dans l'épopée l'aurore du bon goût; et *le Tasse* suivit d'un pas ferme et rapide les traces d'*Homère* et de *Virgile*. En Portugal, *le Camoëns* cultiva la poésie épique avec de grands succès. En Angleterre, *Shakespeare* offrit, dans ses poëmes tragiques, un mélange de beautés sublimes et de défauts monstrueux. En France, *Marot* charmait les esprits par ses poésies pleines d'enjouement et de naïveté; *de Thou* crayonnait, dans la langue des *Césars*, les malheurs de son siècle, lorsque parurent *Pibrac*, *Montaigne* et *Charron*. Mais ces hommes de génie ne connurent point tous les agrémens dont notre langue était susceptible. Bientôt *Malherbe* les déploya dans une poésie noble, harmonieuse, énergique; et, après lui, *Balzac* donna du nombre, de la cadence et de la grâce au discours.

Siècle de Louis XIV

Le feu des guerres civiles embrâsait la France. *Richelieu*, après avoir pacifié le royaume, établissait la balance de l'Europe, lorsque le grand *Corneille*, père de notre théâtre, créa une tragédie nouvelle, et partagea le laurier de *Sophocle*. *Patru*, *le Maistre* et *Gautier* commençaient alors à introduire la vraie éloquence dans le barreau. *Louis* XIV monta sur le trône, et bientôt il se fit une révolution étonnante dans le gouvernement, l'esprit et les mœurs de tous

les peuples de l'Europe. Tandis que *Milton* publiait en Angleterre son poëme épique, on vit éclore parmi nous des prodiges; des chefs-d'œuvre en tous les genres. Ce siècle des lumières et du vrai goût n'eut presque rien à envier aux beaux siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste* et des *Médicis*. *La Rochefoucault* fit un portrait achevé du cœur de l'homme. *Molière* enleva le sceptre de la comédie aux Grecs et aux Latins, et le laissa entre les mains de *Régnard*. *La Fontaine*, supérieur à *Esope* et à *Phèdre*, montra l'apologue avec toute la perfection imaginable. *Pascal* fit éclater dans sés divers écrits le génie le plus pénétrant, le plus sublime et le plus vigoureux. *Bourdaloue*, *Bossuet*, *Massillon*, *Fléchier*, donnèrent à l'éloquence sacrée autant de force, d'agrémens et de majesté que *Démosthène* et *Cicéron* en avaient donné à l'éloquence profane. *Boileau* suivit de près *Horace*, et laissa derrière lui *Perse* et *Juvénal*. Madame *des Houlières* offrit, dans ses Idylles, de vrais modèles de poésies bucoliques. *Racine* se montra le digne rival d'*Euripide*. *Quinault* créa et perfectionna le spectacle lyrique. *La Bruyère* égala *Théophraste*. *Fénélon* étala, dans une poésie non rimée, tout le merveilleux de l'épopée. L'éloquent *Bossuet*, d'*Orléans*, et après eux *Vertot*, manièrent avec le plus

grand succès les pinceaux de l'histoire.

Au commencement du siècle dernier, d'*Aguesseau*, *Cochin* et *Normand* furent par leur éloquence les lumières du barreau. D'*Avrigny*, *Rollin* et *Bougeant* se distinguèrent dans le genre historique. *Rousseau* tira de sa lyre des sons qu'*Horace* et *Pindare* n'eussent point désavoués. *Destouches* et *Piron* produisirent des chefs-d'œuvre dignes de *Molière*. *Crébillon* eut la gloire de balancer *Eschyle*; et *Voltaire*, incomparable dans les poésies légères, à qui notre scène doit une partie de ses richesses, fit d'heureux efforts pour atteindre à la couronne épique.

II.

Origine et Principe des Beaux-Arts.

Les arts en général ont été inventés, les uns pour le seul besoin de l'homme; ce sont les arts *mécaniques*: les autres pour son plaisir et son utilité tout-à-la-fois; ce sont les beaux-arts, appelés *libéraux*, parmi lesquels l'éloquence et la poésie tiennent le premier rang. Quoiqu'il ne soit question dans cet ouvrage que de ces deux arts, je dois nommer ici les cinq autres, qui sont l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, et la danse. On ne peut avoir

aucune connaissance précise de l'époque où les arts furent inventés. Mais on a formé sur leur origine des conjectures bien vraisemblables, que je vais rapporter succinctement.

Des antres creusés par la nature dans le sein de la terre ou des rochers; des arbres touffus, dont les branches étaient entrelacées, servirent d'abord de retraite aux premiers hommes errans et dispersés. Ils ne tardèrent pas à concevoir la possibilité de rendre ces demeures plus solides et plus commodes. Pour y parvenir, ils élevèrent des murs de terre détrempée, dans les petits espaces qui se trouvaient entre les troncs des arbres, et ils remplirent par d'autres branches, ou par des roseaux joints ensemble, le vide des branches qui formaient le toît de l'habitation. De là l'origine de l'architecture.

Des besoins réciproques forcèrent les premiers hommes à se communiquer, par la parole, leurs pensées et leurs sentimens. Celui qui les exprimait avec plus de justesse et d'agrément, captiva l'attention des autres, et se fit écouter avec plaisir. Aidé des lumières d'une raison droite et sage, il entrevit des vérités qui devaient être utiles à ses semblables, telles que l'établissement de certaines lois générales, la fixation des propriétés particulières, les heureux effets d'une

union stable et permanente, etc. Il leur exposa ces vérités, et il vint à bout d'éclairer leur esprit, en leur faisant concevoir ses propres idées; d'échauffer leur âme, en leur faisant éprouver ses propres sentimens. De là l'origine de l'éloquence.

Tous les hommes apportent en naissant l'idée d'un Etre-Suprême. Ceux-ci, réunis en petites sociétés, devaient par conséquent en reconnaître l'existence, et lui rendre une espèce de culte. Un d'entre eux, admirant ces chefs-d'œuvre dont l'Univers est rempli, se forma une idée, quoique bien imparfaite, de leur auteur, dont il entreprit de publier la gloire. Plongé en quelque façon dans l'extase, mais emporté tout-à-coup par une imagination vive et ardente, il se représenta sous une forme visible les attributs du souverain créateur: il prêta un corps et une âme aux différens êtres sortis de ses mains, et les traça de même dans un langage plus agréable, plus riche, et bien plus élevé que le langage ordinaire. De là l'origine de la poésie, inventée d'abord en l'honneur de la divinité. Le même homme, sans doute, admirant ceux de ses semblables qui, dans des occasions périlleuses, s'étaient signalés par leur force ou leur adresse, fit un récit pompeux de leurs actions, en y ajoutant même quelques circon-

stances vraisemblables, qui leur donnaient un plus grand éclat. De là encore l'origine de la poésie, inventée pour célébrer les héros.

Nous naissons avec la faculté de varier les accens de notre voix. Quand les premiers hommes entendirent le ramage et le concert naturel des oiseaux, celui en qui l'organe de l'ouie était plus sensible et plus délicat, dut en être plus vivement ému que les autres. Cette émotion le porta à tenter de combiner ces sons, et de les imiter d'une manière agréable à l'oreille. Il fit sans doute un pareil essai après avoir été affecté des divers tons sur lesquels les hommes s'exprimaient, selon le sentiment ou la passion dont ils étaient agités. De là l'origine de la musique. Dans la suite, le sifflement des vents, le bruit sourd que rendent les corps creux quand on les frappe, donnèrent lieu à l'invention des instrumens.

Il est bien naturel à l'homme de faire éclater la joie qui le transporte, non-seulement par la sérénité de son visage, par le feu et la vivacité de ses regards; mais encore par certaines attitudes et certains mouvemens du corps. C'est ce que firent les premiers hommes. Un d'entre eux observa ces attitudes et ces mouvemens. Il essaya, en les réglant par le son de la voix, de les faire avec

grâce et avec mesure. De là l'origine de la danse.

Enfin, parmi ces premiers hommes enchantés du spectacle si varié que leur offrait la nature, il était impossible qu'il ne s'en trouvât point qui fixassent principalement leur attention sur les objets les plus proches d'eux. Lors même que nous jouissons, nous cherchons à augmenter, à doubler, pour ainsi dire, nos jouissances. Ce fut sans doute dans cette vue qu'un observateur imagina de donner à un morceau d'argile ou de cire la forme d'un objet qu'il avait sous les yeux. De là l'origine de la sculpture.

Il est très-probable que, dans le même temps, on entreprit de tracer sur une superficie plate, l'image d'un objet avec ses couleurs naturelles. De là l'origine de la peinture.

On sent que les premières ébauches de ces arts durent être bien informes et bien grossières. Mais les arts ne furent pas moins inventés. Le temps, l'expérience et le goût les ont élevés à ce point de grandeur et de beauté où nous les voyons.

Après cette notion, quoique très-superficielle, de l'origine des beaux-arts, il est bien facile de reconnaître un principe qui leur est commun : principe qui, comme l'ont dit tous les anciens et tous les modernes, *est l'imitation de la belle*

nature. On voit en effet que l'éloquence et la poésie l'imitent par les diverses formes et les divers agrémens du discours; l'architecture, par les masses; la sculpture, par le relief; la peinture, par les couleurs; la musique, par les sons inarticulés; la danse, par les mouvemens et les attitudes du corps. Mais en quoi consiste cette *imitation de la belle nature?* C'est ce que je vais tâcher d'expliquer en peu de mots, et sans m'élever au-dessus de la portée des jeunes gens.

Imitation signifie ici une représentation exacte et fidèle d'un objet. C'est comme lorsque le portrait qu'on a fait d'une personne ressemble à la personne même. Par la *nature*, on entend tous les objets qui existent, et tous ceux qui peuvent exister, c'est-à-dire, auxquels notre imagination peut donner une existence réelle. Par la *belle nature*, on entend ces mêmes objets présentés avec toute la perfection dont ils sont susceptibles. Il faut qu'ils soient parfaits en eux-mêmes, pour qu'ils plaisent à notre esprit; voilà le *beau:* qu'ils aient un rapport intime avec nous pour qu'ils intéressent notre cœur, voilà le *bon*. Quelques comparaisons familières vont répandre une vive lumière sur ces définitions.

Un peintre nous offre sur la toile un

jardin que nous avons vu, et tel que nous l'avons vu dans toutes ses parties, avec tous ses ornemens. Voilà une *imitation de la nature*, c'est-à-dire, une représentation fidèle d'un objet qui existe réellement.

Ce même peintre trace sur la toile un jardin qu'il a lui-même entièrement imaginé. Personne n'en a jamais vu de semblable à celui-ci. La forme en est toute singulière ; la disposition de ses compartimens est tout-à-fait neuve et originale, sans que pourtant cette forme, cette disposition, choquent en rien la raison et le jugement des bons connaisseurs. Voilà encore une *imitation de la nature*, c'est-à-dire, la représentation d'un objet qui n'existe pas, mais qui, dans l'ordre physique des choses, peut exister.

Supposons que ce jardin existant, ou ce jardin possible, offre dans sa forme la plus exacte régularité ; dans ses compartimens, l'arrangement le plus convenable et la plus juste proportion ; dans les ornemens dont il est décoré, la plus riche variété : fleurs, fontaines, cascades, allées, berceaux, grottes, cabinets de verdure, siéges de mousse, etc., rien d'agréable n'y manque ; tout y est de la plus grande beauté ; tout s'y réunit pour tenir nos yeux dans une espèce d'enchantement. Voilà une *imitation de*

la belle nature, c'est-à-dire, une représentation fidèle d'un objet aussi parfait que nous pouvons le concevoir. Voilà le *beau*, qui frappe notre esprit, qui le ravit d'admiration.

Supposons encore que dans ce jardin l'utile se trouve joint à l'agréable. Ici, ce sont des arbres chargés de fruits d'un goût exquis : là, ce sont des herbes odoriférantes et des végétaux qui peuvent nous servir d'alimens : plus loin, ce sont des plantes salutaires, dont l'usage peut soulager ou guérir les maux de l'humanité souffrante. Voilà le *bon*, qui a un rapport intime avec nous, qui intéresse notre cœur..

On voit bien que ce que je dis ici du peintre, doit s'appliquer à l'écrivain. Ce que le premier fait par les couleurs, le second le fait par l'expression. Si donc un écrivain nous trace le caractère d'un roi, connu dans l'histoire, ou qui n'a pas existé, mais qui a pu exister, il imitera *la nature*. S'il nous représente ce caractère aussi élevé, aussi vertueux qu'il puisse l'être, et comme ayant été le principe des plus grandes et des plus brillantes actions que ce souverain a faites ou qu'il a pu faire vraisemblablement, il imitera *la belle nature*, il nous montrera le *beau*, qui plaira à notre esprit. S'il ajoute que les actions de ce monarque ont produit le bonheur de ses

sujets, il nous présentera le *bon*, qui intéressera notre cœur.

Peu importe que ces objets imités, lorsqu'ils sont physiques, soient agréables ou désagréables à la vue, soient nobles ou bas, grands ou petits. Peu importe, lorsqu'ils sont moraux, qu'ils excitent en nous l'amour ou la haine, l'horreur ou l'admiration, le mépris ou l'estime. Une campagne aride, hérissée de ronces et d'épines, et un coteau riant, couvert de fruits et de moissons; un reptile qui se traîne dans la fange des marécages, et un aigle qui plane au sommet des airs: le caractère d'un *Néron*, l'opprobre du genre humain, et celui d'un *Titus*, les délices de son peuple; le caractère d'un menteur, lâche et impudent, et celui de l'ami ferme et courageux de la vérité, tiennent également à *la belle nature*, lorsqu'ils sont bien imités, c'est-à-dire, représentés avec tous les traits qui les rendent parfaits, chacun dans son espèce.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux (*).

Ce n'est cependant point cet objet odieux qui nous plaît en lui-même; c'est la description vraie qui nous en est tracée. « Tout ce qui consiste en imitation,

(*) *Boileau*, Art poétique, ch. 3.

» dit *Aristote* (*), est agréable, quand
» bien même ce qui aurait été imité serait
» très-désagréable en soi. Car le plaisir
» qu'on a de voir une belle imitation,
» vient, non pas précisément de ce qui
» a été imité; mais de notre esprit, qui
» fait alors en lui-même cette réflexion
» et ce raisonnement, qu'*en effet, il*
» *n'est rien de plus ressemblant, et*
» *qu'on dirait que c'est la chose même,*
» *et non pas une simple représentation* ».

Ainsi, quand nous lisons une description bien faite de l'âme d'un scélérat, notre esprit est agréablement flatté, parce qu'il compare cet objet représenté avec l'objet imité, et qu'il trouve que l'imitation est exacte et fidèle, voyant que l'âme de ce scélérat ressemble à celle d'un ou de plusieurs scélérats qui existent ou qui peuvent exister. Il est vrai que l'âme de ce scélérat, ainsi décrite, inspire à notre cœur le plus vil mépris, l'aversion la plus forte. Mais c'est là l'effet que voulait produire l'écrivain, lorsqu'il nous en a offert la description.

Dans la prose comme dans la poésie, *la belle nature* est estimée, c'est-à-dire, que dans la prose, les objets réels ou possibles, et aussi beaux qu'ils puissent l'être, sont exprimés et décrits par le

(*) Rhétor., liv. I, chap. 9.

discours *libre*, et dans la poésie, par le discours *mesuré*. Le discours *libre* n'est assujéti ni au nombre de syllabes, ni à la convenance des sons. Le discours *mesuré* y est assujéti, et consiste, par conséquent, dans un certain arrangement de mots, suivant des règles déterminées.

Si le prosateur écrit un objet avec cette vérité, cette force qui touche, remue, persuade; si, par exemple, dans la vue de nous inspirer de l'horreur pour la flatterie, il nous en expose toute la bassesse, toute la lâcheté, toute la honte, et nous laisse intimement persuadés qu'elle ne doit jamais avilir notre âme, ce prosateur sera éloquent. Si le versificateur décrit un objet avec cet art, ce coloris qui nous fait prendre l'image de l'objet pour l'objet même; si, par exemple, en nous traçant les agrémens de la campagne, il nous en fait une description si vive et si animée, que nous croyons être transportés au milieu des champs, voir de nos propres yeux les beautés que la nature y étale, et partager même avec ceux qui les habitent, les plaisirs purs qu'ils y goûtent; ce versificateur sera vraiment poète.

III.

Règles fondamentales des Productions littéraires.

Ce que je viens de dire touchant le principe des beaux-arts, a dû faire juger qu'il y a des règles pour la composition des ouvrages de littérature, soit en prose, soit en vers; règles qui, émanées de la saine raison, fondées sur la nature du cœur humain, sont invariables, indépendantes du caprice des hommes, et qui, par conséquent, ont été et seront les mêmes dans tous les temps et chez toutes les nations. Ces règles sont au nombre de six, dont les trois premières servent à faire un bon ouvrage, et les trois autres, à le rendre aussi parfait qu'il puisse l'être.

Ce sont, 1.° la *vérité:* elle consiste dans l'exacte représentation des seuls objets, ou réels, ou vraisemblables, ou possibles. 2.° L'*ordre*: il consiste dans la disposition et l'arrangement des parties qui doivent former l'ensemble d'un ouvrage. 3.° La *proportion:* elle consiste dans l'assortiment convenable et l'accord mutuel de ces parties. 4.° L'*agrément:* il consiste dans le judicieux emploi des richesses du style, et des divers autres ornemens. 5.° L'*utilité:* elle con-

siste dans les instructions salutaires, relatives à nos besoins et à notre bonheur. 6.° L'*honnêteté :* elle consiste dans le respect pour la vertu, que l'auteur de la nature a gravée dans notre âme en caractères ineffaçables.

Ainsi, un ouvrage est bon, lorsque les choses dont il est composé sont vraies ou vraisemblables; lorsqu'elles sont bien disposées et bien arrangées; lorsqu'elles sont bien assorties, et qu'elles se conviennent réciproquement. Ce même ouvrage est parfait, lorsqu'il est bien écrit, lorsqu'il est instructif, lorsqu'il respire la vertu. Mais il est bien essentiel d'observer qu'un ouvrage où cette vertu ne serait pas respectée, réunît-il d'ailleurs toutes les autres qualités requises, serait, à juste titre, regardé comme mauvais, parce que, si l'on a eu raison de dire : *Rien n'est beau que le vrai,* on doit dire avec plus de raison encore : *Rien n'est beau que l'honnête.*

Telles sont les règles fondamentales de toutes les productions littéraires en général. Mais chaque espèce d'ouvrage en a de particulières, qui se rapportent toutes à celles-là, et ce sera dans l'exposition de celles-ci que les premières se trouveront suffisamment développées.

En fait d'ouvrage de littérature, l'esprit est dans l'homme la faculté de penser et de raisonner; le génie, la faculté

d'imaginer et d'inventer ; le goût, la faculté de discerner et de sentir. Quoique ces trois facultés de l'âme concourent toutes ensemble et en-même-temps à la composition d'un bon ouvrage, il est cependant vrai de dire que la principale fonction de l'esprit est de choisir le sujet ; celle du génie, de créer le plan ; celle du goût, de fournir les embellissemens. Or, les règles aident l'esprit dans le choix du sujet, soutiennent le génie dans la création du plan, dirigent le goût dans la distribution des ornemens. Les règles servent de guide et de flambeau, pour qu'on puisse voir si le sujet est bien choisi, si le plan est bien construit, si les ornemens sont bien assortis.

Ces règles sont donc d'une nécessité indispensable, et à l'auteur qui compose, et à l'amateur qui juge. S'ils les ignorent, l'un se flatterait en vain de produire de bons ouvrages, l'autre de les bien apprécier. L'homme même qui ne lit que pour distraire son ennui, retire de la connaissance de ces règles les plus grands avantages. Elles lui font découvrir, non-seulement mille beautés qui lui seraient échappées, mais encore la source et le principe de celles qui le frappent. On conçoit aisément que cette découverte doit ajouter beaucoup au sentiment agréable que lui cause la lecture d'un bel ouvrage.

Je vais exposer ici les règles des divers ouvrages en prose; et, pour n'en omettre aucun des principaux, je parlerai, 1.° du *discours oratoire* en général; 2.° de *ses différentes espèces*; 3.° du *genre historique*; 4.° du *genre didactique*; 5.° du *roman*.

CHAPITRE PREMIER.

Du Discours oratoire.

Le discours oratoire est le vaste champ où l'éloquence peut étaler ses plus grandes richesses, en les distribuant néanmoins d'une manière proportionnée au sujet qu'elle traite, et au lieu où elle se montre; soit que, dans nos temples, elle annonce aux peuples les vérités augustes de la religion, et qu'elle loue les saints et les héros; soit que, dans le sanctuaire de la justice, elle défende la fortune, la vie et l'honneur des citoyens; soit que, dans les sociétés littéraires, elle embrasse des objets relatifs aux sciences et aux arts; soit qu'enfin, dans les assemblées des nations ou dans les cabinets des rois, elle discute les intérêts des peuples et des souverains. On voit par là que le discours oratoire est un discours composé pour des occasions

publiques et brillantes. Quelque matière que traite l'orateur, il faut d'abord qu'il trouve les choses qu'il doit dire, c'est l'*invention*; qu'il les mette ensuite dans un ordre convenable, c'est la *disposition*; qu'il les exprime enfin de la meilleure manière, c'est l'*élocution*.

Ces trois opérations ont lieu, non-seulement dans le discours oratoire, mais encore dans la poésie et dans les autres arts; en un mot, dans toutes les productions du génie. On sent bien que le prosateur, le poète, l'artiste qui veut faire un ouvrage, doit nécessairement inventer ou choisir le sujet, en arranger les différentes parties, et l'embellir de tous les ornemens dont il est susceptible.

ARTICLE Ier.

De l'Invention.

Il ne s'agit point ici de cette invention qui produit des idées neuves, ou du-moins les plus solides, les plus nobles et les plus convenables à la matière qu'on traite; qui découvre et saisit dans les objets ce vrai beau que les esprits ordinaires n'y voient pas, ou qui revêt d'une grâce, d'une beauté nouvelle ce qu'ils y voient; qui, embrassant un sujet dans toute son étendue, et le cir-

conscrivant dans ses véritables limites, crée un plan vaste, mais tout-à-la-fois simple, clair, juste et exact. Elle est le fruit du génie, qui résulte du concert de l'imagination qui embellit les objets, et du jugement qui conduit toujours l'esprit au vrai, et, par conséquent, au beau; génie que l'étude et les préceptes ne peuvent point donner; mais qu'ils peuvent seuls diriger et perfectionner.

Il est seulement question de cette invention oratoire, qui est un effet de l'art, et au moyen de laquelle l'orateur peut aisément trouver les choses qui doivent composer son discours. L'objet qu'il se propose est de persuader; et, pour en venir à bout; il doit, comme je l'ai déjà dit ailleurs, instruire, plaire et toucher, quoiqu'il arrive quelquefois qu'un seul de ces moyens suffise. Il doit *instruire*, c'est-à-dire, éclairer l'esprit en faisant connaître la vérité; *plaire*, c'est-à-dire, flatter l'imagination en faisant admirer cette vérité; *toucher*, c'est-à-dire, maîtriser l'âme, en faisant sentir tout le poids et toute la force de cette vérité. Or, pour instruire, il faut qu'il fasse usage des *preuves;* pour plaire, il faut qu'il peigne les *mœurs;* pour toucher, il faut qu'il excite les *passions*. A chacune de ces trois choses se rapporte spécialement chacun des trois genres d'éloquence dont nous avons parlé; le

genre simple, aux preuves que l'orateur veut développer; le genre fleuri, aux mœurs qu'il veut peindre; le genre sublime, aux passions qu'il veut exciter. Mais il est bon d'observer ici que ces trois choses peuvent se trouver, et se trouvent quelquefois ensemble. Bien souvent l'orateur, en faisant valoir une preuve, peint en-même-temps les mœurs et excite les passions.

I. *Des Preuves.*

L'orateur qui se propose d'instruire doit exposer clairement la vérité qu'il veut faire connaître. Mais après l'avoir exposée, il faut qu'il l'établisse, et la prouve si solidement, qu'elle ne puisse point être révoquée en doute. Quelles sont donc les sources où il peut puiser ses preuves? l'invention les lui indique: ce sont de certains chefs généraux appelés *lieux communs*, parce qu'ils appartiennent à tous les genres d'oraison, à toutes les matières qui sont du ressort de l'éloquence. Ils sont *intérieurs* ou *extérieurs*. Les lieux *intérieurs* sontdans le sujet même: les *extérieurs* sont hors du sujet. Les principaux lieux *intérieurs* (car il serait trop long et même inutile de les parcourir tous) sont la *définition*, l'*énumération des parties*, la *similitude*, les *contraires*, et les *circonstances*.

Lieux oratoires intérieurs.

Définition.

La *définition* n'est, en elle-même, qu'une explication courte, simple et claire de la nature d'une chose. Mais l'orateur, loin de se borner à cette explication, s'attache à développer d'une manière étendue et ornée la nature de ce qu'il définit. Il emploie ce lieu commun pour prouver que ce qu'il dit d'une chose est vrai. *Fléchier*, dans son *Oraison funèbre de Turenne*, veut faire voir combien il faut de prudence à un général pour conduire ses soldats; pour se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï; pour se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et sans relâcher de la discipline militaire. En conséquence, il définit une armée; et l'on va voir que cette définition est une bien forte preuve de la vérité qu'il veut établir.

« Qu'est-ce qu'une armée? C'est un » corps animé d'une infinité de passions » différentes, qu'un homme habile fait » mouvoir pour la défense de la patrie; » c'est une troupe d'hommes armés, qui » suivent aveuglément les ordres d'un » chef, dont ils ne savent pas les inten- » tions; c'est une multitude d'âmes, pour » la plupart viles et mercenaires, qui, » sans songer à leur propre réputation, » travaillent à celle des rois et des con- » quérans; c'est un assemblage confus de » libertins qu'il faut assujétir à l'obéis-

» sance ; de lâches, qu'il faut mener au
» combat; de téméraires, qu'il faut retenir;
» d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la
» confiance ».

Le Père de *Neuville*, dans son *Oraison funèbre du cardinal Fleuri*, pour prouver que le principe de l'élévation de ce ministre fut le mérite, mais un mérite connu, estimé, éprouvé ; qui ne s'élève à des emplois plus distingués, qu'en se montrant supérieur aux places qu'il occupe, nous trace cette brillante description de la cour, description qui en est une définition bien exacte et bien vraie.

« Après avoir acquis les richesses de
» la littérature, et percé les profondeurs
» respectables de la religion, l'abbé *de*
» *Fleuri* paraît à la cour avec cette phy-
» sionomie heureuse que Dieu imprime
» sur le front des hommes qu'il pré-
» pare aux hautes destinées. Là, sur ce
» théâtre changeant et mobile, où la
» scène varie à chaque instant ; où, sous
» les apparences du repos, règne le mou-
» vement le plus rapide ; dans cette ré-
» gion d'intrigues cachées, de perfidies
» ténébreuses, de méchanceté profonde
» et réfléchie ; dans cette région où l'on
» respecte sans estimer, où l'on applau-
» dit sans approuver, où l'on sert sans
» aimer, où l'on nuit sans haïr, où l'on
» s'offre par vanité, où l'on se promet

» par politique, où l'on se donne par
» intérêt, où l'on s'engage sans sincérité,
» où l'on se retire, où l'on s'abandonne
» sans bienséance et sans pudeur; dans
» ce labyrinthe de détours tortueux, où
» la prudence marche au hasard, où la
» route de la prospérité mène si souvent
» à la disgrâce, où les qualités néces-
» saires pour avancer sont souvent un
» obstacle qui empêche d'y parvenir,
» où vous n'évitez le mépris que pour
» tomber dans la haine, où le mérite
» modeste est oublié, parce qu'il ne s'an-
» nonce pas, où le mérite qui se produit
» est écarté, opprimé, parce qu'on le
» redoute, où les heureux n'ont point
» d'amis, puisqu'il n'en reste point aux
» malheureux; là, dès les premiers pas
» que l'abbé *de Fleuri* fait dans ces sen-
» tiers embarrassés, on croirait qu'il les
» a parcourus mille fois.... Il apporte à
» la cour les talens qu'on vient y cher-
» cher; il n'y prend aucun des vices
» qu'elle a coutume de donner.... Les
» sociétés du goût le plus fin, le plus
» délicat et le plus difficile, le reçoivent,
» l'appellent et l'invitent..... Il se con-
» cilie tous les esprits, il obtient tous les
» suffrages ».

On peut juger, par ces deux exemples, que ce lieu commun fournit à l'éloquence de bien brillans morceaux. On voit aussi que l'orateur définit les

choses bien autrement que le philosophe, qui en donne une définition sèche et entièrement dénuée d'ornemens.

Enumération des parties.

L'*énumération des parties* consiste à diviser un tout en ses parties. L'orateur en fait usage, lorsque, pour établir ou pour prouver une vérité, il entre dans tous les détails qui y ont rapport. *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France, *reine d'Angleterre*, prévient ses auditeurs que ce discours va leur offrir un des exemples redoutables qui étaient aux yeux du monde sa vanité toute entière. Pour le prouver, voici comment il fait l'énumération des plus grands événemens qui composent la vie de cette princesse.

« Vous verrez, dans une seule vie, » toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes, aussi » bien que les misères; une longue et » paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'Univers; tout ce » que peuvent donner de plus glorieux » la naissance et la grandeur, accumulé » sur une tête qui, ensuite, est exposée » à tous les outrages de la fortune; la » bonne cause d'abord suivie des bons » succès, et depuis, des retours soudains, » des changemens inouis, la rébellion » long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; » les lois abolies; la majesté violée par

» des attentats jusqu'alors inconnus;
» l'usurpation et la tyrannie sous le nom
» de liberté; une reine fugitive qui ne
» trouve aucune retraite en trois royau-
» mes, et à qui sa propre patrie n'est
» plus qu'un triste lieu d'exil; neuf
» voyages sur mer, entrepris par une
» princesse, malgré les tempêtes; l'océan
» étonné de se voir traversé tant de fois
» en des appareils si divers et pour des
» causes si différentes; un trône indigne-
» ment renversé et miraculeusement ré-
» tabli. Voilà les renseignemens que Dieu
» donne aux rois; ainsi fait-il voir au
» monde le néant de ses pompes et de ses
» grandeurs ».

Similitude. La *similitude* est la convenance qui se trouve entre deux ou plusieurs choses: elle n'est au fond qu'une comparaison. L'orateur s'en sert, lorsqu'il veut développer une vérité, la rendre plus claire et plus sensible, et la mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. C'est ce que fait le P. *Bourdaloue*, dans cet endroit de son sermon sur la *Providence*.

« Le mondain croit qu'un État ne peut
» être bien gouverné, que par la sagesse
» et le conseil d'un prince. Il croit qu'une
» maison ne peut subsister, sans la vigi-
» lance et l'économie d'un père de fa-
» mille. Il croit qu'un vaisseau ne peut
» être bien conduit, sans l'attention et
» l'habileté d'un pilote; et, quand il voit

» ce vaisseau voguer en pleine mer, cette
» famille bien réglée, ce royaume dans
» l'ordre et dans la paix, il conclut, sans
» hésiter, qu'il y a un esprit, une intel-
» ligence qui y préside. Mais il prétend
» raisonner tout autrement à l'égard du
» monde entier; et il veut que sans pro-
» vidence, sans prudence, sans intel-
» ligence, par un effet du hasard, ce
» grand et vaste Univers se maintienne
» dans l'ordre merveilleux où nous le
» voyons. N'est-ce pas aller contre ses
» propres lumières, et contredire sa rai-
» son » ?

On peut comprendre, dans ce lieu commun, les *exemples* : ils servent à appuyer les preuves, et à en montrer la certitude. C'est ainsi que *Massillon*, dans son *sermon sur le jeûne*, après en avoir prouvé la nécessité, la confirme encore davantage par ses exemples.

« *David* était un prince que les dé-
» lices de la royauté auraient dû sans
» doute amollir. Lisez dans les divins
» cantiques l'histoire de ses austérités,
» et voyez quel fut le détail triste et édi-
» fiant de sa pénitence; et si vous croyez
» que le sexe vous donne là-dessus quel-
» que privilége, *Esther*, au milieu des
» plaisirs d'une cour superbe, savait affli-
» ger son âme par le jeûne, et se dérober
» aux réjouissances publiques, pour offrir
» à Dieu, dans le fond d'un appartement,

» le pain de sa douleur et le sacrifice de
» ses larmes ».

Contraires. Les *contraires* sont d'un grand usage dans le discours oratoire, et y font un très-bel effet : ils sont comme les ombres dans un tableau. L'orateur les emploie lorsque, voulant exprimer une chose, il dit d'abord ce que n'est pas cette chose. *Cicéron* emploie ce lieu commun, lorsqu'il dit que le consulat est caractérisé non par les haches, les faisceaux, les licteurs, la robe prétexte, en un mot, par l'appareil extérieur qui l'accompagne, mais par l'activité, la sagesse, la vigilance, l'amour de la patrie, etc. C'est de cette même manière que *Fléchier* nous fait connaître la vraie valeur, dans cet endroit de son *Oraison funèbre de Turenne :*

« Son courage, qui n'agissait qu'avec
» peine dans les malheurs de sa patrie,
» sembla s'échauffer dans les guerres
» étrangères, et l'on vit redoubler sa va-
» leur. N'entendez pas par ce mot une
» hardiesse vaine, indiscrète, emportée,
» qui cherche le danger pour le danger
» même; qui s'expose sans fruit, et qui
» n'a pour but que la réputation et les
» vains applaudissemens des hommes. Je
» parle d'une hardiesse sage et réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis; qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout,
» et prend tous ses avantages, mais qui se

» mesure avec ses forces; qui entreprend
» les choses difficiles, et ne tente pas les
» impossibles; qui n'abandonne rien au
» hasard de ce qui peut être conduit par
» la vertu; capable enfin de tout oser,
» quand le conseil est inutile, et prêt à
» mourir dans la victoire, ou à survivre
» à son malheur, en accomplissant ses
» devoirs ».

Le même orateur nous fournit un autre bien bel exemple de ce lieu commun, dans cet endroit de son *Oraison funèbre de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, Dauphine de France :*

« Si je venais déplorer ici la mort im-
» prévue de quelque princesse mondaine,
» je n'aurais qu'à vous faire voir le
» monde avec ses vanités et ses incon-
» stances; cette foule de figures qui se
» présentent à nos yeux, et s'évanouis-
» sent; cette révolution de conditions et
» de fortunes qui commencent et qui fi-
» nissent, qui se relèvent et qui retom-
» bent; cette vicissitude de corruptions,
» tantôt secrètes, tontôt visibles, qui se
» renouvellent; cette suite de change-
» mens en nos corps par la défaillance
» de la nature, en nos âmes par l'insta-
» bilité de nos désirs; enfin ce déran-
» gement universel et continuel des choses
» humaines, qui, tout naturel et tout
» désordonné qu'il semble à nos yeux,
» est pourtant l'ouvrage de la main toute-

» puissante de Dieu, et l'ordre de sa pro-
» vidence. Mais, grâce au Seigneur, je
» viens louer une princesse plus grande
» par sa religion que par sa naissance,
» et vous montrer, au-lieu des fragilités
» de la nature, les effets constans de la
» grâce; des vertus évangéliques prati-
» quées en esprit et en vérité; des sacre-
» mens reçus avec des sentimens d'une
» dévotion exemplaire; des prières at-
» tentives et persévérantes; une volonté
» soumise et conforme à la conduite de
» Dieu sur elle; des souffrances unies
» à celles de Jésus-Christ crucifié; des
» consolations venues du sein du père
» des miséricordes; des espérances im-
» mobiles, fondées sur celui qui dit dans
» l'écriture : *Je suis Dieu, je ne change*
» *point* ».

Circonstances. Les *circonstances*, un des lieux oratoires les plus féconds, sont les particularités qui accompagnent une action. Elles comprennent l'action même, la personne qui l'a faite, le lieu où elle l'a faite, les moyens qu'elle a pris pour la faire, les motifs qui l'y ont engagée, la manière dont elle l'a faite, et le temps où elle l'a faite. On sent qu'elles doivent donner un grand poids et une grande force aux preuves. Un orateur qui voudra, par exemple, faire sentir toute l'énormité d'un crime, en viendra aisément à bout, s'il en rapporte toutes les

circonstances. Il en sera de même d'une belle action. C'est par ce moyen que *Bossuet* relève une des plus mémorables victoires du grand *Condé*, celle de Fribourg. Voici ce morceau frappant :

« Arrêtez ici vos regards. Il se prépare
» contre le prince quelque chose de plus
» formidable qu'à Rocroi ; et pour éprou-
» ver sa vertu ; la guerre va épuiser toutes
» ses inventions et tous ses efforts. Quel
» objet se présente à mes yeux ! Ce ne
» sont pas seulement des hommes à com-
» battre ; ce sont des montagnes inacces-
» sibles ; ce sont des ravins et des pré-
» cipices d'un côté ; c'est de l'autre un
» bois impénétrable, dont le fond est un
» marais ; et derrière, des ruisseaux, de
» prodigieux retranchemens ; ce sont par-
» tout des forts élevés, et des forêts abat-
» tues qui traversent des chemins affreux ;
» et au-dedans, c'est *Merci* avec ses bra-
» ves Bavarois, enflés de tant de succès
» et de la prise de Fribourg ; Merci qu'on
» ne vit jamais reculer dans les combats ;
» Merci, que le prince de Condé et le
» vigilant *Turenne* n'ont jamais surpris
» dans un mouvement irrégulier, et à
» qui ils ont rendu ce grand témoignage,
» que jamais il n'avait perdu un seul mo-
» ment favorable, ni manqué de prévenir
» leurs desseins, comme s'il eût assisté
» à leurs conseils. Ici donc, durant huit
» jours, et à quatre attaques différentes,

» on vit tout ce qu'on peut soutenir et
» entreprendre à la guerre. Nos troupes
» semblent rebutées autant par la résis-
» tance des ennemis, que par l'effroyable
» disposition des lieux, et le prince se
» vit quelque temps comme abandonné.
» Mais, comme un autre *Machabée, son*
» *bras ne l'abandonna pas, et son cou-*
» *rage, irrité* par tant de périls, *vint à*
» *son secours.* On ne l'eut pas plutôt vu
» pied à terre, forcer le premier ces inac-
» cessibles hauteurs; que son ardeur en-
» traîna tout après elle. Merci voit sa
» perte assurée : ses meilleurs régimens
» sont défaits; la nuit sauve les restes de
» son armée. Mais que des pluies exces-
» sives s'y joignent encore, afin que nous
» ayons à-la-fois, avec tout le courage
» et tout l'art, toute la nature à com-
» battre! Quelque avantage que prenne
» un ennemi habile autant que hardi, et
» dans quelque affreuse montagne qu'il
» se retranche de nouveau, poussé de
» tous côtés, il faut qu'il laisse en proie
» au duc d'Enghien, non-seulement son
» canon et son bagage, mais encore tous
» les environs du Rhin. Voyez comme
» tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois
» en dix jours, malgré l'hiver qui ap-
» proche; Philisbourg, qui tint si long-
» temps le Rhin captif sous nos lois, et
» dont le plus grand des rois a si glorieu-
» sement réparé la perte. Worms, Spire,

» Mayence, Landau, vingt autres places
» de nom ouvrent leurs portes. Merci ne
» les peut défendre, et ne paraît plus
» devant son vainqueur. Ce n'est pas
» assez : il faut qu'il tombe à ses pieds,
» digne victime de sa valeur; Nordlingue
» en verra la chute ».

On a dû juger que ces lieux communs ne conviennent pas exclusivement au discours oratoire. Ils y sont d'un plus fréquent usage que partout ailleurs. Mais on les emploie bien souvent dans toutes sortes d'ouvrages en prose, et dans la poésie même. Il n'est pas rare que le dissertateur, le romancier, le poète, dans la vue d'instruire, de plaire ou de toucher, donnent des définitions étendues et ornées; qu'ils entrent dans des détails, fassent des comparaisons, mettent sous les yeux des exemples, opposent plusieurs tableaux entre eux, rapportent toutes les circonstances d'un événement, etc.

Lieux oratoires extérieurs.

Les lieux oratoires *extérieurs*, c'est-à-dire, ceux qui sont placés hors du sujet, ne sont pas les mêmes pour toutes les espèces de discours. Chacune a les siens propres, que j'indiquerai en parcourant ces différentes espèces. Le seul lieu oratoire extérieur qui puisse trouver place dans tous les ouvrages, soit en prose, soit en vers, est l'*imitation*, que je vais faire connaître.

Imitation. Le mot *imiter*, dans le sens le plus général et le plus étendu, signifie ici, prendre l'esprit, le génie, le caractère et le style d'un auteur. L'imitateur se transforme tellement en l'auteur imité, qu'ils ne paraissent être qu'un seul et même écrivain, quoiqu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Il semble que tous les deux ont la même manière de retenir dans leur imagination les impressions des objets, de saisir et de concevoir les idées, de les combiner et de les lier ensemble, de leur donner l'âme et la vie par le coloris de l'expression. Cette manière d'imiter exige, dans l'imitateur, non-seulement l'attention la plus sérieuse sur son modèle, l'étude la plus constante et la plus réfléchie de ses ouvrages, mais encore quelque germe, quelques étincelles de son goût et de son génie.

Imiter, dans un sens moins étendu, signifie emprunter d'un auteur des pensées, des sentimens, des images que l'imitateur déguise, et qu'il embellit même, s'il est possible. Il leur imprime son esprit, son caractère, les revêt du style qui lui est particulier, et par là se les approprie, et en fait, pour ainsi dire, sa conquête légitime. On sent bien que cette manière d'imiter ne doit pas être confondue avec le plagiat, qui est un vol réel et honteux, puisque le

plagiaire donne, comme étant de son invention et de sa composition, une pensée, un morceau qu'il a pris dans un autre écrivain.

Liberté d'imiter.

L'imitation est très-permise : les plus grands génies de notre nation, et ceux de l'antiquité en ont fait usage. *Racine* convient qu'il a emprunté d'*Euripide* les plus beaux traits dont il a orné sa tragédie de *Phèdre*, et qu'il doit au même poète *un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés* dans son *Iphigénie en Aulide*. *Boileau* disait, en badinant, qu'il n'était qu'*un gueux revêtu des dépouilles d'Horace*, dépouilles dont il s'est fait un trésor qui lui appartient incontestablement. *La Fontaine*, ce charmant auteur, qu'on regarde comme inimitable, a imité lui-même les plus célèbres fabulistes anciens, et presque tous les bons écrivains du siècle d'*Auguste*. On sait que *Virgile*, en imitant *Hésiode* et *Théocrite*, les a surpassés; qu'il a marché sur les traces d'*Homère* dans sa magnifique description de la descente d'Enée aux enfers, dans l'admirable peinture du bouclier de ce héros, et dans bien d'autres excellens morceaux de son *Enéide*. *Homère* lui-même a vraisemblablement imité les écrivains qui l'ont précédés, et qui ne nous sont point parvenus. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avait profité d'un ouvrage sur *la guerre de*

*

Troie, composé par *Hélène*, fille du poète *Musée*, qui vivait environ deux cents ans avant l'auteur de l'*Iliade*. C'est pour avoir eu des modèles que ces grands hommes sont devenus des modèles à leur tour.

Manière d'imiter.

D'ailleurs, y a-t-il quelque heureux génie assez riche pour trouver tout dans son propre fonds, assez vigoureux pour croître de lui-même et se soutenir sans appui? Non, sans doute, il n'en est point: l'exemple de ces grands hommes, dont je viens de parler, en est la preuve. Attachons-nous donc, en entrant dans la carrière, à suivre les athlètes qui l'ont si glorieusement parcourue, sans que néanmoins nous nous traînions servilement sur leurs traces. Réunissons tous nos efforts pour faire disparaître la grande distance que nous voyons entre eux et nous, et tâchons du-moins, si nous ne pouvons les atteindre, de nous en rapprocher de très-près. Cherchons, en les imitant, à lutter contre nos modèles: la bonne imitation, c'est-à-dire, l'imitation adroitement déguisée, est une continuelle invention.

Mais il est plus difficile qu'on ne pense de savoir bien imiter. C'est un art qui demande une grande sagacité dans l'esprit, un discernement juste et fin, un goût sûr et exquis. Il faut choisir un ou plusieurs bons modèles, y distinguer ce

qui est véritablement beau, ce qui plaît également dans tous les temps et dans tous les lieux, et n'y prendre que ce qui peut convenir au genre qu'on traite, et aux mœurs du siècle pour lequel on écrit. Il y a même dans les auteurs médiocres des beautés cachées ou mal rendues, qui n'échappent point à l'œil pénétrant de l'homme de goût. *Virgile*, comme on l'a dit si souvent, a trouvé *de l'or* dans *le fumier d'Ænnius*.

Quand l'imitateur a saisi les bons endroits de son modèle, voici à-peu-près la manière dont il en fait usage et se les approprie. S'il imite une pensée, il lui donne un tour différent, et la produit sous des expressions nouvelles. *Ovide* a dit de la fortune : « Elle n'est constante » que dans son inconstance même ». *Massillon* a employé la même pensée à la faveur de ce nouveau tour :

« Pour nous apprendre le cas que nous » devons faire des choses d'ici-bas, Dieu » permet qu'elles naient rien de fixe et » de solide que l'inconstance même qui » les agite sans cesse ».

Euripide, dans sa tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, fait dire à Agamemnon :

« Heureux vieillard, que je suis jaloux » de ton sort! que j'envie le bonheur » de quiconque vit ignoré du monde, » sans gloire et sans souci ! » *Racine*, en donnant un tour différent à cette

pensée, l'a revêtue de cette belle image :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Voyez encore de quelle manière *Malherbe* a imité cette pensée d'Horace : « la » mort renverse également les palais des » rois et les cabanes des pauvres ».

Le pauvre, en sa cabane ou le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

On souscrira sans peine au jugement du P. *Bouhours*, qui trouve le tour du poète latin plus figuré et plus vif, et celui du français plus naturel et plus fin.

Quelquefois l'imitateur, enchérissant sur son modèle, ajoute à la beauté de la pensée qu'il imite. *Horace* dit d'un homme que le chagrin suit partout, et qui pour se distraire monte à cheval : « Le noir chagrin est assis derrière le » cavalier ». *Boileau*, imitant cette pensée, l'a très-bien rendue par cet hémistiche :

Le chagrin monte en croupe,

mais il lui a donné un nouveau degré de hardiesse, et l'a portée au point de perfection, en ajoutant :

Et galoppe avec lui.

Saint-Didier, dans le début de son

Clovis, poëme médiocre, mais où l'on trouve des morceaux heureux, dit à la muse qu'il invoque :

Ose répandre encor sur ces vérités saintes
Les voiles enchanteurs de tes images feintes.
La noble fiction, en flattant les esprits,
Charme et conduit au vrai par des chemins fleuris,
Orne la vérité des attraits de la fable,
Et l'offre à nos regards plus belle et plus aimable.

Voltaire, imitant cette pensée dans l'invocation de sa *Henriade*, dit à la Vérité :

Viens, parle; et s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits et non pour les cacher.

On voit assez que l'imitateur se montre ici bien supérieur à l'auteur imité. Il a le même avantage dans les autres beaux endroits de ce poëme, qu'il s'est ingénieusement appropriés.

Si l'écrivain imite une suite de pensées, il les tourne de manière qu'il paraît les avoir tirées de son propre génie. En passant par son imagination, elles ont reçu, pour ainsi dire, une nouvelle création, et ont pris la couleur de son style. Le fond de ces pensées ne lui appartient point, mais il s'en est rendu le maître; il en a fait son propre bien, par les tours et les expressions qui sont à lui. Voici

un bien bel exemple de cette manière d'imiter; *Voltaire* le cite, si je ne me trompe, dans une de ses lettres. *Racine*, dans sa tragédie de *Britannicus*, fait dire à Junie qui parle à Néron :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs :
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source :
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'Univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Massillon, dans son sermon sur l'*humanité des grands*, dit : « Hélas! s'il » pouvait être quelquefois permis d'être » sombre, bizarre, chagrin, à charge » aux autres et à soi-même, ce devrait » être à ces infortunés que la faim, la » misère, les calamités, les nécessités » domestiques, et tous les plus noirs » soucis environnent. Ils seraient bien » plus dignes d'excuses, si portant déjà » le deuil, l'amertume dans le cœur, ils » en laissaient échapper quelques traits » au-dehors. Mais que les grands, que les » heureux du monde, à qui tout rit, et » que les joies et les plaisirs accompa- » gnent partout, prétendent tirer de » leur félicité même un privilége qui » excuse leurs chagrins bizarres et leurs » caprices, qu'il leur soit plus permis

» d'être fâcheux, inquiets, inabordables,
» parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils
» regardent comme un droit acquis à la
» prospérité, d'accabler encore du poids
» de leur humeur, des malheureux qui
» gémissent déjà sous le joug de leur
» autorité et de leur puissance, etc. ».

Cette imitation est des plus fines et des plus délicates. Je croirais même qu'elle pourrait échapper à l'homme, dont le discernement et le goût n'auraient été ni exercés ni cultivés par une lecture réfléchie de ces deux écrivains. Mais elle est sensible, quant au fond des pensées, aux yeux de l'homme de lettres et du vrai connaisseur. C'est de cette manière que les grands génies imitent. On voit ici que l'orateur a cherché à lutter contre le poète.

Voici une autre imitation qui peut bien servir de modèle, quoiqu'elle ne soit pas aussi étroitement déguisée que la première. C'est encore notre *Racine* qui imite *Euripide*. Je ne rapporterai qu'une partie de ce morceau.

Dans le poëte grec, Phèdre, se reprochant son amour désordonné pour Hyppolite, dit :

« Je n'ignorais pas l'opprobre de cet
» indigne amour. Mon sexe m'en faisait
» assez sentir toute l'horreur. Périsse à
» jamais l'épouse infidèle qui, passant
» les bornes de la pudeur, osa la pre-

» mière souiller le lit de son époux !.....
» Oui, je déteste celles qui, plus chastes
» en paroles qu'en effets, couvrent d'un
» voile de vertu leurs égaremens cachés.
» De quel front osent-elles lever les yeux
» sur leurs époux ? Ne craignent-elles
» point que les ténèbres mêmes, com-
» plices de leurs horreurs, ne les expo-
» sent au grand jour; que les voûtes et
» les murs ne prennent la parole pour
» les accuser ? Voilà chères amies, voilà
» ce qui me détermine à mourir, etc. ».

Cette même Phèdre s'exprime ainsi dans *Racine :*

Je sais mes perfidies,
Œnone; et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.

La Fontaine nous offre aussi, dans ses Œuvres posthumes, une imitation très-bien faite de la description du palais du Sommeil, qu'on lit dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Je ne fais que l'indiquer, parce que je pense que les précédens exemples doivent suffire pour faire voir la manière dont l'homme de goût imite son modèle.

II. *Des Mœurs.*

Les mœurs sont, en général, les divers caractères, les habitudes bonnes ou mauvaises, les vertus, les vices des hommes, et même les usages et le commerce ordinaire de la vie. On peut considérer les *mœurs*, relativement au discours oratoire, sous deux rapports; dans la personne de l'*Orateur* et dans la personne des *Auditeurs*.

Il n'est pas douteux que l'orateur ne doive faire paraître des mœurs bonnes, c'est-à-dire, des inclinations droites et pures, qui lui rendent l'auditeur favorable. On exige, avec raison, que tout son discours annonce un homme de bien, dont les vertus égalent les lumières. C'est par là qu'il gagnera l'estime et la confiance, et qu'il réussira plus aisément à porter la conviction et la persuasion dans les âmes. Un des plus efficaces moyens de faire aimer la vertu, c'est de persuader qu'on l'aime soi-même. Un des plus efficaces moyens de faire goûter une vérité, c'est de persuader qu'on la connaît, et qu'on en est soi-même convaincu. Mœurs dans l'orateur.

Les Païens mêmes voulaient que l'orateur fût réellement vertueux, et le définissaient *un honnête homme versé dans l'art de bien dire*. On a cependant trouvé

cette définition peu exacte, en ce qu'elle embrasse trop; parce qu'il est très-possible, a-t-on dit, qu'un malhonnête homme soit un excellent orateur. Mais ce malhonnête homme a dû nécessairement, d'après ce que nous avons dit ailleurs, être un homme de bien au moment où il a écrit.

D'ailleurs, si cette définition n'est pas tout-à-fait juste et vraie, relativement à l'éloquence considérée en elle-même, elle l'est du-moins, relativement à l'éloquence considérée dans les effets sensibles, universels et durables qu'elle peut produire. Un grand orateur, par exemple, trace dans un beau discours des règles de conduite, auxquelles on sait qu'il ne conforme par ses actions : il entraîne, il subjugue ses auditeurs par la chaleur et la force de son éloquence. Mais au moment même où ceux-ci sont persuadés, ils se rappellent malheureusement que celui qui leur donne des préceptes si sages, est bien loin de les mettre en pratique; et de là ils croient pouvoir conclure qu'il regarde lui-même ces préceptes comme vains et frivoles. Or, ce ressouvenir et cette idée ne doivent-ils pas, si non effacer, du-moins affaiblir la vive impression qu'ils éprouvent?

Un autre orateur, qui joint au talent de l'éloquence la pratique constante de la vertu, veut nous persuader de l'im-

portance et de la nécessité d'être vertueux. En-même-temps que nous entendons un des plus fidèles organes de la loi, nous en voyons un des plus rigides observateurs. Aussi ses paroles sont des traits de feu qui éclairent et pénètrent notre âme. Elles s'y gravent en caractères ineffaçables ; et si elles ne produisent pas tout le fruit qu'on avait lieu d'en attendre, c'est à notre malice ou à notre faiblesse que nous devons l'attribuer.

Les représentans d'un peuple sont assemblés pour discuter les grandes affaires nationales : un orateur va parler. Aucun citoyen n'ignore qu'on admire en lui des connaissances étendues, un esprit profond, un discernement juste, un cœur droit et pur, dévoré de l'amour du bien général. Pleins d'estime, pénétrés d'une vénération affectueuse pour ce grand homme, tous prêtent à son discours une oreille attentive. Bientôt leurs cœurs sont embrâsés de la même flamme qui échauffe l'orateur : les voilà prêts à tout sacrifier à la gloire et aux intérêts de la patrie.

Deux armées rangées en bataille sont au moment d'en venir aux mains. Un général connu par sa bravoure, et couvert d'honorables blessures, harangue ses troupes. Voyez le visage enflammé, les yeux étincelans des soldats. Ne dou-

tez pas que le courage et l'intrépidité de leur chef n'aient passé dans leur âme. Vous allez les voir, au milieu des plus grands dangers, fermes dans leur poste, et y mourir plutôt que de survivre à leur défaite. Tels sont les heureux effets de l'éloquence, lorsque l'orateur est reconnu pour un homme non moins vertueux qu'éclairé.

Mœurs dans les auditeurs.

Quant aux mœurs considérées dans la personne des auditeurs, chaque âge, chaque condition en a de particulières. Un des devoirs les plus essentiels de l'orateur est de les connaître, ainsi que les usages et le commerce ordinaire de la vie : c'est ce qu'on appelle connaître le cœur humain et le monde. Il est sans doute à propos que je donne ici une notion, au-moins générale, de ces mœurs. Je ne saurais mieux y réussir qu'en prenant pour guide *Aristote*, qui en a fait une admirable peinture dans sa *Rhétorique*, le modèle de tous les ouvrages en ce genre : peinture qui sera vraie dans tous les temps et chez tous les peuples; car il s'agit ici, non de ces caractères, de ces mœurs qui varient dans chaque siècle, dans chaque nation, dans chaque individu, mais de ces caractères généraux, fondés sur la nature, et qui sont comme l'apanage de l'humanité. C'est cette nature, qui est toujours et partout la même, qu'Aristote a parfaitement

connue, puisqu'en peignant ses contemporains, il a peint les hommes des siècles postérieurs, et ceux du siècle présent. Voici en substance ce qu'il dit des mœurs des différens âges et des différentes conditions. Au reste, ceci n'est point sans exception, et ne doit s'entendre que dans une universalité morale.

Les jeunes gens, dit-il (*), sont vifs dans leurs désirs, entreprenans, adonnés à leurs plaisirs, surtout à ceux de l'amour; inconstans, prompts à se dégoûter de ce qu'ils ont le plus ardemment souhaité: car leurs désirs sont violens, mais passagers comme la faim et la soif des malades. Ils sont colères, emportés, avides d'honneurs, incapables de souffrir le mépris et les injures, sans faire éclater leur ressentiment.

La victoire et la prééminence les flattent, c'est-à-dire, le plaisir d'exceller et de l'emporter sur leurs égaux, en adresse, en science, en talens. La possession des richesses les touche peu, parce qu'ils n'ont jamais senti l'indigence. On remarque encore en eux la crédulité, qui naît du défaut d'expérience, la franchise et la simplicité, parce qu'ils connaissent peu les hommes, et qu'ils s'en défient encore moins.

La vivacité de l'âge et la chaleur du

(*) Rhétorique, L. XI, c. 11.

sang, qui les tiennent toujours dans une espèce d'ivresse, les font vivre d'espérances, pour la plupart chimériques; car, outre qu'ils ne se sont pas encore vus déchus de leurs espérances, le court espace qu'ils ont vécu, ne leur paraît rien : l'avenir, qui leur paraît long, les frappe bien autrement. Ainsi ils se souviennent de peu de chose, mais ils osent espérer tout, se promettre tout. De là vient qu'on les amuse, qu'on les trompe si facilement par des espérances et par des promesses spécieuses.

La colère et l'espérance auxquelles ils se livrent volontiers, les rendent braves : la première leur ôte la crainte, la seconde leur inspire la confiance. Ils sont susceptibles de honte; car, ne s'étant point fait de systême à part, ils suivent les opinions reçues. Ils sont généreux et magnanimes, parce que les disgrâces de la vie n'ont point encore flétri leur âme; aussi se croient-ils capables des plus grandes choses. Ils s'estiment également dignes des honneurs qu'ils préfèrent à l'intérêt. Ce sentiment est ordinairement en eux la source d'une noble émulation.

Leur amitié est toujours plus vive, souvent plus pure, moins suspecte d'intérêt que celle des personnes plus âgées. Mais, s'ils aiment avec transport, on peut dire aussi qu'ils haïssent avec fureur;

presque tous leurs sentimens sont excessifs.

Le peu de soin qu'ils prennent de déguiser leurs défauts, les rend plus visibles. Un des plus dangereux, c'est la présomption, cette sorte d'esprit avantageux qui leur persuade qu'ils savent tout, et qui les rend affirmatifs sur les choses mêmes qu'ils ont le moins examinées. Ce caractère d'homme suffisant et décisif est d'autant plus odieux, qu'il est diamétralement opposé à la modestie, à la défiance de ses propres lumières, à la déférence que l'on doit à celles des personnes que leur âge et leur expérience rendent respectables.

S'ils font du mal à quelqu'un, c'est plutôt pour l'insulter que pour lui nuire; car ils sont plus malins que dépravés. Ils sont sensibles à la pitié, parce que, jugeant les autres par eux-mêmes, ils croient les hommes meilleurs qu'ils ne le sont en effet. Ils aiment la joie, l'amusement et la gaîté.

On peut compter entre les principaux défauts des jeunes gens, l'inclination au mensonge, et l'opiniâtreté à la soutenir; le penchant à la raillerie, l'amour-propre, la fierté, une certaine affectation à répandre des nuages et de l'obscurité sur les choses qu'on a vues ou entendues, et qui leur sont défavorables; la mauvaise honte, la paresse, et l'amour de l'oisi-

veté, le mépris des remontrances, une prévention qui se cabre contre les avis les plus sages de leurs parens, et des personnes chargées de leur éducation; prévention funeste, qui, dans un âge plus avancé, leur coûte souvent des larmes et des regrets bien amers.

L'âge des vieillards et celui des jeunes gens (*) étant, pour ainsi dire, les deux extrémités de la vie, le caractère des premiers doit naturellement et en grande partie, être l'opposé des mœurs de la jeunesse.

L'expérience d'une longue vie, leurs propres fautes, la fourberie des autres hommes, rendènt les vieillards irrésolus, timides, circonspects, difficiles, réservés à prendre des engagemens, à compter sur rien, à prononcer affirmativement sur la moindre chose. S'agit-il de se déterminer? *J'y penserai*, disent-ils; *il faudra voir; cela pourra se faire*, etc.

Leur âme basse et petite, occupée de minutie, susceptible de frayeur, est toujours ouverte aux soupçons et à la défiance; ce qui les rend sujets à prendre les choses, même les plus innocentes, en mauvaise part, et à ne former aucun attachement bien solide et durable. Ils aiment, disait un sage de la Grèce, comme s'ils devaient haïr un jour, mais aussi

(*) Rhétorique, L. XI, c. 13.

ils haïssent comme s'ils devaient aimer un jour. L'amour et la haine sont dans leur cœur sans vivacité. Il n'en est pas de même de leur passion pour les richesses : ils renferment tous leurs désirs dans les nécessités de la vie, sachant combien il est aisé de perdre et difficile d'acquérir.

Ils sont timides à l'excès, et portés à craindre tous les maux qui peuvent arriver; d'autant plus attachés à la vie, qu'ils touchent de plus près à son terme; toujours mécontens et portés à se plaindre, même sans sujet; plus attachés à l'utile par avidité, qu'à l'honnête par amour-propre; peu sensibles à la honte, parce que, plus susceptibles d'intérêt que d'honneur, ils comptent pour rien l'opinion des hommes. Rarement se repaissent-ils d'espérances : le long usage du monde et des affaires, les mauvais succès qu'ils ont éprouvés, ou dont ils ont été témoins, le peu de fond qu'il y a à faire sur les apparences les plus spécieuses, les ont prémunis contre les illusions dont se paye la jeunesse.

Si l'espérance de l'avenir ne les occupe pas, ils s'en dédommagent sur le souvenir du passé, le temps qui leur reste à vivre n'étant rien en comparaison de celui qu'ils ont vu s'écouler : aussi sont-ils grands parleurs, avides de raconter ce qu'ils ont vu ou fait autrefois; tant le souvenir du passé les amuse!

Leur colère est vive; mais c'est un feu lent, peu actif, aussi prompt à s'éteindre qu'à s'allumer. Les passions dont une partie les a quittés et l'autre est amortie par les glaces de l'âge, les agitent moins que l'intérêt, ce qui les fait paraître modérés, plus susceptibles des impressions de la raison que de celles de la nature. S'ils font du mal, c'est plutôt pour nuire que pour insulter; et s'ils sont sensibles à la pitié, ce n'est pas par humanité comme les jeunes gens, mais par faiblesse et par un secret retour sur eux-mêmes, se regardant comme exposés à toute sorte de maux. Au reste, s'ils ont en partage la prudence, la maturité, et quelques autres qualités louables, elles sont bien compensées par l'humeur brusque et chagrine, par un esprit difficile et caustique, par une affectation presque continuelle à contredire, à censurer; défauts, pour ne rien dire de plus; qui les rendent peu agréables à la société.

Comme l'âge viril (*) tient le milieu entre la jeunesse et la vieillesse, les mœurs qui lui conviennent gardent aussi une certaine proportion, un milieu entre celle de ces deux âges. Egalement éloigné de la timidité commune aux vieillards, et de l'ardeur ordinaire aux

(*) Rhétorique, Liv. XI, c. 14.

jeunes gens, l'homme qui a atteint la force et la vigueur de l'âge, se gouverne avec prudence, avec raison, sans se laisser éblouir par l'espérance, ni abattre par les dangers. Il ne donne ni ne refuse indifféremment sa confiance à tout le monde. L'examen, l'attention président à ses jugemens, qu'il règle bien plus sur la vérité que sur l'opinion. Il n'est point esclave de l'intérêt jusqu'à négliger son honneur, ni de l'honneur jusqu'à négliger entièrement son intérêt; mais il sait les allier et les faire concourir à ses desseins. Exempt de la sordide avarice et de la folle profusion, il use de ses richesses avec autant d'économie que de noblesse: la modération est d'ordinaire la règle de ses désirs et de ses actions. C'est par elle qu'il réprime la fougue de ses passions, qu'il unit la prudence à la valeur, et la promptitude de l'exécution à la sagesse du conseil. En un mot, tout ce que la jeunesse et la vieillesse ont de bon séparément, l'âge mûr d'ordinaire le réunit; et de plus, tout ce qui pèche dans ces deux âges, soit par défaut, soit par excès, se corrige le plus souvent dans celui-ci, et est ramené à une certaine médiocrité toujours estimable.

Si l'âge, dit le même rhéteur (*), influe sur les mœurs, la fortune et la con-

(*) Rhétorique, Liv. XI, c. 15.

dition n'y influent pas moins. Suivre les hommes dans toutes les situations qui peuvent les faire changer d'humeur et de caractère, ce serait entrer dans un détail infini. Nous nous bornerons donc aux principales, qui sont la noblesse, l'opulence, la grandeur et la prospérité; d'autant mieux que par ces quatre sortes d'états, on pourra juger des conditions opposées.

Le caractère de la noblesse est de rendre amateur de la gloire; car on aime à augmenter les avantages qu'on possède: or, la noblesse est fondée sur la gloire des ancêtres. Cette ambition, lorsqu'elle ne se propose que des choses louables, et n'emploie que des moyens légitimes pour parvenir à sa fin, prend le nom d'*émulation;* c'est une vertu. Se sert-elle de moyens injustes et violens? c'est un vice, et souvent même un crime.

Les nobles méprisent ordinairement ceux qui commencent leur noblesse, et qui se trouvent au même point où se sont trouvés leurs propres ancêtres. La gloire de ceux-ci ne leur paraît plus grande que parce qu'ils les voient avec des yeux prévenus, et dans une perspective fort éloignée; mais ils méprisent encore tout ce qui n'est pas noble.

On doit mettre une grande différence entre un noble qui soutient mal la

splendeur de son nom, et un noble qui ne dégénère point. L'un doit tout à sa naissance et au mérite de ses ancêtres. L'autre, en imitant leurs vertus, en rehausse l'éclat par ses belles actions. Ce dernier caractère est plus rare que le premier.

L'opulence (*) a aussi un caractère particulier. Les riches communément sont superbes et insolens, parce qu'ils s'imaginent posséder tout ce qu'on peut désirer, n'avoir besoin de personne, ou du-moins pouvoir se procurer tout à prix d'argent; ou enfin parce qu'ils pensent que la richesse leur tient lieu de tout.

Le luxe, la vanité, l'ostentation se rencontrent aussi chez les riches. Persuadés que leur bonheur consiste dans l'opulence, ils dédaignent tout ce qui ne leur ressemble pas; et rien ne contribue plus à les entretenir dans cette illusion, qu'une cour nombreuse de vils flatteurs qui les applaudissent, ou qui en attendent leur fortune.

On trouve cette différence entre les mœurs des nouveaux riches, et le caractère de ceux qui l'ont toujours été, que ceux dont la fortune est nouvelle, rapide, surprenante, ont tous les défauts dont nous venons de parler, dans un bien plus

(*) Rhétorique, Liv. XI, c. 16.

peinture des mœurs contribue aussi au triomphe de l'éloquence, puisque c'est par elle que l'orateur parvient plus aisément à entraîner les âmes vers ce qui est aimable et utile, et à les arracher à ce qui est odieux et nuisible. Enfin ce n'est qu'au moyen de la connaissance de ces mœurs, qu'il peut proportionner son style, ses pensées, ses réflexions, ses raisonnemens à l'intelligence, aux sentimens et aux passions de ses auditeurs; parler à la ville autrement qu'on ne parle à la campagne; à des militaires, autrement qu'on ne parle à des magistrats; à des jeunes gens, autrement qu'on ne parle à des hommes d'un âge mûr; en un mot, peindre avec vérité les diverses inclinations des hommes de tous les états, en développer les causes et les effets, ainsi que les caractères des différens vices et des différentes vertus. La peinture que *Massillon* a tracée de l'ambition, dans son *discours sur les tentations des grands*, prouve bien qu'il connaissait parfaitement ce qui caractérise ce vice. Le voici :

« Il rend malheureux celui qui en est » possédé. L'ambitieux ne jouit de rien; » ni de sa gloire, il la trouve obscure; » ni de ses places, il veut monter plus » haut; ni de sa prospérité, il sèche et » dépérit au milieu de son abondance; » ni des hommages qu'on lui rend, ils

» sont empoisonnés par ceux qu'il est
» obligé de rendre lui-même; ni de sa
» faveur, elle devient amère dès qu'il
» faut la partager avec ses concurrens;
» ni de son repos, il est malheureux à
» mesure qu'il est obligé d'être plus tran-
» quille.... L'ambition le rend donc
» malheureux; mais de plus, elle l'avilit
» et le dégrade. Que de bassesses pour
» parvenir! Il faut paraître, non pas tel
» qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite.
» Bassesse d'adulation; on encense et on
» adore l'idole qu'on méprise: bassesse
» de lâcheté; il faut savoir essuyer des
» dégoûts, dévorer des rebuts, et les re-
» cevoir presque comme des grâces: bas-
» sesse de dissimulation; point de senti-
» mens à soi, et ne penser que d'après
» les autres: bassesse de déréglement;
» devenir les complices et peut-être les
» ministres des passions de ceux de qui
» nous dépendons, et entrer en part dans
» leurs désordres, pour participer plus
» sûrement à leurs grâces: enfin bassesse
» même d'hypocrisie; emprunter quel-
» quefois les apparences de la piété, jouer
» l'homme de bien pour parvenir, et faire
» servir à l'ambition la religion même
» qui la condamne ».

On ne peut lire les sermons de ce grand orateur, sans s'apercevoir presque à chaque page qu'il avait fait une étude bien profonde du cœur humain.

Il serait aisé de le prouver par une foule d'exemples. Je me borne à celui-ci, tiré du *panégyrique de saint Benoît*.

« Nul presque de tous ceux que le » monde séduit et entraîne, n'est content » de sa destinée; et si l'espoir d'une con- » dition plus heureuse n'adoucissait les » peines de notre état présent, et ne liait » encore nos cœurs au monde, il ne fau- » drait, pour nous en détromper, que » les dégoûts et les amertumes vives que » nous y trouvons. Mais nous sommes, » chacun en secret, ingénieux à nous sé- » duire sur l'amertume de notre condi- » tion présente. Loin de conclure que le » monde ne saurait faire des heureux, et » qu'il faut chercher ailleurs le bonheur » où nous aspirons, et que le monde ne » saurait nous donner, nous nous y pro- » mettons toujours ce qui nous manque » et ce que nous souhaitons: nous char- » mons nos ennuis présens par l'espoir » d'un avenir chimérique; et par une » illusion perpétuelle et déplorable, nous » rendons toujours inutiles les dégoûts que » Dieu répand sur nos passions injustes, » pour nous rappeler à lui par des espé- » rances que l'événement dément toujours, » mais où nous prenons de notre méprise » même l'occasion de tomber dans de » nouvelles ».

III. *Des Passions.*

Les passions sont, en général, des mouvemens qui s'élèvent dans notre âme, et qui sont un effet des impressions qu'elle reçoit. Si ces impressions sont légères, les mouvemens qui se font sentir dans notre âme sont doux; et alors on les nomme simplement *sentimens*. Si ces impressions sont vives, les mouvemens qui agitent notre âme sont véhémens; et alors on les nomme proprement *passions*. Définition des passions.

Les objets présentés à notre âme lui paraissent-ils agréables ou utiles? notre volonté se porte vers ces objets, les poursuit, les aime, et s'y attache : de là l'amour. Ces objets lui paraissent-ils désagréables ou pernicieux? notre volonté s'en éloigne, les fuit et les déteste : de là la haine. Ces deux passions sont la base de toutes les autres : il n'en est absolument aucune qui ne se rapporte à l'une de ces deux-là, et qui n'en soit comme une émanation.

Ces mouvemens que notre âme éprouve à la vue des objets, sont indifférens par eux-mêmes, quelque doux, quelque impétueux qu'on les suppose. Mais si vous vous réjouissez d'un bien arrivé à votre ennemi, ce sentiment de joie est bon et louable. Si, au contraire, vous vous

réjouissez des revers qu'il a essuyés, ce sentiment est criminel et vicieux. Si vous vous indignez à la vue de la prospérité d'un méchant, cette indignation est louable. Si vous vous indignez à la vue de la prospérité d'un homme de bien, cette indignation est criminelle.

Ces mouvemens de notre âme peuvent donc être en nous les principes des différentes vertus, ou des différens vices, selon l'objet vers lequel ils sont dirigés. Ainsi les passions sont bonnes, lorsqu'elles nous portent à quelque chose d'honnête; mauvaises, lorsqu'elles nous portent à quelque chose de vicieux, ou même à quelque chose d'honnête d'une manière vicieuse. Chercher, par exemple, à procurer un emploi à son ami, c'est une chose honnête. Mais chercher à le faire élever à ce poste, en prenant des mesures pour en déposséder celui qui l'occupe; c'est une chose criminelle et digne de toute censure.

Puisque les passions ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, il s'ensuit non-seulement que l'usage n'en peut pas être répréhensible dans le discours oratoire, mais encore qu'il n'en peut être que louable, si on les dirige vers un objet qui de sa nature soit bon et utile. Ajoutons que cet usage des passions est absolument nécessaire. Ce n'est qu'en les excitant que l'orateur est vraiment

éloquent : ce n'est que par elles qu'il triomphe des cœurs, y exerce un empire souverain, les arrache au vice, en leur inspirant la haine la plus forte pour tout ce qui est mauvais et criminel, les entraîne à la vertu, en leur inspirant l'amour le plus vif pour tout ce qui est bon et honnête.

Mais, pour que l'orateur soit autorisé à exciter une passion quelconque, il faut que ses auditeurs aient une âme susceptible de cette passion, que la chose pour laquelle il veut l'exciter, puisse en être un sujet, et que les motifs pour lesquels il veut l'exciter, soient justes. Ces trois préceptes sont trop clairs par eux-mêmes, il est trop aisé d'en saisir toute l'étendue, pour qu'il soit besoin de les développer.

Moyens d'exciter les passions.

Le plus sûr moyen d'exciter les passions, est d'en être soi-même pénétré. Voulez-vous, dit Horace (1), m'attendrir par le récit de vos malheurs, et me tirer des larmes, commencez à en verser vous-même. Il n'est pas possible, dit Cicéron (2), que celui qui écoute se porte à la douleur, à la haine, à l'envie, à la crainte, aux pleurs, à la pitié, si l'orateur ne se montre touché des sentimens qu'il veut inspirer aux autres. Quel est l'orateur qui pourra se flatter

(1) Art Poét.

(2) De Orat. Liv. II.

d'inspirer à ses auditeurs la pitié pour les malheureux, s'il ne la ressent lui-même? Quel est le général d'armée qui fera naître dans le cœur de ses soldats la passion de la gloire, s'il n'en est lui-même dévoré? Rappelons encore ici ce précepte si vrai et si connu, que, pour être éloquent, il faut sentir vivement, avoir une âme toute de feu: sans cela on ne pourra jamais enflammer l'âme des autres.

Mais comment sentir vivement des choses qui n'ont qu'un rapport indirect avec nous, ou même qui nous sont purement étrangères? Comment éprouver une émotion vive et profonde pour la faire naître dans les autres? Voici sur ce sujet la pensée de Quintilien.

Quoique nous ne soyons pas les maîtres de nos mouvemens, dit ce rhéteur (*), nous pouvons cependant nous faire des images si vives et si justes des choses absentes, qu'elles les rendent présentes et comme exposées à nos yeux. Celui qui s'en forme de telles, est toujours puissant et fort dans ses mouvemens. Par exemple, ajoute-t-il un peu plus bas, si j'ai à déplorer un assassinat, ne pourrai-je point me figurer tout ce qui vraisemblablement s'est passé en cette occasion? ne verrai-je point l'assassin attaquer

(*) Inst. Liv. VI, c. 2.

un homme à l'improviste, lui mettre le poignard sous la gorge; celui-ci, saisi de frayeur, crier, supplier, s'enfuir, ou faire de vains efforts pour se défendre, et enfin tomber percé de coups? Ne verrai-je point son sang couler, la pâleur de son visage, ses yeux s'éteindre, et sa bouche qui s'entrouvre pour rendre le dernier soupir?

Il s'ensuit de la réflexion de ce judicieux écrivain, que l'orateur doit imaginer vivement, pour se pénétrer des actions qu'il veut exciter. Il ne manquera pas alors de peindre avec force, de rendre son discours passionné, et d'émouvoir, par ce moyen, les passions de ses auditeurs.

Je pourrais faire voir, par divers exemples, la manière dont les meilleurs orateurs ont excité les passions. Il suffira d'en citer un seul fourni par un grand maître, et qui peut bien servir de modèle: il est tiré d'une *Oraison* de *Cicéron contre Verrès*, préteur de Sicile, qui avait condamné au dernier supplice Gavius, citoyen romain. Voici à-peu-près le sens littéral de ce morceau:

« Au milieu de la place publique de
» Messine, un citoyen romain était cruel-
» lement frappé de verges: tandis que
» dans ses cuisantes douleurs, à travers
» le bruit des coups redoublés, il ne fai-
» sait entendre d'autre plainte, d'autre

» cri que celui-ci : *Je suis citoyen romain.*
» Il croyait qu'en réclamant ce titre, il
» se verrait délivré du rigoureux supplice
» qu'on lui faisait subir. Ce fut en vain :
» non-seulement il ne fut point arraché
» à la violence et au déchirement des
» verges, mais encore dans ce moment
» même où sa voix gémissante répétait,
» sans interruption, le nom de citoyen
» romain, le supplice de la croix, oui,
» de la croix, était préparé pour ce mal-
» heureux tout meurtri de coups, et
» qui, jusqu'à ce jour, n'avait point vu
» d'exemple d'un pareil pouvoir ».

Après cette description vive et touchante, l'orateur invoquant les lois qui défendaient de condamner au supplice des verges ou de la mort un citoyen de Rome, sans l'ordre du peuple romain, s'écrie, pour faire sentir toute l'injustice de cet indigne traitement :

« O doux nom de la liberté, ô admi-
» rable prérogative de notre ville ! O loi
» Porcia ! O lois des Sempronius ! O puis-
» sance des tribuns si désirée, et quel-
» quefois rendue au peuple romain ! Tout
» s'est-il évanoui, jusque là qu'un ci-
» toyen romain, dans une des provinces
» du peuple romain, dans une ville de
» ses alliés, ait été publiquement frappé
» de verges, par l'ordre d'un homme
» que ce même peuple romain avait gra-
» tuitement honoré des haches et des fais-

» ceaux? Si les cris douloureux, les vives
» supplications de ce malheureux en
» proie à l'ardeur des torches brûlantes
» et à la rigueur des autres tourmens,
» n'étaient pas capables d'ébranler ton
» âme, ne devais-tu pas, au-moins, être
» touché des sanglots, des larmes et des
» gémissemens de tous les Romains pré-
» sens à ce barbare spectacle? Tu as osé
» faire attacher à une croix un homme
» qui se disait citoyen romain» !

L'orateur n'en reste pas là : il rapporte une dernière circonstance du supplice de Gavius, pour accabler Verrès de tout l'odieux qu'il mérite, en peignant aux yeux de ses juges son industrieuse cruauté :

« Tu ne peux point nier, puisque tu
» n'as pas craint de le dire publiquement,
» que tu n'aies fait planter l'instrument
» de son supplice dans cet endroit de la
» ville qui est près du détroit, afin que
» celui qui se disait citoyen romain, pût
» du haut de cette croix jeter ses der-
» niers regards sur l'Italie et sur sa pro-
» pre maison, Oui, Messieurs, c'est la
» première croix, la seule croix qui,
» depuis la fondation de Messine, ait été
» élevée en cet endroit: et ce lieu a été
» choisi, afin que le malheureux Gavius
» comprît, en mourant, qu'un bras de
» mer très-étroit formait la séparation de
» l'esclavage de la liberté, et afin que

» l'Italie vît un de ses enfans mourir vic-
» time de tous les excès du pouvoir ty-
» rannique ».

Enfin, Cicéron termine ce récit passionné, et bien capable d'allumer toute l'indignation des juges contre Verrès, par ces paroles si fortes et si pathétiques :

« Si j'adressais ces plaintes, je ne dis
» pas à des citoyens romains, je ne dis
» pas à quelques-uns de nos alliés, je ne
» dis pas à des nations chez lesquelles
» notre nom fût parvenu, je ne dis pas
» enfin à des hommes, mais à des bêtes
» sauvages, aux pierres et aux rochers
» les plus durs d'un affreux désert; ces
» êtres muets, inanimés et insensibles
» seraient touchés du récit d'une action
» si indigne et si atroce. Que doit-ce
» donc être, lorsque je parle à l'auguste
» sénat de Rome, aux auteurs des lois,
» des jugemens et de notre jurispru-
» dence, etc. » ?

ARTICLE II.

De la Disposition.

L'invention, comme on vient de le voir, aide l'orateur à trouver les choses qu'il doit dire. La disposition lui prescrit la manière de les distribuer, de les arranger, de les lier entre elles. Le succès

du discours, dit Cicéron (*), dépend de la forme qu'on lui donne, et de la manière dont on le traite : car quant aux choses, aux matières des preuves, l'intelligence en est aisée. Que reste-t-il ensuite à l'art de la composition ? sinon qu'il faut ; 1.° commencer par un exorde qui nous concilie la bienveillance des auditeurs, qui les rende attentifs, et qui les dispose à nous écouter favorablement ; 2.° exposer le fait d'une manière claire, si courte et si plausible, que l'on comprenne aisément l'état de la question ; 3.° établir solidement ses moyens, et renverser ceux de l'adversaire par des raisonnemens concluans et placés avec ordre, de manière que l'on sente la liaison des conséquences avec les principes ; 4.° terminer le discours par une péroraison qui puisse allumer ou éteindre les passions, selon le besoin. Voilà donc la disposition générale du discours. Les principales parties qui le composent sont l'exorde, la narration, la confirmation, et la péroraison.

I. *De l'Exorde.*

L'exorde est le commencement du discours. L'orateur y doit préparer l'esprit de ses auditeurs à recevoir favora-

(*) De Orat., n.° 122.

blement les choses qu'il va leur annoncer. Il y réussira, s'il parle avec exactitude, ne disant rien qui n'ait un juste rapport au but qu'il se propose, de manière que l'exorde ne puisse convenir à aucun autre discours. Il faut qu'il ne soit pas long : il dégoûterait l'auditeur, qui, dès que le sujet lui a été annoncé, est impatient d'en connaître le fond. Si l'orateur parle de lui-même, il prendra un ton modeste; et paraîtra même se méfier de son talent. C'est le moyen d'intéresser les auditeurs, de s'attirer leur bienveillance, et de surpasser leur attente. Ainsi *Bossuet*, commençant l'éloge du grand *Condé*, se reconnaît au-dessous de son sujet, en disant :

« Au moment que j'ouvre la bouche » pour célébrer la gloire immortelle de » Louis de Bourbon, prince de Condé, » je me sens également confondu, et par » la grandeur du sujet, et s'il m'est per» mis de l'avouer, par l'inutilité du tra» vail. Quelle partie du monde habitable » n'a pas ouï les victoires du prince de » Condé et les merveilles de sa vie ? On » les raconte partout : le Français qui les » vante n'apprend rien à l'étranger; et, » quoi que je puisse aujourd'hui vous en » rapporter, toujours prévenu par vos » pensées, j'aurai encore à répondre au » secret reproche que vous me ferez » d'être demeuré beaucoup au-dessous.

» Nous ne pouvons rien, faibles orateurs,
» pour la gloire des âmes extraordinaires.
» Le sage a raison de dire que *leurs seules*
» *actions peuvent les louer* : toute autre
» louange languit auprès des grands
» noms, et la leule simplicité d'un récit
» fidèle pourrait soutenir la gloire du
» prince de Condé ».

Comparons deux exemples qui feront connaître l'art avec lequel l'orateur doit commencer son exorde, pour disposer les esprits en sa faveur: Ils sont tirés des Métamorphoses d'*Ovide*. Après la mort d'Achille, Ajax et Ulysse se disputèrent les armes de ce héros. Ils devaient l'un et l'autre exposer leurs prétentions, en présence des princes confédérés assemblés au milieu de l'armée. Ajax, qui ne savait que combattre, se lève le premier ; et, bouillant de colère, il regarde d'un œil farouche le rivage de Sigée et la flotte des Grecs ; ensuite, tendant les mains, il s'écrie :

« Grands Dieux ! c'est à la vue de nos
» vaisseaux que nous plaidons, et Ulysse
» entre en concurrence avec moi ! Ce-
» pendant il prit la fuite à l'approche
» d'Hector, armé de ces feux destruc-
» teurs que j'affrontai, que j'éloignai de
» notre flotte. Il vaut donc mieux avoir
» une langue séduisante qu'un bras de
» héros, etc. » !

Cet emportement d'Ajax, ses éclats,

ce reproche indirect qu'il fait aux Grecs des services qu'ils en avaient reçus, étaient bien peu propres à lui rendre ses juges favorables. Un pareil ton dans un orateur, et dans un orateur surtout qui plaide sa propre cause, ne peut qu'indigner le juge, et même le simple auditeur.

Ulysse, le plus rusé comme le plus éloquent des Grecs, après s'être levé, tient quelque temps ses yeux fixés à terre: il fait paraître une extrême affliction de la mort du guerrier que pleure l'armée; et, d'un ton soumis et respectueux, il dit:

« Illustres Grecs, si vos vœux et les » miens eussent été exaucés, une si triste » contestation n'aurait pas été portée » devant votre tribunal. Vous jouiriez » encore de vos armes, cher Achille, et » nous aurions le bonheur de vous pos- » séder. Mais, puisque les destins nous » ont enlevé ce héros (ici il fit semblant » d'essuyer ses larmes), qui mérite mieux » d'hériter du grand Achille, que celui » par lequel les Grecs en ont joui, etc. »?

On veut que l'exorde n'ait rien de recherché ni de magnifique dans les pensées et dans les expressions. Cette règle doit être observée lorsque l'orateur veut combattre un préjugé reçu, ou détruire une fausse opinion. Il faut alors qu'il s'exprime simplement, pour

s'insinuer avec art dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. Mais il y a bien d'autres occasions où cette règle n'a pas lieu. La grandeur et l'importance du sujet autorisent l'orateur à commencer par quelques traits frappans, par des figures brillantes, par de riches comparaisons. C'est ce qu'a fait le *P. Bourdaloue* dans ce début d'un *sermon sur la Résurrection*, et qui a pour texte ces paroles de l'Evangile : *il est ressuscité; il n'est plus ici; voici le lieu où on l'avait mis.*

« Ces paroles sont bien différentes de » celles que nous voyons communément » gravées sur les tombeaux des hommes. » Quelque puissans qu'ils aient été, à » quoi se réduisent ces magnifiques éloges » qu'on leur donne, et que nous lisons » sur ces superbes mausolées que leur » érige la vanité humaine? A cette ins- » cription *hic jacet*, ce grand, ce con- » quérant, cet homme tant vanté dans » le monde, est ici couché sous la pierre » et enseveli dans la poussière, sans que » tout son pouvoir et toute sa grandeur » l'en puissent tirer. Il en va bien au- » trement à l'égard de Jésus-Christ. A » peine est-il enfermé dans le sein de la » terre, qu'il en sort, dès le troisième » jour, victorieux et triomphant. Au » lieu donc que la gloire des grands du » siècle se termine au tombeau, c'est » dans le tombeau que commence la

» gloire de ce Dieu-homme; c'est, pour
» ainsi dire, dans le centre de la fai-
» blesse, qu'il fait éclater toute sa force,
» et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il
» reprend, par sa propre vertu, une vie
» bienheureuse et immortelle ».

Tel est aussi ce magnifique exorde de l'*oraison funèbre de Turenne*, par *Fléchier :*

« Je ne puis, Messieurs, vous donner
» d'abord une plus haute idée du triste
» sujet dont je viens vous entretenir,
» qu'en recueillant ces termes nobles et
» expressifs, dont l'Ecriture sainte se
» sert pour louer la vie et déplorer la
» mort du sage et vaillant Machabée.
» Cet homme, qui portait la gloire de
» sa nation jusqu'aux extrémités de la
» terre; qui couvrait son camp d'un
» bouclier, et forçait celui des ennemis
» avec l'épée; qui donnait à des rois
» ligués contre lui des déplaisirs mor-
» tels, et réjouissait Jacob par ses vertus
» et par ses explois, dont la mémoire
» doit être éternelle : cet homme, qui
» défendait les villes de Juda, qui domp-
» tait l'orgueil des enfans d'Ammon et
» d'Esaü, qui revenait chargé des dé-
» pouilles de Samarie, après avoir brûlé,
» sur leurs propres autels, les dieux des
» nations étrangères : cet homme, que
» Dieu avait mis autour d'Israël comme
» un mur d'airain, où se brisèrent tant

» de fois toutes les forces de l'Asie, et
» qui, après avoir défait de nombreuses
» armées, déconcerté les plus fiers et les
» plus habiles généraux des rois de Syrie,
» venait tous les ans, comme le moindre
» des Israélites, réparer avec ses mains
» triomphantes les ruines du sanctuaire,
» et ne voulait d'autre récompense des
» services qu'il rendait à sa patrie, que
» l'honneur de l'avoir servie : ce vaillant
» homme, poussant enfin avec un cou-
» rage invincible les ennemis qu'il avait
» réduits à une fuite honteuse, reçut le
» coup mortel, et demeura comme en-
» seveli dans son triomphe. Au premier
» bruit de ce funeste accident, toutes les
» villes de Judée furent émues. Des ruis-
» seaux de larmes coulèrent des yeux de
» tous leurs habitans : ils furent quelque
» temps saisis, muets, immobiles. Un
» effort de douleur rompant enfin ce
» long et morne silence, d'une voix en-
» trecoupée que formaient dans leurs
» cœurs la tristesse, la piété, la crainte,
» ils s'écrièrent : *Comment est mort cet
» homme puissant qui sauvait le peuple
» d'Israël!* A ces cris, Jérusalem redou-
» bla ses pleurs, les voûtes du temple
» s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla,
» et tous ses rivages retentirent du son
» de ces lugubres paroles : *Comment est
» mort cet homme puissant qui sauvait
» le peuple d'Israël* » !

Il est des conjonctures où l'orateur peut éclater avec force dans son début : c'est lorsqu'il est agité d'une passion extrêmement vive, et dont le sujet ne peut être que louable. Voyez sur quel ton Cicéron commence ses Oraisons contre Catilina. Ce fier Romain conspirait contre sa patrie. Le sénat, instruit de ses complots, était assemblé. Cicéron allait parler. Catilina entre. L'orateur frémit d'indignation : il part comme la foudre, et s'écrie :

« Jusques à quand enfin, Catilina,
» abuseras-tu de notre patience ? Serons-
» nous encore long-temps le jouet de ta
» fureur ? Quelles seront les bornes de ta
» hardiesse effrénée ? Quoi ! ni la garde
» qui veille à la sûreté publique, ni la
» crainte du peuple, ni ton arrêt déjà
» prononcé dans le cœur de tous les gens
» de bien, ni le respect dû à ce lieu sa-
» cré, ni l'aspect de ces augustes séna-
» teurs, n'ont pu ébranler ton insolente
» audace ! Ne vois-tu pas que tes com-
» plots perfides sont dévoilés, que la
» conjuration est découverte ; qu'aucun
» de nous n'ignore ce que tu as fait cette
» nuit et la nuit précédente, à quelle
» coupable assemblée tu as présidé,
» quelles résolutions plus coupables en-
» core y ont été prises ? O temps ! ô
» mœurs ! Le sénat le sait, le consul le
» voit, et ce traître respire ! Que dis-je,

» il respire ! il met dans le sénat un pied
» téméraire, il prend part aux délibéra-
» tions de ce corps vénérable, il jette sur
» chacun de nous des regards sangui-
» naires, il marque de l'œil la place où
» il veut enfoncer le poignard ».

Un orateur sacré, qui expose une grande vérité déjà connue, peut aussi commencer son exorde d'une manière frappante, et qui produise une forte impression sur l'esprit de ses auditeurs. C'est ce que fait *Massillon* dans son *sermon sur l'impénitence finale.*

« Si vous n'avez pas frémi en m'en-
» tendant prononcer ces paroles, les plus
» terribles sans doute qu'on lise dans nos
» divines écritures : *Je m'en vais ; vous*
» *me chercherez, et vous mourrez dans*
» *votre péché;* je ne vois plus de vérités
» dans la religion, capables de vous tou-
» cher ».

A la fin de l'exorde, l'orateur distribue son sujet en ses parties, c'est-à-dire, qu'il en tire plusieurs propositions, qui, disposées avec ordre, indiquent la marche qu'il va suivre pour le traiter : c'est ce qu'on appelle division. Ces différentes propositions doivent renfermer le sujet du discours dans toute son étendue, et tendre au même but, sans rentrer l'une dans l'autre, parce qu'alors il s'en trouverait une qui serait inutile. Quand on divise, dit

Fénélon (*), il faut diviser simplement, naturellement ; il faut que ce soit une division qui se trouve toute faite dans le sujet même ; une division qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne aisément, et qui aide à retenir tout le reste ; enfin, une division qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties. *Bourdaloue*, traitant le mystère de la passion sur ce texte : *Les Juifs demandent des prodiges !* etc., veut faire voir qu'on y en découvre un des plus éclatans. Voici comment il divise son sujet :

« Vous n'avez peut-être considéré jus-
» qu'à présent la mort du Sauveur que
» comme le mystère de son humilité et
» de sa faiblesse ; et moi, je vais vous
» montrer que c'est dans ce mystère
» qu'il a fait paraître toute l'étendue de
» sa grandeur et de sa puissance : ce sera
» la première partie. Le monde, jusqu'à
» présent, n'a regardé ce mystère que
» comme une folie ; et moi, je vais vous
» faire voir que c'est dans ce mystère
» que Dieu a fait éclater plus haute-
» ment sa sagesse : ce sera la seconde
» partie ».

(*) Dialogue sur l'Éloquence.

II. *De la Narration.*

Après l'exorde vient la narration, qui consiste à iustruire l'auditeur du fond du sujet. S'il s'agit d'un fait, l'orateur le raconte avec toutes ses circonstances, en faisant ressortir les plus favorables et les plus frappantes. S'il faut établir un vérité, combattre une erreur, examiner une question, l'orateur l'expose dans une juste étendue, en faisant entrevoir le germe des preuves qu'il a dessein d'employer. La narration oratoire, considérée comme le récit d'un fait, ou comme l'exposition d'un sujet quelconque, doit être courte et simple. La brièveté exclut les choses reprises de plus haut qu'il n'est nécessaire, les circonstances triviales, les détails superflus, les longues réflexions, les raisonnemens étendus. La simplicité n'admet que les ornemens naturels, et rejette les figures hardies, les périodes travaillées avec beaucoup de soin, en un mot, le style pompeux et magnifique. Un beau modèle de narration oratoire est le morceau suivant, de l'*Oraison funèbre du président de Lamoignon*, par *Fléchier*.

« Je ne veux que vous faire souvenir
» de la cause célèbre de ces étrangers,
» que l'espérance du gain avait attirés

» Louis des soins de la royauté, est
» enlevée, dans la plus belle saison de son
» âge, aux charmes de la vie, à l'espé-
» rance d'une couronne, et à la tendresse
» des peuples, qu'elle commençait à re-
» garder et à aimer comme ses sujets.
» Vos vengeances, ô mon Dieu, se
» préparent encore de nouvelles vic-
» times! Ses derniers soupirs soufflent la
» douleur et la mort dans le cœur de son
» royal époux : les cendres du jeune
» prince se hâtent de s'unir à celles de
» son épouse; il ne lui survit que les
» momens rapides qu'il faut pour sentir
» qu'il l'a perdue, et nous perdons avec
» lui les espérances de sagesse et de piété
» qui devaient faire revivre le règne des
» meilleurs rois, et les anciens jours de
» paix et d'innocence Arrêtez, grand
» Dieu! montrerez-vous encore votre
» colère et votre puissance contre l'en-
» fant qui vient de naître? Voulez-vous
» tarir la source de la race royale? et le
» sang de Charlemagne et de saint
» Louis, qui ont tous combattu pour la
» gloire de votre nom, est-il devenu
» pour vous comme le sang d'Achab,
» et de tant de rois impunis dont vous
» exterminez toute la postérité? Le
» glaive est encore levé; Dieu est sourd

Bourgogne, fils aîné du grand-dauphin, et père de Louis XV.

» à nos larmes, à la tendresse et à la
» piété de Louis. Cette fleur naissante,
» et dont les premiers jours étaient si
» brillans, est moissonnée (1); et si la
» cruelle mort se contente de menacer
» celui qui est encore attaché à la ma-
» melle, ce reste précieux que Dieu vou-
» lait nous sauver de tant de pertes, ce
» n'est que pour finir cette triste et san-
» glante scène, par nous enlever le seul
» des trois princes (2) qui nous restait
» encore, pour présider à son enfance,
» et le conduire ou l'affermir sur le
» trône »..

III. *De la Confirmation.*

La confirmation est cette partie du discours dans laquelle l'orateur prouve le fait qu'il a raconté, ou la vérité qu'il a exposée. Il doit tirer toutes ses preuves du fond du sujet, et les lier tellement entre elles, qu'elles ne fassent qu'un tout, d'où découle naturellement la conclusion qui renferme la proposition générale. Il s'appliquera surtout à les développer avec netteté et précision, à les présenter sous un jour si lumineux, que

(1) Louis, duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne, et frère aîné de Louis XV.

(2) Charles, duc de Berri, troisième fils du grand dauphin, et oncle de Louis XV.

les personnes les moins intelligentes puissent les comprendre, et en sentir la force et la certitude. L'éloquence, dit Cicéron (*), veut qu'on s'accommode au goût et à l'oreille du peuple : elle songe à gagner et à toucher les esprits ; et dans ce but qu'elle se propose, les raisons doivent être pesées, non dans la balance des savans, mais dans celle du sens commun et de la multitude.

En observant ce précepte, on doit éviter deux défauts considérables. Le premier, c'est de prouver les choses qui sont claires par elles-mêmes, que tout le monde connaît, et que personne ne conteste : il suffit de les supposer ou de les énoncer. Le second, c'est d'insister sur une preuve, quand on l'a suffisamment éclaircie et développée : affecter de l'épuiser, ce serait l'affaiblir et fatiguer l'auditeur par des répétitions inutiles. L'orateur peut, dans la confirmation, s'attacher à plaire et à toucher. Il doit même revêtir ses preuves des grâces de la diction, de l'éclat des figures qui peuvent leur convenir. La beauté du style ne sert qu'à les faire valoir davantage, et l'auditeur, dont l'oreille et l'imagination sont agréablement flattées, n'en est que mieux disposé à suivre et à goûter les raisonnemens de l'orateur.

(*) De Orat. Liv. II, n.° 87.

On recommande assez communément aux orateurs d'imiter, dans l'arrangement des preuves, les généraux d'armée, qui placent aux premiers rangs les soldats robustes et braves; dans le milieu ceux dont on suspecte le courage, et aux derniers rangs des troupes d'élite pour assurer la victoire. Les fortes preuves doivent, en général, être mises au commencement du discours, les moins convaincantes dans le milieu, et les plus décisives à la fin. Mais comme il est des circonstances qui obligent un habile capitaine à former un autre plan dans l'arrangement de ses troupes, il y a de même des occasions où l'orateur doit suivre un autre ordre dans la disposition de ses preuves. C'est à lui à se laisser conduire par sa matière, et à observer les règles particulières que chaque sujet peut lui prescrire. Voici un bien bel exemple de confirmation, que nous fournit *Démosthène* dans sa troisième *Philippique*, où il anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

« Si vous êtes résolus d'imiter Philippe, ce que jusque ici vous n'avez » pas fait; si chacun veut s'employer de » bonne-foi pour le bien public, les ri-

» ches en contribuant de leurs biens, les
» jeunes en prenant les armes; enfin,
» pour tout dire en peu de mots, si vous
» voulez ne vous attendre qu'à vous-
» mêmes, et vaincre cette paresse qui
» vous lie les mains, en vous entrete-
» nant de l'espérance de quelques se-
» cours étrangers, vous réparerez bien-
» tôt, avec l'aide des dieux, vos fautes
» et vos pertes, et vous tirerez ven-
» geance de votre ennemi. Car ne vous
» imaginez pas que cet homme soit un
» Dieu qui jouisse d'une félicité fixe et
» immuable. Il est craint, haï, envié, et
» par ceux-là même qui paraissent les
» plus dévoués à ses intérêts. En effet,
» on doit présumer qu'ils sont remués
» par les mêmes passions que le reste
» des hommes. Mais tous ces sentimens
» demeurent maintenant comme étouf-
» fés et engourdis, parce que votre len-
» teur et votre nonchalance ne leur
» donnent point lieu d'éclater, et c'est à
» quoi il faut que vous remédiez. Car
» voyez où vous en êtes réduits, et
» quelle est l'insolence de cet homme. Il
» ne vous laisse pas le choix de l'action
» du repos. Il use de menace; il parle,
» dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il
» ne se contente plus de ses premières
» conquêtes, il y en ajoute tous les jours
» de nouvelles, et pendant que vous
» temporisez, et que vous demeurez tran-

» quilles, il vous enveloppe et vous in-
» vestit de toutes parts. En quel temps
» donc, en quel temps agirez-vous
» comme vous le devez? Quel événe-
» ment attendez-vous? Quelle nécessité
» faut-il qui survienne pour vous y con-
» traindre? Ah! l'état où nous sommes
» n'en est-il pas une? Pour moi, je ne
» connais point de nécessité plus pres-
» sante pour des hommes libres, qu'une
» situation d'affaires pleine de honte et
» d'ignominie. Ne voulez-vous jamais
» faire autre chose qu'aller par la ville
» vous demander les uns aux autres :
» Que dit-on de nouveau? Eh quoi! y
» a-t-il rien de plus nouveau que de voir
» un homme de Macédoine se rendre
» maître des Athéniens, et faire la loi à
» toute la Grèce? Philippe est-il mort?
» dit l'un; non, il n'est que malade,
» répond l'autre. Mort ou malade, que
» vous importe? puisque, s'il n'était plus,
» vous vous feriez bientôt un autre Phi-
» lippe par votre mauvaise conduite :
» car il est bien plus redevable de son
» agrandissement à votre négligence qu'à
» sa valeur».

Ce morceau est plein d'éloquence, mais de cette éloquence mâle et solide qui rejette toutes sortes d'ornemens, qui dédaigne le vain luxe des paroles pour ne s'attacher qu'aux choses, qui laisse l'auditeur pleinement convaincu et sans

réplique. En voici un dans le genre brillant et fleuri : il est tiré de l'*Oraison de Cicéron pour Marcellus* : on n'en trouve pas de plus beau dans aucun orateur, soit ancien, soit moderne. Le consul Marcellus avait pris le parti de Pompée contre César, qui, étant devenu vainqueur, l'exila de Rome, et le rappela ensuite à la prière du sénat. *Cicéron*, faisant valoir cet acte de clémence, dit au dictateur, qu'en retablissant Marcellus il s'est acquis une gloire supérieure à celle que toutes ses victoires peuvent lui mériter, parce qu'en effet d'autres partagent avec lui l'honneur de ses triomphes, tandis que la clémence est une vertu qu'il ne partage avec personne. On va voir qu'il prouve d'abord cette proposition par un magnifique éloge de César, et ensuite par trois raisons qu'il développe d'une manière non moins solide que brillante.

« Je pense souvent en moi-même, et » je me fais un vrai plaisir de le publier, » que les hauts faits de nos plus célèbres » guerriers, ceux des plus illustres » potentats, ceux des plus belliqueuses » nations de l'Univers, ne peuvent être » comparés aux vôtres, qu'on examine » la grandeur des guerres, ou la multi- » tude des batailles, ou la variété des » pays, ou la rapidité du succès, ou la » diversité des entreprises. Vous avez

» soumis, par vos victoires, un grand » nombre de régions, séparées les unes » des autres par de vastes espaces, et » vous les avez parcourues en conqué- » rant, avec autant de vitesse qu'aurait » pu faire un voyageur. Il faudrait » s'aveugler volontairement pour ne pas » convenir que de tels exploits sont une » grandeur qui passe presque tout ce que » nos idées peuvent nous en représen- » ter. Il y a néanmoins encore quelque » chose de plus grand et de plus admi- » rable.

» I. Car, pour ce qui est des actions » guerrières, il se trouve des gens qui » prétendent en diminuer l'éclat, en » soutenant que le soldat en partage la » gloire avec le chef, qui dès là ne peut » se l'approprier. En effet, la valeur des » troupes, l'avantage des lieux, les se- » cours des alliés, les armées navales, la » facilité des convois, tout cela sans » doute contribue beaucoup à la victoire. » La fortune surtout se croit en droit de » s'en attribuer la plus grande partie, et » se regarde presque comme la seule et » unique cause des heureux succès. Mais » ici vous n'avez point de compagnon, » ni de concurrent qui puissent vous dis- » puter la gloire que votre clémence » vient de vous acquérir. Quelque bril- » lante qu'elle soit, et elle l'est infini- » ment, vous la possédez seul toute en-

» tière. Ni le soldat, ni l'officier, ni les
» troupes de pied, ni celles de cavalerie,
» ne peuvent y prétendre. La fortune
» même, cette fière maîtresse des évé-
» nemens humains, ne peut rien vous
» dérober de cet honneur, elle vous le
» cède entièrement, et avoue qu'il vous
» appartient en tout et en propre, puis-
» que la témérité et le hasard ne se trou-
» vèrent jamais où président la sagesse
» et la prudence.

» II. Vous avez soumis des peuples
» innombrables, répandus en beaucoup
» de pays différens, formidables par leur
» férocité, pourvus abondamment de tout
» ce qui est nécessaire pour se défendre.
» Mais après tout, vous n'avez vaincu
» pour lors que ce qui était de nature et
» de condition à être vaincu; car il n'est
» rien de si puissant ni de si redoutable,
» dont le fer et la force ne puissent enfin
» venir à bout. Mais se dompter soi-
» même, étouffer son ressentiment, met-
» tre un frein à la victoire, relever un
» ennemi abattu, un ennemi considé-
» rable par sa naissance, par son esprit,
» par son courage, et non-seulement le
» relever, mais le faire monter à un plus
» haut point de fortune qu'il n'était avant
» sa chute : en user ainsi, c'est se rendre,
» je ne dis pas comparable aux plus
» grands hommes, mais presque sembla-
» ble aux Dieux.

» III. Vos conquêtes, César, se liront
» à-la-vérité dans nos annales, et dans
» celles de presque tous les peuples, et
» la postérité la plus reculée ne se taira
» jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on
» lit, ou qu'on entend le récit des guerres
» et des batailles, il arrive, je ne sais
» comment, que l'admiration qu'elles
» excitent est en quelque sorte troublée
» par les cris tumultueux des soldats, et
» par le son éclatant des trompettes. Au
» contraire, le récit d'une action où
» paraissent la clémence, la douceur, la
» justice, la modération, la sagesse,
» principalement si elle est faite malgré
» la colère, toujours ennemie des ré-
» flexions, et dans la victoire, naturel-
» lement superbe et insolente ; le récit,
» dis-je, de cette action, même dans des
» histoires qui sont feintes, produit en
» nous une si douce et si vive impression
» d'estime et d'amour pour ceux qui en
» sont les auteurs, que nous ne pouvons
» nous empêcher de les chérir, quand
» bien même nous ne les aurions jamais
» connus. Vous donc, que nous avons le
» bonheur de voir de nos yeux, dont
» nous connaissons les dispositions et les
» sentimens les plus intimes; vous, dont
» les desseins ne tendent qu'à conserver
» à la république tout ce que la fureur
» de la guerre a épargné; par quelles
» louanges, par quelles démonstrations

» de zèle et de respect, pourrons-nous
» vous témoigner notre reconnaissance ?
» Oui, César, tout est sensible ici à une
» telle générosité, même ces murailles,
» qui voudraient, ce semble, marquer
» leur allégresse de ce que vous allez
» leur rendre leur ancien éclat, et ré-
» tablir le sénat dans son ancienne auto-
» rité ».

La réfutation fait partie de la confirmation : elle consiste à détruire les difficultés qui pourraient être proposées contre les raisons que l'orateur a fait valoir. On peut y suivre la même méthode que dans la confirmation, ou s'en écarter, en commençant par réfuter les plus fortes, ou les moins solides, selon que l'exige le sujet. On peut aussi, suivant les circonstances, répondre séparément à chaque objections, ou se contenter de les réunir toutes en un seul corps, et d'en faire sentir le faux par une raison générale et victorieuse.

IV. *De la Péroraison.*

La péroraison est la dernière partie du discours, et n'est ni la moins importante, ni la moins difficile à traiter. C'est ici principalement que le style doit être plein, nerveux, véhément, et surtout précis : les pensées doivent s'y succéder avec la plus grande rapidité. Il faut que

l'orateur, en ne disant rien de faible, rien d'inutile, y fasse une courte récapitulation des preuves les plus solides qu'il a développées, de ce qu'il a dit de plus essentiel et de plus frappant, et qu'il représente, dans un tableau raccourci, mais où les objets soient bien distingués, tout ce qui peut faire la plus vive et la plus forte impression sur l'auditeur. Il déploiera toutes les ressources de son art; il mettra en usage tout ce que l'éloquence a de tours séduisans et de mouvemens impétueux, enfin il animera cette partie de son discours de toute la chaleur, de tout le feu du sentiment, pour exciter les grandes passions et maîtriser les âmes.

Cicéron possédait ce talent au suprême degré. La plupart de ses péroraisons sont du plus grand pathétique. Celle de la *harangue pour Milon*, accusé d'avoir fait assassiner le tribun *Clodius*, homme de mauvaises mœurs, est un vrai chef-d'œuvre. Il y excite presque toutes les passions des juges : il leur inspire de l'indignation contre les accusateurs, de l'estime pour l'accusé, de l'amour pour la vertu, de l'admiration pour ses sentimens, de la reconnaissance même pour les services qu'il avait rendus à la république, enfin, de la haine pour la mémoire de Clodius, et de l'horreur pour ses forfaits.

Il n'est point de figures qui ne puissent trouver place dans la péroraison. Les plus nobles, les plus fortes et les plus touchantes, telles que l'interrogation, l'apostrophe, la prosopopée, etc., sont celles que l'orateur doit y employer, comme étant les plus propres à donner au discours cette véhémence et cette impétuosité qui ébranlent et transportent les cœurs. *Eschine* en fournit un très-bel exemple dans la péroraison de sa *harangue de la couronne*, dont il est à propos que je dise le sujet. Démosthène s'étant noblement acquitté de la commission qu'on lui avait donnée de faire réparer les murs d'Athènes, Ctésiphon, illustre citoyen de cette ville, persuada aux Athéniens de lui décerner, pour prix de son zèle et de sa probité, une couronne d'or. Eschine s'éleva contre ce décret : il accusa même celui qui l'avait rendu, et attaqua personnellement Démosthène. Cette grande cause fut plaidée devant toute la Grèce.

« Vous donc, Messieurs, lorsqu'à la » fin de sa harangue Démosthène invi» tera les confidens et les complices de » sa lâche perfidie à se ranger autour de » lui ; vous, de votre côté, Messieurs, » figurez-vous voir autour de cette tri» bune où je parle, les anciens bienfai» teurs de la république, rangés en » ordre de bataille, pour repousser cette

» troupe audacieuse. Imaginez-vous en-
» tendre Solon, qui, par tant d'excel-
» lentes lois, prit soin de munir le gou-
» vernement populaire, ce philosophe,
» ce législateur incomparable, vous con-
» jurer avec une douceur et une modes-
» tie dignes de son caractère, que vous
» vous gardiez bien d'estimer plus les
» phrases de Démosthène, que vos ser-
» mens et vos lois. Imaginez-vous en-
» tendre Aristide, qui sut, avec tant
» d'ordre et de justesse, répartir les con-
» tributions imposées aux Grecs pour la
» cause commune, ce sage dispensateur,
» qui en mourant ne transmit à ses filles
» d'autre succession que la reconnais-
» sance publique, qui les dota; imaginez-
» vous, dis-je, l'entendre déplorer amè-
» rement la façon injurieuse dont nous
» foulons aux pieds la justice, et vous
» adresser la parole en ces termes : Eh
» quoi! parce que Arthmius de Zélie,
» cet asiatique qui passait par Athènes,
» où il jouissait même du droit d'hospi-
» talité, avait apporté de l'or des Mèdes
» dans la Grèce, vos pères se portèrent
» presque à l'envoyer au dernier sup-
» plice, et du-moins le bannirent, non
» de la seule enceinte de leur ville, mais
» de toute l'étendue des terres de leur
» obéissance; et vous ne rougirez point
» d'adjuger à Démosthène, qui vérita-
» blement n'a pas apporté de l'or des

» Mèdes, mais qui de toutes parts a touché
» tant d'or pour vous trahir, et qui main-
» tenant jouit encore du fruit de ses for-
» faits; vous, dis-je, vous ne rougirez
» point de lui adjuger une couronne
» d'or? Pensez-vous que Thémistocle,
» et les héros qui moururent aux batailles
» de Marathon et de Platée; pensez-vous
» que les tombeaux mêmes de vos an-
» cêtres n'éclatent point en gémissemens,
» si vous couronnez un homme qui, de
» son propre aveu, n'a cessé de conspirer
» avec les barbares à la ruine des Grecs!
» Pour moi! ô terre! ô soleil! ô vertu!
» et vous, source du juste discernement,
» lumières naturelles et acquises, par
» lesquelles nous démêlons le bien d'avec
» le mal, je vous en atteste; j'ai de mon
» mieux secouru l'État, et de mon mieux
» plaidé sa cause. J'aurais souhaité que
» mon discours eût pu répondre à la
» grandeur et à l'importance de l'affaire.
» Du-moins je puis me flatter d'avoir
» rempli mon ministère selon mes for-
» ces, si je n'ai pu faire selon mes désirs.
» Vous, Messieurs, et sur les raisons que
» vous venez d'entendre, et sur celles
» que suppléera votre sagesse, pronon-
» cez en faveur de la patrie un juge-
» ment tel que l'exacte justice le pres-
» crit, et que l'utilité publique le de-
» mande ».

On s'attend sans doute à lire, après

cette péroraison, celle de la harangue de Démosthène? La voici :

« Au reste, Messieurs, il faut que le
» citoyen naturellement vertueux (car
» en parlant de moi, je me restreins à ce
» terme, pour moins irriter l'envie) pos-
» sède ces deux qualités; savoir, dans
» les exercices de l'autorité, un courage
» ferme et inébranlable, pour maintenir
» la république en sa prééminence, et
» de plus, dans chaque conjoncture et
» dans chaque action particulière, un
» zèle à toute épreuve; car ces sentimens
» dépendent de nous, et la nature nous
» les donne; mais pour le pouvoir et la
» force, ils nous viennent d'ailleurs. Or,
» ce zèle, vous trouverez absolument
» qu'il ne se dèmentit jamais en moi; ju-
» gez-en par les actions : ni lorsqu'on de-
» mandait ma tête, ni lorsqu'on me tra-
» duisait au tribunal des Amphictyons,
» ni lorsqu'on s'efforçait de m'ébranler
» par des menaces, ni lorsqu'on tentait
» de m'amorcer par des promesses, ni
» lorsqu'on lâchait sur moi ces hommes
» maudits comme autant de bêtes féroces;
» jamais en aucune façon je ne me suis
» départi de mon zèle pour vous. Quant
» au gouvernement, dès que je com-
» mençai à y avoir part, je suivis la
» droite et juste voie de conserver les
» prérogatives, les forces, la gloire de
» ma patrie, de les accroître, et de me

» consacrer entièrement à ce soin. Aussi
» lorsque d'autres puissances prospèrent,
» on ne me voit point me promener avec
» un visage content et serein dans la place
» publique, étendre une main caressante,
» et d'une voix de congratulation, an-
» noncer la bonne nouvelle à des gens,
» que je crois qui la manderont en Ma-
» cédoine. On ne me voit pas non plus,
» au récit des événemens heureux pour
» Athènes, trembler, gémir, baisser les
» yeux vers la terre, à l'exemple de ces
» impies qui diffament la république;
» comme si, par de telles manœuvres,
» ils ne se diffamaient pas eux-mêmes.
» Ils ont toujours l'œil au dehors; et lors-
» qu'ils voient quelque potentat profiter
» de nos malheurs, ils font valoir ses
» prospérités, et publient qu'on doit met-
» tre tout en œuvre pour éterniser ses
» succès. Dieux immortels! qu'aucun de
» vous n'exauce de semblables vœux!
» mais rectifiez plutôt l'esprit et le cœur
» de ces hommes pervers. Que si leur
» malice invétérée est incurable, pour-
» suivez-les sur terre et sur mer, et ex-
» terminez-les totalement. Quant à nous,
» détournez au plus tôt de dessus nos têtes
» les malheurs qui nous menacent, et ac-
» cordez-nous une pleine sûreté ».

Les deux discours dont je viens de citer la péroraison, sont les chefs-d'œuvre du barreau d'Athènes. On a dû remar-

quer que l'éloquence d'Eschine, quoique brillante et fleurie, est néanmoins solide et énergique; mais que celle de Démosthène est plus serrée, plus nerveuse et plus véhémente. Je croirais sans peine que le lecteur, qui ne connaissait pas ces deux harangues, et qui en ignorait le succès, a jugé, à la simple lecture de ces deux morceaux, qu'Echine succomba. Il perdit en effet sa cause, et fut exilé. La ville de Rhodes fut le lieu de sa retraite. Il y établit une école d'éloquence, et commença par lire à ses auditeurs sa harangue, qui lui mérita de leur part de très-grands éloges. Mais après qu'il eut lu celle de Démosthène, les acclamations et les applaudissemens redoublèrent. *Eh! que serait-ce donc,* dit alors Eschine, *si vous l'aviez entendu lui-même?* Mot bien digne de louange dans la bouche d'un rival!

Nos bons orateurs ont traité cette partie du discours oratoire avec un succès distingué. Il n'en est aucun dans lequel on ne trouve des péroraisons admirables. Celle de l'*Oraison funèbre du grand Condé*, par *Bossuet*, est un des plus beaux modèles qu'on puisse citer en notre langue. Il n'est pas possible de lire ce morceau sans être vivement ému; et je ne crains point qu'on me reproche de l'avoir rapporté tout entier. Ce grand orateur venant de peindre son héros prêt à rendre le dernier soupir

dans les sentimens les plus sublimes et les plus affectueux que la religion inspire au vrai chrétien, s'écrie:

« Que se faisait-il dans cette âme ? » Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? Quel soudain rayon perçait la nue, » et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des » sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose » dire, et les saintes obscurités de la foi ? » Que deviennent alors ces beaux titres » dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, » combien promptement disparaissent » tous les fantômes du monde ! Que l'éclat de la plus belle victoire paraît » sombre ! Qu'on en méprise la gloire, » et qu'on veut de mal à ces faibles yeux » qui s'y sont laissé éblouir ! Venez peuples, venez maintenant ; mais venez » plutôt, Princes et Seigneurs, et vous » qui jugez la terre, et vous qui ouvrez » aux hommes les portes du ciel, et vous, » plus que tous les autres, Princes et » Princesses, nobles rejetons de tant de » Rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies, et couvertes de » votre douleur comme d'un nuage ; » venez voir le peu qui vous reste d'une » si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux » de toutes parts ; voilà ce qu'ont pu faire

» la magnificence et la piété pour hono-
» rer un héros : des titres, des inscrip-
» tions, vaines marques de ce qui n'est
» plus ; des figures qui semblent pleurer
» autour d'un tombeau, et de fragiles
» images d'une douleur que le temps em-
» porte avec tout le reste ; des colonnes
» qui semblent vouloir porter jusqu'au
» ciel le magnifique témoignage de notre
» néant ; et rien enfin ne manque dans
» tous ces honneurs, que celui à qui on
» les rend. Pleurez donc sur ces faibles
» restes de la vie humaine ; pleurez sur
» cette triste immortalité que nous don-
» nons aux héros. Mais approchez en
» particulier, ô vous qui courrez avec tant
» d'ardeur dans la carrière de la gloire,
» âmes guerrières et intrépides ; quel
» autre fut plus digne de vous comman-
» der ? Mais dans quel autre avez-vous
» trouvé le commandement plus hon-
» nête ? Pleurez donc ce grand capi-
» taine, et dites en gémissant : Voilà ce-
» lui qui nous menait dans les hasards ;
» sous lui se sont formés tant de renom-
» més capitaines, que ses exemples ont
» élevés aux premiers honneurs de la
» guerre. Son ombre eût pu encore ga-
» gner des batailles ; et voilà que, dans
» son silence, son nom même nous ani-
» me, et ensemble il nous avertit que,
» pour trouver à la mort quelque reste
» de nos travaux, et ne pas arriver sans

» ressources à notre éternelle demeure,
» avec le roi de la terre, il faut encore
» servir le Roi du ciel. Servez donc ce
» Roi immortel et si plein de miséri-
» corde, qui vous comptera un soupir
» et un verre d'eau donné en son nom,
» plus que tous les autres ne feront ja-
» mais votre sang répandu; et commen-
» cez à compter le temps de vos utiles ser-
» vices, du jour que vous vous serez don-
» nés à un maître si bienfaisant. Et vous,
» ne viendrez-vous pas à ce triste mo-
» nument; vous, dis-je, qu'il a bien
» voulu mettre au rang de ses amis?
» Tous ensemble, en quelque degré de
» sa confiance qu'il vous ait reçus, en-
» vironnez ce tombeau, versez des lar-
» mes avec des prières, et admirant
» dans un si grand prince une amitié si
» commode et un commerce si doux,
» conservez le souvenir d'un héros dont
» la bonté avait égalé le courage. Ainsi
» puisse-t-il toujours vous être un cher
» entretien! ainsi puissiez-vous profiter
» de ses vertus; et que sa mort, que vous
» déplorez, vous serve à-la-fois de con-
» solation et d'exemple! Pour moi, s'il
» m'est permis, après tous les autres,
» de venir rendre les derniers devoirs à
» ce tombeau, ô Prince! le digne sujet
» de nos louanges et de nos regrets, vous
» vivrez éternellement dans ma mé-
» moire, votre image y sera tracée, non

» point avec cette audace qui promet
» tait la victoire; non, je ne veux rien
» voir en vous de ce que la mort y
» efface : vous aurez dans cette image
» des traits immortels; je vous y verrai
» tel que vous étiez à ce dernier jour,
» sous la main de Dieu, lorsque sa gloire
» sembla commencer à vous apparaître.
» C'est là que je vous verrai plus triom-
» phant qu'à Fribourg et à Rocroi, et
» ravi d'un si beau triomphe, je dirai en
» actions de grâce ces belles paroles du
» bien aimé disciple : *La véritable vic-*
» *toire, celle qui met sous nos pieds le*
» *monde entier, c'est notre foi.* Jouissez,
» Prince, de cette victoire, jouissez-en
» éternellement par l'immortelle vertu
» de ce sacrifice. Agréez ces derniers
» efforts d'une voix qui vous fut con-
» nue : vous mettrez fin à tous ces dis-
» cours. Au-lieu de déplorer la mort des
» autres, grand Prince, dorénavant je
» veux apprendre de vous à rendre la
» mienne sainte. Heureux, si averti par
» ces cheveux blancs du compte que
» je dois rendre de mon administration,
» je réserve au troupeau que je dois
» nourrir de la parole de la vie, les restes
» d'une voix qui tombe et d'une ardeur
» qui s'éteint » !

ARTICLE III.

De l'Élocution.

Quand l'orateur a trouvé les choses qui doivent composer son discours, et qu'il les a placées dans leur véritable point-de-vue, il faut qu'il s'applique à les embellir, à leur donner une espèce d'âme par la force et les grâces de l'expression : voilà en quoi consiste l'élocution. C'est à elle que l'éloquence doit principalement cette puissance irrésistible, ces charmes victorieux qui portent la lumière, la conviction dans les esprits, et qui la rendent la souveraine des cœurs. Un peintre qui veut composer un tableau, imagine d'abord le dessin, observe ensuite les proportions, et achève enfin son ouvrage, en donnant à l'objet qu'il peint ce coloris qui lui est propre, et qui enlève tous les suffrages. Ce que fait le peintre par les couleurs, l'orateur le fait par l'élocution. Elle comprend les figures, le style, et ses différentes espèces dont j'ai déjà parlé.

Je me bornerai donc à dire ici que, pour réussir dans l'élocution, il faut bien penser, bien sentir, et écrire comme l'on pense et comme l'on sent; qu'il ne faut ni prodiguer les figures, ni les

placer sans discernement : elles doivent naître du fond du sujet, tirer leur source dans le cœur même de l'orateur, dans les passions qui l'animent, dans les sentimens dont il est pénétré. Il faut surtout s'attacher à bannir du discours oratoire ces pensées stériles, qui ne sont que brillantes, et qui ne disent rien pour l'instruction de l'auditeur. En un mot, l'orateur doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette réflexion de Cicéron (*) : Le discours est un composé de choses et de paroles : les paroles n'ont point de fondement, si elles ne sont appuyées sur les choses; et les choses n'ont point de grâce, si elles ne sont ornées par les paroles.

CHAPITRE II.

Des différentes Espèces de Discours oratoires.

On réduit ordinairement tous les grands discours, tous les discours vraiment oratoires, à trois genres, qui sont le genre *démonstratif*, le genre *délibératif*, le genre *judiciaire*. Dans le démonstratif, l'orateur blâme, loue ; tout s'y rapporte

(*) De Orat., Liv. III, n.° 12.

à l'honnêteté. Dans le délibératif, il engage à agir ou à ne pas agir; tout s'y rapporte à l'utilité. Dans le judiciaire, il accuse, il défend; tout s'y rapporte à l'équité. Quoique ces trois genres soient distingués entre eux, ils se trouvent néanmoins très-souvent ensemble. Quand un orateur, par exemple, loue la vertu, il ne le fait que pour la conseiller, et nous animer à l'embrasser: voilà le genre démonstratif et le délibératif réunis. Ainsi, je ne m'astreindrai point à la division de ces trois genres, pour faire connaître les différentes pièces de discours que chacun d'eux peut renfermer. Je me contenterai de dire successivement un mot des discours *sacrés*, des discours du *barreau*, des discours *académiques*, et des discours *politiques*.

ARTICLE Ier.

Des Discours sacrés.

Il n'est point de théâtre plus brillant pour l'éloquence, que les discours sacrés. C'est là qu'elle paraît dans toute sa pompe, dans toute sa dignité; qu'elle déploie toute sa force et toutes ses grâces, pour étonner l'imagination, pour intéresser le sentiment. L'orateur chrétien est l'organe de la religion, l'interprète de Dieu même: il parle à la face des autels,

dans le sanctuaire de la divinité, pour ne traiter que des sujets qui regardent le bonheur ou le malheur éternel de l'homme. Aussi, quelle élévation dans le génie, quelle vivacité dans l'imagination, quelle justesse dans le discernement ne lui faut-il pas pour produire les grands effets qu'il se propose!

Aux qualités brillantes et solides de l'esprit, l'orateur sacré doit joindre un grand nombre de connaissances, sans lesquelles il ne remplira jamais dignement son ministère. Une longue et sérieuse étude de la *théologie*, qui n'est autre chose que la science de la religion, lui est d'une nécessité indispensable, pour distinguer exactement ce qui est de foi, d'avec ce qui n'est que d'opinion. Les ouvrages des *Pères de l'Eglise*, qu'il doit lire avec méthode, lui donneront la connaissance des vérités qu'il entreprendra d'expliquer aux peuples, et lui fourniront les autorités propres à appuyer ses raisonnemens. Une lecture réfléchie des *livres saints*, en le pénétrant de la grandeur et de la sainteté de notre religion, élevera son âme et son génie, donnera à ses pensées et à son style la noblesse et la majesté convenables. Ce n'est que dans cette source divine qu'il pourra puiser ces grands traits de lumière, qui éclairent l'homme sur ses devoirs, cette morale pure et sublime,

dont la pratique peut seule faire son bonheur.

Tels sont, pour l'orateur de la chaire, les principaux *lieux oratoires extérieurs*. Il est bien essentiel d'ajouter qu'il doit avoir une connaissance profonde du cœur humain, pour en développer les replis les plus secrets, pour démêler les détours artificieux des passions criminelles que l'homme se cache souvent à lui-même; en un mot, pour le découvrir tout entier, et faire voir ce qu'il est et ce qu'il doit être.

Il y a plusieurs espèces de discours sacrés, ce sont les *sermons*, les *panégyriques*, les *oraisons funèbres*, les *prônes*, les *mandemens* des évêques, les *instructions pastorales*, les *discours synodaux*, etc. Il suffira que je fasse connaître ici ceux des trois premières espèces.

I. *Du Sermon.*

L'objet de l'orateur, dans le *sermon*, est d'expliquer les dogmes et la morale de la religion, c'est-à-dire, toutes les vérités spéculatives que nous devons croire, et toutes les vérités de pratique que nous devons mettre à exécution. On sent qu'il doit s'attacher, en-même-temps, à combattre les erreurs opposées aux points de doctrine, que l'église en-

seigne, et à déraciner les vices contraires aux vertus chrétiennes. Ainsi, suivant un grand docteur (*), la prédication a trois fins, *que la vérité soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir, et qu'elle touche les cœurs.*

Pour faire connaître la vérité, l'orateur chrétien doit non-seulement, comme je l'ai déjà dit, posséder un grand fonds de science, mais encore raisonner avec méthode, avec justesse, avec précision; s'énoncer d'une manière simple, claire, naturelle et proportionnée à la capacité des esprits les moins intelligens. Pour que la vérité soit écoutée avec plaisir, il doit, sans trop rechercher les ornemens du discours, n'en négliger aucun qui puisse, en captivant l'attention de l'auditeur, rendre cette vérité plus aimable et plus attrayante. Pour que la vérité touche les cœurs, l'orateur doit employer ces grandes et nobles figures, ces images vives et frappantes, ce style pathétique et sublime, qui remuent, agitent, entraînent les âmes. Tout discours qui ne produit pas cet effet, n'est pas vraiment éloquent.

Quand il s'agit d'une vérité spéculative qu'il suffit de croire, l'orateur doit se contenter d'éclairer l'esprit par la solidité de l'instruction; de le convaincre

(*) *S. Aug.* De Doctr. Christ. Liv. IV.

par la force du raisonnement, en le flattant néanmoins agréablement par la beauté de l'élocution : il remplit son objet. Mais quand il s'agit d'une vérité de pratique, d'engager les auditeurs à fuir le vice, et embrasser la vertu, c'est alors qu'il doit tonner, foudroyer, porter le trouble et la terreur dans leur âme, pour vaincre leur opiniâtre résistance, pour les arracher aux passions honteuses qui les captivent, et pour en faire des hommes entièrement nouveaux.

On peut appliquer au sermon toutes les règles qui conviennent au discours oratoire en général. Mais le prédicateur ne doit jamais oublier que la force et la vérité du raisonnement, le choix et la solidité des preuves, l'instruction présentée avec ordre et avec méthode, sont des qualités essentielles, et peut-être les plus essentielles au sermon ; que, par conséquent, il ne saurait trop s'attacher à la construction du plan de son discours, plan qui ne doit rien laisser à désirer pour la clarté, la justesse et l'exactitude. En voici un qui peut assurément servir de modèle, et dont l'exposition instruira bien mieux que tous les préceptes. C'est celui du *sermon sur la loi chrétienne*, par le Père *Bourdaloue*.

« DIVISION. Deux rapports sous les-

» quels nous devons considérer la loi » chrétienne ; rapport à l'esprit, et rap» port au cœur. Sous ces deux rapports, » ses ennemis ont voulu la rendre égale» ment méprisable et odieuse : méprisa» ble, en nous persuadant qu'elle choque » le bon sens ; odieuse, en nous la repré» sentant comme une loi trop dure et » sans onction. Or, à ces deux erreurs » j'oppose deux caractères de la loi évan» gélique ; caractère de raison, et carac» tère de douceur ; loi *souverainement* » *raisonnable*, I.re Partie : loi *souverai*» *nement aimable*, II.e Partie.

» I.re PARTIE. Loi chrétienne, loi » *souverainement raisonnable*. Il ne nous » appartient pas de l'examiner ; et ce» pendant jamais loi n'a été plus criti» quée, ni plus combattue. Les païens, » et même dans le christianisme, les li» bertins l'ont réprouvée comme une loi » trop sublime et trop au-dessus de l'hu» manité, et plusieurs, au contraire, » parmi les hérétiques, l'ont attaquée » comme une loi trop naturelle et trop » humaine. D'où je conclus que c'est une » loi raisonnable, une loi conforme à la » règle universelle de l'esprit de Dieu, » parce qu'elle tient le milieu entre ces » deux extrémités. Car, comme le ca» ractère de l'esprit de l'homme est de » se laisser toujours emporter à l'une » ou à l'autre, le caractère de l'esprit

» de Dieu est un sage tempérament, etc.
» Et certes, remarque saint Augustin, » si la loi de Jésus-Christ avait été par- » faitement au gré ou des païens et des » libertins, ou des hérétiques, dès là » elle devrait nous être suspecte, puis- » qu'elle aurait plu à des hommes, ou » plongés dans le vice, ou engagés dans » l'erreur. Ainsi leurs reproches mêmes » font sa justification. Or, pour les con- » fondre, ces injustes reproches, j'avance » deux propositions : 1.° C'est une loi » *sainte* et *parfaite:* mais dans sa per- » fection, elle n'a rien d'outré. 2.° C'est » une loi *modérée;* mais dans sa modé- » ration, elle n'a rien de lâche.
» 1.° C'est une loi *sainte* et *parfaite:* » mais dans sa perfection, elle n'a rien » d'outré. Tout y est raisonnable. Ve- » nons au détail. Oui, il est raisonnable, » par exemple, que je me renonce moi- » même, puisque je ne suis de moi- » même que vanité et que péché. Il est » raisonnable que je mortifie ma chair, » puisqu'autrement elle se révoltera con- » tre ma raison et contre Dieu même. Il » est raisonnable que la vengeance me » soit interdite; car sans cela à quels excès » ne me porterait pas cette aveugle pas- » sion? raisonnable que j'oublie les in- » jures que j'ai reçues, et qu'en mille » conjonctures je sois prêt même à me » relâcher de mes prétentions: pourquoi?

» pour conserver la charité, qui est un
» bien d'un ordre supérieur. Raisonna-
» ble que cette charité s'étende jusqu'à
» mes ennemis, puisque cet homme, pour
» être mon ennemi, n'en est pas moins
» mon frère. Raisonnable que je haïsse
» mes amis, mes proches, ceux à qui
» je dois la vie, c'est-à-dire, que je m'en
» détache : quand ? Lorsque ce sont des
» obstacles à mon salut, que je dois pré-
» férer à tout. Il fallait bien que les
» soldats romains, pour être incorporés
» dans la milice, fissent une espèce
» d'abjuration et de père et de mère,
» entre les mains de ceux qui les com-
» mandaient, etc.

» 2.° C'est une loi *modérée :* mais dans
» sa modération, elle n'a rien de lâche.
» Elle n'ôte pas aux pêcheurs leurs con-
» fiance : mais elle sait bien aussi ra-
» battre leur présomption. Elle ne con-
» damne pas tout comme mortel ; mais
» elle nous donne, en-même-temps, une
» sainte horreur de tout péché, même
» du véniel. Elle distingue les préceptes
» des conseils : mais d'ailleurs elle nous
» déclare que le mépris des conseils dis-
» pose à la transgression des préceptes.
» Caractère de sagesse, qui de tous les
» motifs est un des plus sensibles et des
» plus puissans, pour que je m'attache
» à ma religion, etc.

» II.° PARTIE. Loi chrétienne, loi *souve-*

» *rainement aimable.* Jésus-Christ nous
» l'a proposée comme un joug léger et
» doux à porter. De là vient qu'il invite
» à le prendre ceux qui se trouvent déjà
» chargés d'ailleurs et fatigués. Pour for-
» mer donc une idée complète de la loi
» évangélique, il ne fallait pas séparer
» ces deux choses, le joug et la douceur;
» et c'est néanmoins ce que les hommes
» ont séparé. Or, malgré les faux pré-
» jugés dont nous nous laissons préoc-
» cuper, et que l'ennemi de notre salut
» tâche, par toutes sortes de moyens,
» d'entretenir, je prétends qu'autant la
» loi chrétienne est parfaite, autant l'onc-
» tion qui l'accompagne, la rend douce
» et facile à pratiquer, 1.° parce que c'est
» une loi de *grâce,* 2.° parce que c'est
» une loi de *charité,* etc.

» 1.° Loi de *grâce,* où Dieu nous
» donne de quoi accomplir ce qu'il nous
» commande. Ainsi nous l'a-t-il promis
» en mille endroits de l'Ecriture. Doute-
» rons-nous de sa fidélité, ou du pouvoir
» de sa grâce? Ah! Seigneur, disait saint
» *Augustin,* commandez-moi tout ce
» qu'il vous plaira, pourvu que vous me
» donniez ce que vous me commandez,
» c'est-à-dire, que vous me donniez, par
» votre grâce, la force d'exécuter ce que
» vous me commandez par votre loi.
» Avec votre grâce, rien ne me coû-
» tera, etc.

» 2.° Loi de *charité* et d'amour. Amour
» et charité, dont l'effet propre est d'a-
» doucir tout. Dieu, dit saint *Bernard*,
» possède trois qualités, celle de maître,
» celle de rémunérateur, et celle de père.
» Selon ces trois qualités, il a donné aux
» hommes trois lois : une loi d'autorité
» comme à des esclaves ; une loi d'espé-
» rance comme à des mercenaires, et une
» loi d'amour comme à des enfans. Les
» deux premières furent des lois de tra-
» vail et de peine. Mais la troisième est
» une loi de consolation et de douceur,
» qui nous rend ses préceptes, les plus
» rigoureux en apparence, aisés à pra-
» tiquer, parce qu'elle nous conduit,
» non par la crainte, mais par l'a-
» mour, etc.

» Voilà ce que les amateurs du monde
» ne comprennent pas, mais ce qu'ils
» pourraient, néanmoins, assez com-
» prendre par eux-mêmes et par leurs
» propres sentimens. Parce qu'ils aiment
» le monde, à quelles lois ne se soumet-
» tent-ils pas pour plaire au monde ?
» Qu'ils aiment Dieu comme ils aiment
» le monde, ils ne trouveront plus rien
» d'impraticable dans la loi de Dieu.
» Cette loi de charité n'est difficile qu'à
» ceux qui la craignent et qui la vou-
» draient élargir, etc. ».

Durant les premiers siècles du Christianisme, le sermon consistait dans l'ex- *Prédicateurs de la primitive Église.*

plication, soit de l'évangile qu'on venait de lire, soit de quelque autre partie de l'écriture, dont l'orateur prenait un livre tout entier, ou dans laquelle il choisissait les sujets les plus importans. « Ces saints prédicateurs, dit l'abbé *Fleury*, dans son ouvrage des *Mœurs des premiers Chrétiens*, n'étaient pas des discoureurs oisifs, comme les sophistes qui disputaient dans les écoles profanes, par une mauvaise émulation de se contredire et de rafiner les uns sur les autres, ou qui écrivaient dans leur cabinet, pour montrer leur érudition et leur bel-esprit. C'étaient des pasteurs très-occupés d'une infinité d'affaires de charité, entre autres de l'accommodement des différends, et qui ne laissaient pas de prêcher très-souvent, pour s'acquitter de la fonction qu'ils regardaient comme la plus essentielle à leur ministère. Ils proportionnaient leur style à la portée de leurs auditeurs. Les sermons de saint *Augustin* sont les plus simples de ses ouvrages, parce qu'il prêchait dans une petite ville, à des mariniers, des laboureurs, des marchands..... Au contraire saint *Cyprien*, saint *Ambroise*, saint *Léon*, qui prêchaient dans de grandes villes, parlent avec plus de pompe et d'ornement. Mais leur style est différent, suivant leur génie particulier et le goût de leur siècle......... Les



ouvrages des Pères Grecs sont également solides et agréables. Saint *Grégoire* de Nazianze est sublime, et son style travaillé. Saint *Jean-Chrisostôme* me paraît le modèle achevé d'un prédicateur ».

Prédicateurs modernes.

La carrière de l'éloquence sacrée a été courue parmi nous avec les plus brillans succès, depuis le commencement du dernier siècle des arts. Les PP. des *Lingendes*, jésuite, et *Senault*, prêtre de l'Oratoire, furent, sous le règne de Louis XIII, les premiers qui la purgèrent de ce vain étalage d'érudition profane, de ces extravagances d'imagination poétique et fabuleuse, de ces plaisanteries ridicules, de ces descriptions grossières, qui de leur temps avilissaient l'art de la parole.

Mais sous le règne brillant de Louis XIV, le P. *Bourdaloue* créa, pour ainsi dire, le vrai goût de la chaire, en introduisant cette éloquence noble, majestueuse, véhémente et sublime, qui convient à la grandeur de notre religion, à la profondeur de ses mystères, à la pureté de sa morale. Né avec un esprit solide, ferme et profond, il n'a point eu de rival pour la force du raisonnement, et pour la manière de présenter le vrai dans tout son jour. Les sujets qu'il choisit sont toujours intéressans, et tirés naturellement de l'évangile. Les principes qu'il établit sont toujours bien liés et bien déduits. Il en fait ensuite

l'application à un point de morale, et développe, avec une sagacité merveilleuse, tout ce qui peut en résulter d'utile pour les hommes. Ses preuves ne sont jamais que directes, les mieux choisies, les plus convaincantes, et toujours accompagnées d'une réfutation complète de tout ce qu'on pourrait objecter avec quelque vraisemblance. Partout il réduit ses auditeurs au silence, ne leur laisse ni excuse ni prétexte, et les force à goûter la raison dont il est le plus fidèle organe. Quoiqu'il ne cherche qu'à convaincre et à persuader, il plaît néanmoins par sa diction, qui est toujours naturelle, abondante, pure et noble. La peinture qu'il fait des mœurs est si sensible et si vraie, que chacun s'y voit lui-même et s'y reconnaît. Ce jésuite connaissait parfaitement le monde et le cœur humain. Jamais orateur ne les a peints sous des traits plus marqués, n'a fait des portraits aussi ressemblans Il ne faut pas être surpris que la cour et la ville lui aient donné les mêmes applaudissemens, et qu'en l'écoutant avec avidité, on se soit plusieurs fois écrié, dans son auditoire, qu'il avait raison, et que c'étaient-là en effet l'homme et le monde.

Le P. *Bourdoloue* n'était pas loin du terme de sa carrière, lorsque parut le P. *Massillon*, prêtre de l'Oratoire, et

ensuite évêque de Clermont. Logicien exact, mais bien moins instruit, bien moins profond que le premier, il raisonne avec justesse, avec méthode, et possède de plus l'art de tourner ses preuves en sentiment. Son éloquence vive, ornée et pathétique, frappe l'esprit, pénètre et captive l'âme; le triomphe de ce grand orateur est de persuader. Ce qui fait aussi son principal mérite, c'est qu'en attaquant les passions, il en représente d'après nature tous les mouvemens, tous les artifices, toute la souplesse, et ne leur laisse aucune ressource pour se justifier. En peignant le cœur humain, dont il avait une connaissance si profonde, il montre les différens ressorts qui les font mouvoir, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes, et nous expose pour ainsi dire, à nos propres regards avec toutes nos faiblesses, nos penchans, nos erreurs, et nos vices. Non-seulement il nous fait voir qu'il est plus raisonnable d'embrasser la vertu, mais encore il prouve qu'elle est notre souverain bien; et nous sommes obligés d'en convenir, à l'aspect de cette vertu qu'il sait si bien nous présenter avec tous ses charmes. Son style clair, nombreux, élégant et fleuri, est plein d'onction et d'aménité: ses images sont revêtues du plus beau coloris: c'est partout une abondance intarrissable d'idées brillantes

et magnifiques, une suite de tableaux vifs et naturels, qui enchantent l'imagination, éclairent l'esprit, et remuent fortement le cœur.

Voilà les deux plus parfaits modèles que puissent se proposer ceux qui se destinent à la chaire. Nous avons beaucoup d'autres orateurs, dans les ouvrages desquels ils pourront puiser le goût de la bonne et vraie éloquence. Ceux qui ne contribuèrent pas peu à illustrer ce même siècle de Louis XIV, sont :

Le P. *Cheminais*, jésuite. On l'a placé avec juste raison parmi les prédicateurs du premier ordre. Plein d'onction et de sentiment, il excelle dans l'art de toucher et de persuader. Cet orateur avait un génie tout de feu : mais malheureusement la faiblesse de sa santé l'obligea de quitter la chaire à un âge où tant d'autres commencent à peine à y monter.

Le P. *de la Colombière*, jésuite. Il possédait toutes les qualités de l'esprit, qui font le grand orateur. Ses sermons réunissent la solidité du raisonnement, la vivacité de l'imagination, l'élégance du style et la chaleur du sentiment. Une piété tendre et vive y éclate, et en relève le prix.

Le P. *Giroust*, jésuite. L'onction fait le principal caractère de ses sermons. Son style est en général élégant, mais quelquefois négligé ; quelquefois aussi

ses raisonnemens, quoique solides, n'ont pas toute la profondeur qu'on pourrait désirer.

Le P. *de la Rue*, jésuite. Il a de très-bons sermons, et il n'en est aucun qui n'offre des morceaux admirables. Une grande simplicité en fait le mérite. Cet homme qui, après une longue étude des lettres françaises et surtout des latines, connaissait si bien toutes les finesses et toutes les beautés de l'art, est pourtant l'orateur qui paraît les rechercher le moins. On dirait qu'il doit tout à la nature. C'est cette belle simplicité qui le fit applaudir à la cour de Louis XIV. « Le » vrai goût de l'éloquence chrétienne, » dit-il dans la préface de ses sermons, » s'est toujours conservé à la cour. Dès » la première fois que j'eus l'honneur » d'être nommé pour y prêcher, je fus » assez heureux de recevoir un avis d'un » courtisan des plus habiles ». *Ne donnez pas*, me dit-il, *dans l'écueil commun. Ne prétendez pas réussir en nous flattant l'oreille par un bel étalage de fins mots. Si vous allez par le chemin du bel-esprit, vous trouverez ici des gens qui en mettront plus dans un seul couplet de chanson, que vous dans tout un sermon.*

Nous devons aussi à la société des Jésuites les prédicateurs les plus admirés sous le règne de Louis XV. Voici à-peu-

près ceux dont les jeunes orateurs peuvent faire une étude particulière.

Les sermons du P. *Ségaud* offrent un grand fonds d'instruction. L'onction du sentiment y est jointe à l'élégance et à l'énergie du style.

Le P. *Pérusseau*, mort confesseur de Louis XV, développe les maximes de l'évangile d'une manière instructive et touchante. Le pathétique continu qui règne dans tous ses sermons, décèle une imagination vive, une âme sensible et pleine de chaleur. On voit aisément que l'amour de Dieu l'embrâsait.

Une éloquence simple et insinuante distingue ceux du P. *Griffet*. Cet orateur ne s'écarte jamais de la morale chrétienne, et y ramène tous ses sujets. C'est le vrai moyen de prêcher avec fruit.

Le P. *de Neuville* est un des plus beaux génies qui aient brillé dans la chaire. Ses sermons, étincelant d'esprit, pleins de pensées justes et profondes, de raisonnemens solides, et de portraits finis de nos mœurs, abondent en images et en sentimens.

On admire dans ceux du P. *Chapelain*, des plans heureux et très-bien remplis, une marche libre, aisée et naturelle, une diction noble et pure, beaucoup de force et d'onction.

Les Protestans ont eu quelques grands

orateurs. Le plus célèbre est *Saurin*, qu'ils placent à côté de *Bourdaloue*. Ce rang ne lui est pas dû. Il est plus fleuri que le Jésuite : mais, quoique solide et véhément, il est beaucoup moins profond; et il s'en faut bien que son éloquence soit aussi mâle et aussi nerveuse. Ce qu'on doit admirer en lui, c'est que, laissant à part le dogme et la controverse, il ne s'est attaché qu'à la morale, et n'a point imité la plupart des orateurs calvinistes, qui se répandent en invectives contre le pape et l'Église. Aussi fut-il persécuté, calomnié pendant toute sa vie, par les hommes violens et atrabilaires de sa secte. Ces fanatiques auraient voulu que *Saurin*, partageant leur haine aveugle et leur grossière fureur, eût appelé le pape l'*Antechrist*, et l'Église romaine la *Prostituée de Babylone*.

II. *Du Panégyrique.*

Le *panégyrique*, en général, est un discours à la louange d'une personne illustre, dont on préconise les rares vertus ou les grandes actions. Le panégyrique chrétien est uniquement consacré à la louange des Saints. L'orateur s'y propose de les honorer par l'éloge de leurs vertus, et de nous engager nous-mêmes les imiter. Il ne peut remplir ce dou-

ble objet, qu'en joignant l'instruction au récit de ces vertus : un juste mélange des éloges et de la morale, fait la première perfection du panégyrique.

Mais ce serait un défaut de suivre exactement les traces du Saint depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et de louer chacune de ses vertus en particulier. Il faut se contenter de rappeler les principales circonstances de sa vie, à quelques époques marquées; et de ramener les faits et la morale à quelque vertu dominante qui paraît avoir animé toutes les autres. Le plan d'un panégyrique est une des choses essentielles à laquelle l'orateur doit s'attacher. Pour donner une idée de la manière dont il peut le concevoir, il suffira d'en citer un bon exemple : c'est le plan du *Panégyrique de saint Louis*, par le P. *Bourdaloue*.

« Division. Saint Louis a été un grand
» Saint, parce qu'étant né roi, il a fait
» servir *sa dignité à sa sainteté*, I.re Par-
» tie. Saint Louis a été un grand roi,
» parce qu'il a su, en devenant Saint,
» faire servir *sa sainteté à sa dignité*,
» II.e Partie.

» I.re Partie. Saint Louis a été un grand
» Saint, parce qu'étant né roi, il a fait
» servir *sa dignité à sa sainteté*. En effet,
» sa grandeur n'a servi qu'à le rendre,
» 1.° *humble* devant Dieu, avec plus de
» mérite; 2.° *charitable* envers le pro-

» chain, avec plus d'éclat; 3.° *sévère à* » *soi-même*, avec plus de force et plus » de vertu.

» 1.° *Humble* devant Dieu. Tout roi » qu'il était, il ne se considéra que » comme un sujet né pour dépendre de » Dieu, et pour obéir à Dieu; et il pré- » féra toujours la qualité de chrétien a » celle de roi. De là procédait ce zèle » admirable qu'il eut pour tout ce qui » concernait la gloire de Dieu et de son » culte. De là, ce zèle pour la propa- » gation de l'Évangile, ce zèle pour » l'intégrité et l'utilité de la foi, ce » zèle pour la discipline de l'Église, ce » zèle pour la réformation et la pureté » des mœurs, ce zèle de la maison de » Dieu, qui le dévorait. Or, ce zèle n'eut » de si merveilleux succès, que parce » qu'il était soutenu de la puissance » royale, etc.

» 2.° *Charitable* envers le prochain: » rendant lui-même justice à tout le » monde, se familiarisant avec les pau- » vres, portant en terre les corps de ses » soldats tués dans une sanglante ba- » taille, fondant des hôpitaux sans nom- » bre. Or, à tout cela, combien lui ser- » vit le pouvoir que lui donnait la dignité » de roi! etc.

» 3.° *Sévère à soi-même*. Austérité » qui, dans le rang où le ciel l'avait fait » naître, doit être regardée comme un

» miracle de la grâce. Car quel miracle, » qu'un roi couvert du cilice, atténué » de jeûnes, couché sous le sac et sur » la cendre, toujours appliqué à com- » battre ses passions, et à mortifier » ses désirs ! Voilà notre condamnation. » Saint Louis s'est sanctifié jusque sur » le trône : qui peut donc nous empê- » cher, chacun dans notre état, de nous » sanctifier, etc.

» II.e Partie. Saint Louis a été un » grand roi, parce qu'il a su, en deve- » nant Saint, faire servir *sa sainteté à sa* » *dignité*. Il a été grand dans *la guerre* » *et dans la paix*, grand dans l'*adver-* » *sité*, grand dans *la prospérité*, grand » dans *le gouvernement de son royaume*, » grand dans *sa conduite envers les* » *étrangers*; et c'est à quoi lui a servi » sa sainteté.

» 1.° Grand dans *la guerre et dans la* » *paix*. Il n'a point aimé la paix pour » vivre dans l'oisiveté, et il n'a point » aimé la guerre pour satisfaire son » ambition. Qui le rendait si intrépide » et si fier dans les combats ? C'était le » zèle de la cause de Dieu qu'il défen- » dait, etc.

» 2.° Grand dans l'*adversité*. Exemple » de sa prison, où sa seule sainteté put » si bien le soutenir, etc.

» 3.° Grand dans *la prospérité*. Jamais » la France n'avait été plus florissante,

» ni le peuple plus heureux, parce que
» saint Louis se faisait une religion
» de contribuer à la félicité de ses su-
» jets, etc.

» 4.° Grand dans *le gouvernement de*
» *ses États*. Jaloux par piété d'y main-
» tenir le bon ordre, il sut se faire
» obéir, craindre et aimer. Divers exem-
» ples, etc.

» 5.° Grand dans *sa conduite avec les*
» *étrangers*. C'était dans le monde chré-
» tien, le pacificateur et le médiateur de
» tous les différends qui naissaient entre
» les têtes couronnées. De toutes parts
» on avait recours à lui, parce que l'on
» connaissait sa probité et son incorrup-
» tible équité, etc.

» Fausse idée des libertins, qui se per-
» suadent qu'en suivant les règles de la
» sainteté évangélique, on ne peut réussir
» dans le monde! etc. »

Les réflexions ou les sentences doivent, dans le panégyrique, accompagner ou suivre le détail des actions. Celles qu'on fait entrer finement dans le corps du récit, de manière qu'elles paraissent essentielles au récit même, y font un meilleur effet que partout ailleurs. Elles doivent, en général, être courtes, et renfermer beaucoup de sens en peu de paroles.

Si le panégyrique comporte, exige même un style plus soigné, plus bril-

lant et plus fleuri que celui d'un sermon; d'un autre côté, il n'est pas aussi susceptible des grands mouvemens. Ils peuvent néanmoins y trouver place quelquefois; dans les réflexions ou dans les exhortations morales, lorsqu'elles méritent d'être développées avec chaleur, d'être exprimées avec véhémence; dans le récit même des actions extraordinaires, qui ont eu pour principe, un zèle très-ardent, une charité des plus ferventes, ou quelque autre sentiment surnaturel.

Panégyristes. Le P. *Bourdaloue* et *Massillon* nous ont donné les meilleurs panégyriques que nous ayons. Dans ceux du Jésuite, il y a plus de gravité, plus de morale, un plus grand fonds d'instruction. Ceux de l'évêque de Clermont offrent plus d'agrément dans le style et dans la narration, plus d'art dans l'enchaînement des faits avec la morale.

Les panégyriques de *Fléchier*, contemporain du P. *Bourdaloue*, respirent partout l'édification et la piété. Ils sont écrits d'un style pur, égal, harmonieux et plein de grâces. Mais les figures brillantes y sont quelquefois prodiguées.

On lira toujours avec plaisir les panégyriques de l'abbé *Séguy*, un des plus grands orateurs sous Louis XV. Il y règne une éloquence vive et naturelle, quoiqu'on y trouve quelques endroits fai-

bles, excepté dans celui de *saint Louis*. Ce discours est un des meilleurs qui aient été prononcés en présence de l'Académie française.

Ceux de l'abbé de *la Tour-Dupin* ne sont pas à l'abri de toute critique. L'application des passages de l'Écriture-Sainte y est quelquefois peu juste, et l'usage de l'antithèse quelquefois trop fréquent ; mais les beautés y éclipsent les défauts. Ces discours sont d'un orateur éloquent, qui d'ailleurs a le grand mérite de ne perdre jamais de vue le Saint dont il célèbre les vertus.

Les Anciens avaient aussi leurs orateurs panégyristes. Chez les Grecs, on faisait publiquement l'éloge des grands hommes qui avaient rendu quelque service important à la patrie. Ces cérémonies étaient solennelles, et attiraient un grand concours de peuple : c'est là l'origine du mot *panégyrique*, qui signifiait en grec *toute assemblée*. Le même usage fut observé à Rome.

Les panégyriques prononcés dans Athènes se sont perdus au milieu du bouleversement des empires. Je ne parle point des éloges d'*Hélène* et de *Busiris*, et de quelques autres discours en ce genre que nous a laissés *Isocrate*, parce que ce sont proprement des discours politiques.

Mais nous avons les panégyriques de

plusieurs empereurs romains, rassemblés en un recueil intitulé : *Panegyrici veteres*. Le meilleur de tous est à la tête de cette collection : c'est celui de *Trajan* par *Pline le jeune*, qui le composa par ordre du sénat, au nom de tout l'empire, et le prononça en présence de l'empereur même. Le style en est riche et fleuri, les pensées belles et lumineuses, les descriptions vives et frappantes. Mais l'art y paraît trop à découvert : tout ce que l'éloquence a de plus brillant y est étalé avec trop de pompe. *Pline* se laissa entraîner par le mauvais goût de son siècle, qui n'admirait dans les productions de l'esprit que ce qui était éclatant et recherché. Il faut cependant convenir que ce discours est celui de ses ouvrages où il s'en est le plus garanti. *Sacy* en a donné une traduction aussi élégante que fidèle.

III. *De l'Oraison funèbre.*

Dans l'*Oraison funèbre*, l'orateur loue les morts qui ont été illustres par leur naissance, leur rang, leurs vertus et leurs actions. Ce genre de discours demande beaucoup d'élévation dans le génie, une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie. Tout doit y être plein de force et de dignité : il ne souffre rien de commun, rien de mé-

diocre. L'éloquence doit y déployer toute sa magnificence, toute sa pompe et toutes ses richesses. Mais il faut bien prendre garde de ne point étaler ces ornemens avec profusion et sans choix; de ne point négliger le plan et la conduite du discours, l'ordre et la liaison des idées, la convenance et la clarté du style. Si l'on exige que l'imagination de l'orateur soit vive, brillante et fleurie, on exige aussi qu'elle soit sage, bien réglée, et toujours dirigée par le goût.

Le texte d'une oraison funèbre doit être comme un éloge raccourci du héros, et mettre d'abord sous les yeux toute sa vie et son caractère. L'orateur peut, dans l'exorde, pour tenir les esprits en suspens, se livrer à un certain désordre, qui est un effet de l'art; éclater en plaintes et en gémissemens sur la courte durée et la fragilité des grandeurs humaines. Il peut même commencer par quelque réflexion frappante, exprimée avec force et avec noblesse, comme l'a fait *Bossuet* dans ce début si majestueux et si imposant de son *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre :*

« Celui qui règne dans les cieux, et
» de qui relèvent tous les empires, à
» qui seul appartient la gloire, la ma-
» jesté et l'indépendance, est aussi le
» seul qui se glorifie de faire la loi aux

» rois, et de leur donner, quand il
» lui plaît, de grandes et de terribles
» leçons. Soit qu'il élève les trônes,
» soit qu'il les abaisse, soit qu'il com-
» munique sa puissance aux princes,
» soit qu'il la retire à lui-même, et ne
» leur laisse que leur propre faiblesse,
» il leur apprend leurs devoirs d'une
» manière souveraine et digne de lui;
» car, en leur donnant sa puissance, il
» leur commande d'en user comme il
» fait lui-même pour le bien du monde;
» et il leur fait voir, en la retirant, que
» toute leur majesté est empruntée, et
» que, pour être assis sur le trône, ils n'en
» sont pas moins sous sa main et sous
» son autorité suprême. C'est ainsi qu'il
» instruit les princes, non-seulement
» par des discours et par des paroles,
» mais encore par des effets et par des
» exemples ».

L'orateur développera ensuite son dessein d'une manière délicate, qui laisse à peine apercevoir qu'il prépare sa division. Cette partie est une des plus belles, mais des plus difficiles de l'oraison funèbre. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit toute renfermée dans le texte; mais elle doit toujours en être tirée. Les expressions de l'écriture, bien employées, donnent un grand éclat et une grande noblesse au discours. C'est au discernement de l'orateur, d'y faire entrer à

propos ce qu'elles ont de majestueux et de sublime.

Qu'on ne s'imagine pas que les preuves soient bannies de l'oraison funèbre. Elles servent, au contraire, quand elles sont employées à propos, à relever la gloire du héros que loue l'orateur. On va s'en convaincre à la lecture de ce beau morceau, tiré de l'*Oraison funèbre du grand Condé*, par le P. *Bourdaloue*.

« J'appelle le principe de tant d'hé-
» roïques actions, ce génie transcendant
» et du premier ordre, que Dieu lui
» avait donné pour toutes les parties de
» l'art militaire, et qui, dans les siècles
» où l'admiration, se tournant en idolâ-
» trie, produisait des divinités, l'aurait
» fait passer pour le Dieu de la guerre,
» tant il avait d'avantage au-dessus de
» ceux qui s'y distinguaient; j'appelle le
» principe de ces grands exploits, cette
» ardeur martiale, qui, sans témérité
» ni emportement, lui faisait tout oser
» et tout entreprendre; ce feu qui, dans
» l'exécution, lui rendait tout possible
» et tout facile; cette fermeté d'âme que
» jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais
» nul péril n'épouvanta, que jamais nulle
» résistance ne lassa ni ne rebuta; cette
» vigilance que rien ne surprenait; cette
» prévoyance à laquelle rien n'échap-
» pait; cette étendue de pénétration,

» avec laquelle, dans les plus hasardeuses
» occasions, il envisageait d'abord tout
» ce qui pouvait ou troubler, ou favori-
» ser l'événement des choses; semblable
» à un aigle, dont la vue perçante fait en
» un moment la découverte de tout un
» vaste pâys, cette promptitude à pren-
» dre son parti, qu'on n'accusa jamais
» en lui de précipitation, et qui, sans
» avoir les inconvéniens de la lenteur
» des autres, en avait toute la maturité;
» cette science qu'il pratiquait si bien,
» et qui le rendait habile à profiter des
» conjonctures, à profiter des desseins
» des ennemis presqu'avant qu'ils fus-
» sent conçus, et à ne pas perdre en
» vaines délibérations ces momens heu-
» reux qui décident du sort des armes;
» cette activité que rien ne pouvait éga-
» ler, et qui, dans un jour de bataille,
» le partageant, pour ainsi dire, et le
» multipliant, faisait qu'il se trouvait
» partout, qu'il suppléait à tout, qu'il
» ralliait tout, qu'il maintenait tout,
» soldat et général tout-à-la-fois; et par
» sa présence inspirant à tout un corps
» d'armée, et jusqu'aux plus vils membres
» qui le composaient, son courage et sa
» valeur; ce sang-froid qu'il savait si
» bien conserver dans la chaleur du com-
» bat; cette tranquillité dont il n'était
» jamais plus sûr que quand on en ve-
» nait aux mains et dans l'horreur de la

» mêlée ; cette modération et cette dou-
» ceur pour les siens, qui redoublaient à
» mesure que sa fierté contre l'ennemi
» était émue ; cet inflexible oubli de sa
» personne, qui n'écouta jamais la re-
» montrance, et auquel, constamment
» déterminé, il se fit toujours un devoir
» de prodiguer sa vie et un jeu de bra-
» ver la mort : car tout cela est le vif
» portrait que chacun de vous se fait, au
» moment que je parle, du Prince que
» nous avons perdu ; et voilà ce qui fait
» les héros.

» Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome,
» et ceux qui, avant lui, s'étaient dis-
» tingués sur le théâtre de la France,
» possédaient plus ou moins de ces qua-
» lités. L'un excellait dans la conduite
» des siéges, l'autre dans l'art des cam-
» pemens ; celui-ci était bon pour l'at-
» taque, et celui-là pour la défense :
» l'universalité jointe à l'éminence des
» vertus guerrières, était le caractère de
» distinction de l'invincible Condé. Ainsi
» le publiait le grand Turenne, cet
» homme digne de l'immortalité, mais
» le plus légitime juge du mérite de notre
» Prince, et le plus zélé aussi bien que
» le plus sincère de ses admirateurs ;
» ainsi, dis-je, le publiait-il, et la justice
» qu'il a toujours rendue à ce héros, en
» lui donnant le rang que je lui donne,
» est un témoignage dont on l'a ouï cent

» fois s'honorer lui-même. De là vient
» que le prince de Condé valait seul à
» la France des armées entières; que de-
» vant lui les forces ennemies les plus
» redoutables s'affaiblissaient visible-
» ment par la terreur de son nom : que
» sous lui nos plus faibles troupes deve-
» naient intrépides et invincibles ; que
» par lui nos frontières étaient à cou-
» vert, et nos provinces en sûreté ; que
» sous lui se formaient et s'élevaient ces
» soldats aguerris, ces officiers expéri-
» mentés, ces braves dans tous les ordres
» de la milice, qui se sont depuis si-
» gnalés dans nos dernières guerres, et
» qui n'ont acquis tant d'honneur au
» nom français que parce qu'ils avaient
» eu ce Prince pour maître et pour
» chef ».

La sainteté de la chaire chrétienne ne permet pas à l'orateur de se borner, dans l'éloge des héros, à des fins purement humaines. Son but doit être de nous instruire, en excitant notre admiration, et de faire voir qu'il n'y a pas de véritable gloire sans la religion et la piété. C'est ainsi que *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre du grand Condé*, se propose de montrer, « que ce qui fait
» les héros, ce qui porte la gloire du
» monde jusqu'au comble, valeur, ma-
» gnanimité, bonté naturelle, voilà pour
» le cœur; vivacité, pénétration, gran-

» deur et sublimité du génie, voilà pour
» l'esprit, ne seraient qu'illusion, si la
» piété n'y était jointe; et enfin que la
» piété est le tout de l'homme ».

C'est ainsi que le P. *Bourdaloue* rapporte l'éloge qu'il fait du même Prince à l'instruction de ses auditeurs, comme il l'annonce dans cet endroit si instructif et si touchant de son exorde :

« Je ne viens pas à la face des autels
» étaler en vain la gloire de ce héros, ni
» interrompre l'attention que vous devez
» aux saints mystères, par un stérile,
» quoique magnifique récit de ses écla-
» tantes actions. Persuadé plus que ja-
» mais que la chaire de l'Évangile n'est
» point faite pour des éloges profanes,
» je viens m'acquitter d'un devoir plus
» conforme à mon ministère. Chargé du
» soin de vous instruire, et d'exciter
» votre piété, par la vue même des gran-
» deurs humaines, et du terme fatal où
» elles aboutissent, je viens satisfaire à ce
» que vous attendez de moi. Au-lieu des
» prodigieux exploits de guerre, au-lieu
» des victoires et des triomphes, au-lieu
» des éminentes qualités du Prince de
» Condé, je viens, touché des choses en-
» core plus grandes, et plus dignes de
» vos réflexions, vous raconter les mi-
» séricordes que Dieu lui a faites, les
» desseins que la Providence a eus sur
» lui, les soins qu'elle a pris de lui, les

» grâces dont elle l'a comblé, les maux
» dont elle l'a préservé, les précipices
» et les abîmes d'où elle l'a tiré, les
» voies de prédestination et de salut par
» où il lui a plus de le conduire, et l'heu-
» reuse fin dont, malgré les puissances
» de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse
» course. Voilà ce que je me suis pro-
» posé, et les bornes dans lesquelles je
» me renferme.

» Je ne laisserai pas, et j'aurai même
» besoin pour cela de vous dire ce que le
» monde a admiré dans ce prince : mais
» je le dirai en orateur chrétien, pour
» vous faire encore davantage admirer
» en lui les conseils de Dieu. Animé de
» cet esprit, et parlant dans la chaire de
» la vérité, je ne craindrai point de vous
» parler de ses malheurs; je vous ferai
» remarquer les écueils de sa vie; je vous
» avouerai même, si vous voulez, ses
» égaremens; mais jusque dans ses mal-
» heurs vous découvrirez avec moi des
» trésors de grâces; jusque dans ses éga-
» remens vous reconnaîtrez les dons du
» ciel, et les vertus dont son âme était
» ornée. Des écueils mêmes de sa vie
» vous apprendrez à quoi la Providence
» le destinait, c'est-à-dire, à être pour
» lui-même un vase de miséricorde, et
» pour les autres un exemple propre à
» confondre l'impiété ».

Je n'ai pas craint de citer ici tous ces

divers exemples, parce que j'ai cru que c'était le meilleur moyen de faire sentir aux jeunes orateurs sacrés, qu'en louant les hommes illustres, ils ne doivent jamais oublier qu'ils parlent à la face des autels, et dans le sanctuaire de la divinité; que la religion doit être le principe et la fin de tous leurs éloges; et que s'ils rehaussent par la pompe et la magnificence du style, la gloire du grand Capitaine, du grand homme d'État, de l'habile Négociateur, du Magistrat intègre et éclairé, ils doivent un hommage non moins éclatant à la justice de la vérité, au zélateur de la justice, au vrai sage, et surtout au vrai chrétien. Quant à la marche qu'ils doivent suivre dans la composition de leurs éloges funèbres, elle est la même que dans le panégyrique. Le modèle que je leur en ai offert, devrait sans doute suffire pour cet objet. Cependant je crois qu'il ne sera pas inutile de leur tracer ici, en peu de mots, le plan admirable de l'*Oraison funèbre du grand Condé*, par le P. *Bourdaloue*. Ils y verront (mais plus encore en lisant ce beau discours) que ce grand orateur a trouvé dans la défection même de ce Prince, une abondante matière pour faire son éloge; et ils ne pourront s'empêcher de remarquer que le célèbre *Bossuet* a craint de toucher ce point délicat de son histoire.

Division. L'orateur fonde l'éloge du Prince sur les qualités de son cœur, et nous en fait connaître la *solidité*, la *droiture*, la *piété*. « Un cœur, dit-il, dont la » *solidité* a été l'épreuve de toute la » gloire et de toute la grandeur du monde, » c'est ce qui fera le sujet de votre admi- » ration; I.re Partie. Un cœur dont la » *droiture* s'est fait voir dans les états de » la vie les plus malheureux, et qui y » paraissaient les plus opposés, c'est ce » qui doit être le sujet de votre instruc- » tion; II.e Partie. Un cœur dont la » religion et la *piété* ont éclaté dans le » moment de la vie le plus important, » et dans le jour du salut, qui est prin- » cipalement celui de la mort, c'est ce » que vous pourrez vous appliquer pour » faire le sujet de votre imitation; III.e » Partie ».

I.re Partie. L'orateur nous donne d'abord un idée du rare mérite de son héros, en nous faisant le récit de ses victoires, et en indiquant les vastes connaissances dont son esprit brillant et sublime était orné. Il nous le représente ensuite, 1.° comme un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire, qui fit tout pour l'acquérir, hors de la désirer et de la chercher; 2.° comme un héros sans ostentation; 3.° comme un héros ennemi de la flatterie; 4.° comme un héros aussi humain qu'il était grand; 5.° comme un

héros que l'amour de lui-même n'avait point gâté; bon père, aimable maître, parfait ami.

II.ᵉ PARTIE. Le prince de Condé nous est ici représenté dans les deux époques malheureuses de sa vie; l'une par rapport *à son Roi;* c'est-à-dire, enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde : l'autre, par rapport *à son Dieu;* c'est-à-dire, refroidi dans la pratique des devoirs de la religion.

1.° Ce héros se vit mêlé dans un parti que la discorde avait formé, et qui le détacha de nous. Mais, 1.ʳᵉ Circonstance; jamais son cœur ne se sentit plus cruellement déchiré, et il n'eut par lui-même aucune part à nos disgrâces. 2.ᵉ Circonstance; il eut le mérite des cœurs droits et des grandes âmes, en se condamnant lui-même. 3.ᵉ Circonstance; son repentir ne fut ni vain, ni stérile : il le rendit utile et salutaire à ceux qui étaient alors les compagnons de son triste sort. 4.ᵉ Circonstance; quoique abandonné à sa mauvaise fortune, il refusa constamment tous les avantages qui auraient pu la relever, mais qui, en la relevant, lui auraient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes grâces et dans l'obéissance du roi. 5.ᵉ Circonstance; il n'omit rien de ce qui dépendait de lui pour disposer les choses à la paix. 6.ᵉ Circonstance; il eut le plus grand soin, après son retour, de réparer ses mal-

heurs par le redoublement de ses services.

2.° Ce prince, emporté par l'esprit du monde, se relâcha pendant quelque temps, dans la pratique des devoirs de la religion. Mais dans le secret de son cœur il ne l'abandonna jamais; il ne perdit jamais la foi; il ne douta jamais de nos mystères. Au milieu même des égaremens du monde, la religion se conserva dans son cœur; et elle ne s'y conserva que parce qu'il avait un cœur droit, etc.

III.° Partie. L'orateur nous représente ici son héros mourant : « Il est mort, dit-» il, en sage chrétien, parce qu'il a voulu » que sa mort fût précédée de sa conver-» sion et de son retour à Dieu. Il est » mort en héros chrétien, parce qu'il a » fait paraître, en mourant, toute la » grandeur de son âme. Il est mort en » parfait chrétien, parce qu'il a consacré » les derniers momens de sa vie par tout » ce que la religion peut inspirer de plus » saint et de plus tendre à un cœur fer-» vent. » Ces trois circonstances de la mort du prince de Condé sont appuyées sur des faits généralement reconnus pour être authentiques.

Le célèbre *Duguesclin*, mort vers la fin du quatorzième siècle, et enterré à Saint-Denis, dans le tombeau de nos rois, est le premier héros dont on a fait l'éloge funèbre. *Ferri de Cassinel*,

évêque d'Auxerre, le prononça dans sa cathédrale : cet éloge n'a point passé jusqu'à nous. Mais ce n'est proprement qu'à la renaissance des lettres que les orateurs chrétiens commencèrent à louer les hommes illustres après leur mort. *Muret* prononça, à Rome, l'oraison funèbre, en latin, de *Charles* IX.

Dans le siècle de Louis XIV, ce genre d'éloquence fut porté parmi nous à sa plus haute perfection. C'est à *Bossuet* qu'en est due la principale gloire. Aucun de nos orateurs en ce genre ne peut lui disputer le premier rang, malgré les incorrections et les inégalités qu'on remarque quelquefois dans son style. Aucun orateur n'a possédé au même degré que lui cette éloquence noble, nerveuse et rapide, qui étonne l'imagination, arrache l'âme à elle-même. Son génie abondant et impétueux crée presque à chaque instant des tableaux pleins de vie et de feu, enfante des idées de la plus grande élévation, et anime tout ce qu'il produit de la chaleur et de la vivacité du sentiment. Né pour le sublime, Bossuet en a exprimé toute la force et toute la majesté, surtout dans son *Oraison funèbre de Marie de France, reine d'Angleterre*, dans celle de *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, et dans plusieurs endroits de celle du *grand Condé*. Ce qui rehausse la gloire de cet orateur, Orateurs de ce genre.

c'est qu'en louant les morts, il donne aux vivans les leçons les plus fortes et les plus touchantes. Dédaignant l'art de polir ses discours, il ne s'attache qu'à présenter à ses auditeurs le vrai sous toutes les faces. La manière frappante et variée dont il leur annonce les grandes vérités relatives à son sujet, prouve bien que non-seulement son esprit en était plein, mais encore que son cœur en était pénétré.

Fléchier ne manque ni de force, ni d'élévation dans ses oraisons funèbres. Il y joint à la noblesse des pensées, toute l'harmonie et toutes les grâces de l'élocution. Mais on ne peut disconvenir que ces grâces n'aient un air d'affectation, et que cet orateur ne laisse souvent quelque chose à désirer du côté de l'onction et de la chaleur, excepté dans son *Oraison funèbre de Turenne*, qui est presqu'en tout un chef-d'œuvre.

Deux princes du sang des Bourbons ont été dignement loués par le P. *Bourdaloue*. Son *Oraison funèbre du grand Condé* offre des beautés vraiment sublimes. Il n'est peut-être pas de discours en ce genre, dont le plan seul fasse connaître, autant que celui-là, l'homme de génie et le grand orateur.

Massillon n'a pas cultivé ce genre d'éloquence avec un succès bien marqué. Il y a cependant de très-beaux morceaux dans son *Oraison funèbre du*

prince de Conti, et surtout dans celle de *Louis* XIV.

De cinq oraisons funèbres que *Mascaron* a faites, celle de *Turenne* est la seule qui lui ait donné un rang distingué parmi les orateurs. Les autres sont faibles, et pèchent contre le goût.

Le P. *de la Rue*, toujours simple, noble, énergique et touchant, inspire l'amour des vertus qu'il a si bien louées dans ses héros. On admire son oraison funèbre du duc et de la duchesse de *Bourgogne*; et l'on regarde celle du maréchal de *Luxembourg* comme une des plus belles que nous ayons.

Une éloquence vive, brillante et soutenue, caractérise les *Oraisons funèbres* du cardinal de *Fleuri* et du maréchal de *Belisle* par le Père de *Neuville*. La première surtout ne sera jamais déplacée parmi les chefs-d'œuvre en ce genre.

Les Anciens, comme je l'ai déjà dit, louaient les grands hommes vivans : ils louaient aussi les morts. On croit communément que les Grecs commencèrent à le faire après la bataille de Marathon, donnée l'an 490 avant Jésus-Christ. Ce qu'on peut assurer, au rapport de *Thucydide*, qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponèse, jusqu'à la vingtième année, c'est qu'on fit dans Athènes des obsèques publiques aux citoyens qui

avaient été tués à la guerre de Samos, l'an 441 avant Jésus-Christ, et que *Périclès*, l'homme le plus illustre et le plus éloquent de la république, prononça leur éloge.

Les Romains, suivant Polybe, ouvrirent cette carrière à l'éloquence, la même année qu'ils abolirent la royauté, pour établir le gouvernement républicain, c'est-à-dire, l'an 709 avant Jésus-Christ. Ce fut aux funérailles de *Lucius Junius Brutus*, consul, tué dans une bataille contre les Etrusques, qui voulaient rétablir les Tarquins sur le trône de Rome : son corps fut exposé dans la place publique par ordre de *Valerius Publicola*, son collègue, qui, étant monté à la tribune aux harangues, fit un récit touchant des belles actions de sa vie. Le peuple romain comprit combien il serait utile à la république de louer les grands hommes après leur mort, et ordonna aussitôt que cet usage serait perpétuellement observé. Il le fut en effet, non-seulement jusqu'à la ruine entière de la république, mais même sous les empereurs, puisque *Néron*, parvenu à l'empire, prononça l'éloge de *Claude*, son prédécesseur.

Dans Athènes, on ne louait que la valeur militaire, et à Rome, toutes sortes de vertus. Aucune de ces oraisons funèbres ne nous est parvenue.

ARTICLE II.

Des Discours du Barreau.

Défendre, par le talent de la parole, les biens, l'honneur, la vie même des citoyens, contre les détours frauduleux de la mauvaise foi, les artifices de l'imposture, et les attentats de la calomnie; soustraire l'homme faible, indigent et vertueux, à l'oppression, et souvent à la rapacité de l'homme injuste, riche et puissant, telle est la noble fonction de l'orateur *du barreau*. Pour la remplir avec la dignité et l'utilité convenables, il doit joindre à la sagacité, à la justesse et à l'élévation du génie, une connaissance étendue et profonde des *lois*, des différentes *coutumes* de la *jurisprudence* ancienne et de la moderne, des *arrêts*, des *ordonnances*, etc. Voilà proprement la science qui lui est indispensable, et qu'il doit regarder comme le fondement nécessaire de l'édifice. C'est ce qu'on appelle, en terme de l'art, *lieux oratoires extérieurs*. Il y en a plusieurs autres, suivant la nature du sujet qui divise les parties contendantes. Tels sont, par exemple, les *conventions* qu'elles ont stipulées entre elles par écrit ou verbalement; les *aveux* qu'elles font ou qu'elles ont faits; le *serment* qu'elles ont

prêté, ou qu'elles offrent de prêter; les *dépositions* des témoins qui ont été entendus, etc.

Une étude encore importante, à laquelle l'orateur du barreau doit s'appliquer, est celle des grands orateurs, soit anciens, soit modernes. Il n'est pas douteux non plus qu'il n'ait besoin d'une certaine teinture des belles-lettres, pour orner des sujets, qui souvent ne présentent en eux-mêmes aucun agrément, et pour faire naître des fleurs dans un terrain qui, au premier aspect, paraît aride, ou propre seulement à produire des épines.

Toutes les affaires litigieuses qui doivent être discutées et décidées devant les tribunaux de la justice, peuvent servir de matière aux différentes espèces de discours du barreau, qu'on réduit ordinairement aux *plaidoyers* et aux *consultations*, aux *mémoires* et aux *rapports de procès*.

I. *Des Plaidoyers et des Consultations.*

Dans les *plaidoyers*, on demande ou l'on défend. L'avocat qui demande établit d'abord la question, ou constate le fait selon la nature de la cause. Il expose ensuite ses moyens ou preuves, les développe, et finit par prendre des con-

clusions, dans lesquelles il spécifie l'objet de sa demande. L'avocat qui défend suit la même méthode, mais dans un sens contraire. Il commence par contester le droit, ou par nier le fait, soit en tout, soit en partie. Il réfute ensuite les moyens de son adversaire, fait valoir les siens, et conclut enfin contradictoirement aux prétentions de la partie adverse.

L'exorde est inutile dans les plaidoyers, à moins qu'il ne s'agisse d'une grande cause, d'une affaire bien importante. La précision et la briéveté doivent alors en faire le principal mérite. Il faut surtout prendre garde de n'y rien dire qui ne soit entièrement tiré du fond du sujet.

La narration sera également courte, mais vive et agréable. L'orateur peut employer les ressources de l'art pour l'embellir. Il doit même, en bien des occasions, y répandre les figures les plus brillantes et les plus animées, pour donner un tour piquant à des faits dont le détail, quoique essentiel à la cause, pourrait, sans ces ornemens, porter dans l'âme le dégoût et l'ennui.

Dans la confirmation, l'orateur du barreau doit déployer toute la force de la raison, revêtue des grâces du style. C'est là qu'il fera valoir ses preuves, en les disposant, en les développant de

la manière la plus convenable à son sujet. On ne peut, à cet égard, établir aucune règle particulière, quoiqu'on ait remarqué que notre célèbre *Cochin* réduisait toutes ses preuves à une seule, qu'il présentait sous des faces différentes, et toujours avec le même succès.

Il n'y a point de meilleures preuves que celles qui sont appuyées de l'autorité des lois. Toute l'habileté d'un avocat consiste à se servir de ces lois à son avantage. Si donc la loi est pour lui, il représentera avec force qu'étant sacrée, ce serait un crime d'y rien changer, et que le jugement doit y être conforme. Si elle ne lui est pas tout-à-fait favorable, il fera voir que la justice des lois dépend d'une infinité de circonstances, qui toutes n'ont pu être prévues par le législateur; et qu'il est permis aux juges d'expliquer, d'élaircir la loi, de s'en écarter même dans leurs jugemens, en suivant néanmoins les principes de la raison et de l'équité.

Dans la péroraison, l'orateur pourra faire connaître les bonnes mœurs de son client. Il récapitulera ensuite les preuves les plus convaincantes et les plus décisives qu'il aura développées, et mettra en usage, pour intéresser les juges et se les rendre favorables, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus agréable et de plus touchant. C'est ce que n'a

jamais manqué de faire *Cicéron*, le vrai modèle des orateurs du barreau.

Quant au style, il doit être proportionné à la nature de la cause. Les petites affaires ne peuvent être traitées que d'un style simple; les grandes, d'un style élevé, et celles qui tiennent le milieu, d'un style tempéré. Il y a des causes qui ne veulent que de l'ordre et de la netteté; d'autres qui exigent de la véhémence et de grands mouvemens; d'autres enfin qui sont susceptibles en-même-temps de simplicité, d'ornemens et de passions. Mais quelle que soit la nature de la cause, l'orateur doit toujours s'attacher plus aux choses qu'aux paroles, plus au choix et à la solidité des preuves qu'à ce frivole assemblage de figures éblouissantes, qui ne parlent ni au cœur, ni à la raison. Il ne se permettra jamais la plaisanterie, et encore moins la satire, pas même dans la réplique, quoiqu'il puisse quelquefois s'y montrer moins grave que dans le plaidoyer.

Après qu'une cause a été discutée devant les juges par l'orateur qui demande, et par l'orateur qui défend, le procureur du roi, ou l'un des avocats-généraux, donne ses conclusions. Ces sortes de discours peuvent être mis au nombre des plaidoyers. On doit y recueillir les raisons de l'une et de l'autre partie, les

oublier qu'il parle, non comme avocat, mais comme juge, que par conséquent il doit être sans passion, et qu'il ne lui est nullement permis d'exciter celle des autres.

Il y a quelques autres espèces de discours qui font partie de l'éloquence du barreau. Ce sont ceux que prononce le procureur du roi, ou l'un des avocats-généraux, à la rentrée des parlemens, et qui doivent rouler sur l'administration de la justice, ou sur des objets qui y ont quelque rapport; les *mercuriales*, discours dans lesquels le premier président, ou l'un des gens du roi, s'élève contre les abus et les désordres qui ont été remarqués dans l'administration de la justice; enfin les *réquisitoires*, discours dans lesquels le procureur du roi demande aux magistrats quelque chose d'intéressant pour la société civile; et qui doivent respirer en tout l'amour du bien public. Les trois genres d'éloquence entrent dans ces différentes espèces de discours. L'orateur doit y être tour-à-tour simple, fleuri, sublime et pathétique.

Orateurs du barreau.

L'éloquence du barreau n'a pas été portée parmi nous au dègré d'élévation où on l'a vue chez les Grecs et chez les Romains. Cela n'est pas surprenant. Dans notre barreau, elle est restreinte à la discussion des causes entre les

particuliers. Dans ceux d'Athènes et de Rome, elle s'étendait jusqu'à la discussion des affaires nationales, des grands intérêts de la république. Quelle vaste et brillante carrière pour le génie de l'orateur !

La Grèce produisit une foule d'hommes éloquens, qui parurent avec éclat dans l'aréopage, mais dont les ouvrages ont été entièrement perdus. *Périclès*, sous le gouvernement de qui Athènes devint si florissante et si redoutable, y fut comme le fondateur de l'éloquence. Il pensait fortement, et s'exprimait de même : on en juge par un de ses discours, que *Thucidide* nous a conservé. Cet orateur vivait dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Peu de temps après la mort de *Périclès* parut dans le barreau d'Athènes, *Lysias*, né à Syracuse l'an 459 avant J.-C. Il nous reste de lui trente-quatre harangues, dans lesquelles on admire une simplicité noble, un beau naturel, un style net et facile, une peinture exacte des mœurs et des caractères. *Quintilien* compare son éloquence à un ruisseau pur et clair, plutôt qu'à un fleuve majestueux. Cependant on trouve qu'elle a de l'ardeur et de la vivacité dans l'*Oraison funèbre* des guerriers athéniens tués dans une bataille qui se livra entre les Corcyréens et les Corin-

thiens. La péroraison surtout est belle et touchante. Les discours de cet orateur ont été fort bien traduits par l'abbé *Auger*.

La grâce et l'élégance font le principal caractère d'*Isocrate*, né à Athènes l'an 433 avant J.-C. Son élocution est aisée, brillante, et pleine d'harmonie. Les sentimens vertueux et vraiment patriotiques, dont ses discours portent l'empreinte, en rendent surtout l'auteur bien estimable. Ceux qui méritent d'être distingués sont, le *discours* dans lequel il excite tous les Grecs à faire la guerre aux Perses, et sa *harangue* sur les devoirs de la royauté, adressée à *Nicoclès*, roi de Salamine. L'abbé *Auger* a donné une bonne traduction des trente et un discours que nous avons de cet orateur. Au reste, on dit que sa timidité naturelle et la faiblesse de sa voix ne lui ayant pas permis de parler en public, il se contenta de composer des harangues, et d'ouvrir une école d'éloquence. Du nombre de ses disciples furent *Eschine* et *Démosthène*.

Celui-ci, né à Athènes vers l'an 382 avant J.-C., est un torrent qui entraîne, un foudre qui brise, renverse et embrâse tout-à-la-fois. Ce grand orateur, ennemi de tout ornement recherché, ne parle jamais que le langage de la nature et de la raison. Mais c'est la nature dans

toute sa noble simplicité, dans tous ses grands mouvemens; c'est la raison avec tout son empire et toute sa dignité. Le plan, la suite, l'économie de ses discours, sont admirables. Son style est serré, nerveux, rapide et pressant; ses raisonnemens ont une justesse, une précision et une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Le génie fécond de l'orateur athénien trouve toujours de nouvelles preuves à faire valoir: il présente tout ce qu'elles ont de réel et de solide, expose chaque raison dans toute sa force, et accable par le poids de la conviction. *Démosthène* prononça quatre discours contre *Philippe*, roi de Macédoine, dont la politique sourde et rafinée ambitionnait la souveraineté de la Grèce. Tout ce qu'il dit dans ses belles harangues est l'expression d'une âme qu'enflamme l'amour de la patrie, et qui ne conçoit rien que de grand et d'utile pour ses concitoyens. Vous ne sauriez lire cet orateur, dit *Fénélon*, sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur. Il remplit, dit *Cicéron* lui-même, l'idée que j'ai de l'éloquence : il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui. *Tourreil* a traduit Démosthène, et l'a défiguré, en voulant, selon l'expression de *Racine*, lui donner de l'esprit. L'abbé *d'Olivet* a bien mieux rendu ses Philippiques.

Cette traduction est très-estimée, ainsi que celle de tous les ouvrages de l'orateur grec par l'abbé *Auger*.

Eschine, né à Athènes vers l'an 397 avant J.-C. et rival de *Démosthène*, lui est bien inférieur pour la force et la véhémence. Mais il est plus orné, plus élégant, plus fleuri. Il tient le second rang entre les orateurs de la Grèce. Brillant et solide, il embellit ses raisonnemens de nobles et magnifiques figures. Une heureuse facilité règne dans ses discours : l'art et le travaille ne s'y font point sentir Des trois harangues qui nous restent de lui, la plus belle est celle *de la Couronne*. L'abbé *Auger* les a fort bien traduites.

Cet estimable auteur a rendu aussi en notre langue un très-beau discours de *Lycurgue*, qu'il ne faut pas confondre avec le législateur de Lacédémone; ceux d'*Andocide*, remarquables par le naturel et le touchant; ceux d'*Isée*, qui, ne roulant que sur des affaires de particuliers, peuvent mieux servir de modèle à l'avocat, pour la netteté, la précision et la force du raisonnement; ceux de *Dinarque*, qui n'annoncent pas un bien grand talent; et un fragment de *Démade*.

Il est fâcheux que nous ne connaissions que de nom *Hypéride*, dont *Cicéron*, qui avait fait une étude particu-

lière des orateurs grecs, vante la justesse et la pénétration. Nous devons être plus fâchés encore que les discours de l'éloquent et vertueux *Phocion*, aient été ensevelis sous les ruines des empires. Ce grand orateur était contemporain de *Démosthène*, qui, le voyant un jour arriver dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voici la hache de mes discours.*

Cicéron, né à Arpino en Toscane, l'an 106 avant J.-C., fut à Rome ce que Démosthène avait été dans Athènes. Ce prince de l'éloquence latine excelle dans les trois genres d'écrire. Simple, fleuri et sublime tour-à-tour, il instruit avec exactitude, plaît avec toutes les grâces imaginables, et touche avec véhémence. Il est vrai qu'il n'a ni le nerf, ni l'énergie, ni ce qu'il appelle lui-même le *tonnerre* de *Démosthène*. Mais il possède au même degré que lui les qualités qui regardent le fond de l'éloquence; le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, en un mot, tout ce qui est de l'invention. D'un autre côté, il a une diction plus riche et plus agréable. Tout ce qui passe par son imagination vive et féconde y prend le plus beau coloris, le tour le plus piquant et le plus varié. Son éloquence magnifique n'est jamais étalée au préjudice du bon goût et du jugement. Il parle de tout avec autant

de justesse et de précision, que d'élégance et d'urbanité. Partout il montre un esprit également sage, solide et brillant. Partout il réunit la force et la grâce, et va jusqu'au cœur par des charmes qui lui sont naturels, et auxquels il joint toutes les finesses et tous les agrémens de l'art. Ses discours contre *Catilina*, contre *Verrès*, gouverneur de Sicile, et contre *Antoine* le triumvir, sont remarquables par l'énergie des pensées, la rapidité du style, et la véhémence des sentimens. Sa harangue pour le consul *Marcellus* est un parfait modèle d'éloquence fleurie. On regarde, avec juste raison, comme un chef-d'œuvre, celle qu'il prononça pour *Ligarius*, proconsul d'Afrique, qui avait pris le parti de Pompée contre César, et à qui celui-ci avait accordé la vie, avec défense de rentrer dans Rome. *Du Ryer*, *Gillet*, et l'abbé *Maucroix*, ont mis en notre langue plusieurs oraisons de Cicéron. *Bourgoing de Villefore* les a toutes traduites : mais sa traduction est bien au-dessous de l'original. *Wailly* a retouché celle des plus belles oraisons, et en a publié une nouvelle édition, sous le titre d'*Oraisons choisies de Cicéron* : elle mérite d'être lue. L'Abbé d'*Olivet* a fort bien traduit les *Catilinaires*, qu'il a réunies dans un même volume aux *Philippiques* de *Démosthène*, dont j'ai parlé

un peu plus haut. C'est celui qui a le mieux exprimé le caractère de l'éloquence de l'orateur romain.

L'abbé *Auger* nous a donné aussi une bonne traduction des oraisons de *Cicéron*, parmi lesquelles on trouve les quatorze *Philippiques*, ou discours contre Antoine. Enfin, le public a vu avec plaisir, il y a quelques années, une traduction nouvelle des œuvres complètes de *Cicéron*. Les trois premiers volumes des *Oraisons* sont d'un anonyme; les trois suivans de *Clément*, et le dernier qui a paru, de *Guéroult*.

Il y eut à Rome une infinité de personnages consulaires, ou de citoyens distingués, qui coururent avec éclat la carrière de l'éloquence. Leurs ouvrages ne nous sont point parvenus. L'éloge qu'en fait *Cicéron* lui-même doit nous les faire extrêmement regretter, surtout ceux d'*Hortensius*, son contemporain et son rival.

Notre barreau a été en proie à la barbarie jusque vers les dernières années du règne de *Louis XIII*. A cette époque, *Le Maistre* et *Patru* furent les premiers qui y introduisirent le bon goût et la pureté du langage. Ces deux avocats jouirent pendant leur vie d'une brillante réputation, ainsi que *Gautier*, leur contemporain. Il y a de très-beaux morceaux dans leurs plaidoyers, qui ont

été imprimés. Mais l'éloquence du barreau a fait, depuis, de grands progrès parmi nous. *Erard, Gillet, Sacy* et *Terrasson* ont été plus loin que ceux qui les avaient précédés. Leurs plaidoyers, qu'on a donnés au public, sont très-bien écrits, solides, et vraiment éloquens. La gloire de ces orateurs a été encore éclipsée par les célèbres *Cochin* et *Normant*. Celui-ci avait une grande élévation dans le génie, et un discernement si sûr, qu'on disait de lui qu'*il devinait la loi, et qu'il devinait juste*. Quand on lit les plaidoyers de *Cochin*, on juge aussitôt que, si cet avocat incomparable peut jamais être égalé, il ne sera point surpassé : il est parfait dans son art.

L'immortel *d'Aguesseau*, qui, après avoir occupé les hautes places de la magistrature, devint chancelier de France, nous a laissé des discours qu'il prononça étant avocat ou procureur-général. Je ne craindrai pas de dire qu'ils ne sont point inférieurs aux plus beaux chefs-d'œuvre sortis des barreaux d'Athènes et de Rome. Cet illustre magistrat, un des plus étonnans que la France ait jamais eus, joignait une infinité de connaissances, ou, pour mieux dire, tous les genres de savoir, au génie le plus brillant et le plus élevé, à l'âme la plus sensible et la plus vertueuse.

Il y a un très-bon ouvrage qu'on peut regarder comme faisant partie de l'éloquence du barreau, parce qu'il est exactement dans le genre judiciaire. C'est la *défense de Fouquet*, surintendant des finances, sous Louis XIV, par *Pellisson*. Ces mémoires sont des chefs-d'œuvre en ce genre.

ARTICLE III.

Des Discours académiques.

Les sociétés littéraires ont été instituées pour porter les sciences et les arts au plus haut degré de perfection possible. *Richelieu* a été le premier en France qui ait conçu et exécuté le projet d'un établissement si utile et si glorieux. Les discours académiques, ainsi nommés parce qu'on les prononce dans les académies, sont les *mémoires* sur les sciences, sur les arts, sur tous les genres d'érudition, et les *discours de réception;* les *harangues*, ou complimens à des puissances, et les *éloges* des académiciens.

I. Des Mémoires et des Discours de réception.

Les *mémoires* contiennent ordinairement des observations ou des découvertes qu'on a faites dans une science

ou dans un art; des points d'histoire, de chronologie, de critique qu'on éclaircit, ou d'autres objets qui y ont rapport. Il est aisé de sentir que ces sortes de discours, ou plutôt ces dissertations académiques, ne sont susceptibles ni des richesses du style, ni des mouvemens de l'éloquence. L'écrivain, ne devant parler qu'à la raison pour instruire, s'attache principalement au fond des choses et à la manière de les présenter, c'est-à-dire, à l'ordre et à la méthode. Les expériences relatives à son sujet, les autorités favorables à son opinion, voilà les *lieux oratoires extérieurs* où il puise une grande partie de ses preuves. Quant au style, il suffit qu'il soit clair, convenable, précis, élégant sans prétention.

Nous devons l'origine des discours de *réception* à *Patru*, qui, ayant été élu membre de l'académie française en 1640, prononça, le jour qu'il y prit séance, un discours pour en témoigner sa reconnaissance à cette compagnie. Son exemple a été suivi par tous les récipiendaires. L'Académie même en a fait une loi, et a imposé de plus à tout nouvel académicien, l'obligation de louer, dans son discours de remercîment, l'homme de lettres auquel il succède. L'usage veut aussi que le directeur de l'Académie réponde au récipiendaire, et qu'il en fasse

l'éloge, ainsi que de l'académicien qu'on a perdu.

L'orateur n'a pas ici de grandes passions à exciter. Il ne faut donc pas que son style ait cette force et cette véhémence qui remue l'âme, et l'arrache à elle-même. Mais on exige que l'orateur étale les plus beaux ornemens, les plus brillantes fleurs de l'éloquence, pourvu qu'il le fasse sans affectation et avec goût. On exige qu'il joigne à la justesse et à l'élévation des pensées, une diction riche, nombreuse et variée. Le plus parfait modèle qui puisse être proposé en ce genre d'éloquence, est le discours que prononça *Racine* à la réception de Thomas *Corneille*, qui succédait à son frère. En voici un morceau frappant. Après avoir comparé le grand Corneille aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes, dit-il, ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en-même-temps qu'eux, il continue ainsi :

« Oui, Monsieur; que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence » et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats; » nous ne craindrons point de dire, à » l'avantage des lettres et de ce corps » dont vous faites maintenant partie : du » moment que des esprits sublimes, pas-

» sant de bien loin les bornes communes,
» se distinguent, s'immortalisent par des
» chefs-d'œuvre comme ceux de monsieur
» votre frère, quelque étrange inégalité
» que durant leur vie la fortune mette
» entre eux et les plus grands héros, après
» leur mort cette différence cesse. La
» postérité, qui se plaît, qui s'instruit
» dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés,
» ne fait point de difficulté de les égaler
» à tout ce qu'il y a de plus considérable
» parmi les hommes, fait marcher de
» pair l'excellent poète et le grand capi-
» taine. Le même siècle, qui se glorifie
» aujourd'hui d'avoir produit Auguste,
» ne se glorifie guère moins d'avoir pro-
» duit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque
» dans les âges suivans on parlera avec
» étonnement des victoires prodigieuses
» et de toutes les grandes choses qui ren-
» dront notre siècle l'admiration de tous
» les siècles à venir, *Corneille*, n'en dou-
» tons point, *Corneille* tiendra sa place
» parmi toutes ces merveilles. La France
» se souviendra toujours avec plaisir
» que, sous le règne du plus grand de ses
» rois, a fleuri le plus grand de ses
» poètes. On croira même ajouter quel-
» que chose à la gloire de notre auguste
» monarque, lorsqu'on dira qu'il a es-
» timé, qu'il a honoré de ses bienfaits
» cet excellent génie; que même, deux
» jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui

» restait qu'un rayon de connaissance,
» il lui envoya encore des marques de
» sa libéralité; et qu'enfin les dernières
» paroles de *Corneille* ont été des remer-
» cîmens pour Louis-le-Grand ».

Tout est beau, tout est grand dans ce discours. Il y règne, d'un bout à l'autre, une éloquence noble, sublime, et en-même-temps naturelle : c'est un vrai chef-d'œuvre.

II. *Des Harangues et des Eloges.*

Les *Harangues* ou complimens de félicitation, de remercîmens, de condoléance, etc., que les corps littéraires font aux princes, sont dans le genre brillant et fleuri. La briéveté, l'élégance, la délicatesse surtout, doivent les distinguer, parce que l'éloge en fait ordinairement le fond. On remarquera ces qualités dans les deux exemples suivans. Le premier est un compliment fait à Louis XV sur son sacre, par *Fontenelle*, au nom de l'Académie française.

SIRE,

« Au milieu des acclamations de tout
» le royaume, qui répète avec tant de
» transport celles que votre majesté a
» entendues à Reims, l'Académie fran-
» çaise est trop heureuse et trop honorée

» de pouvoir faire entendre sa voix jus-
» qu'au pied de votre trône. La naissance, sire, vous a donné à la France pour roi, et la religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait. Ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenue : votre personne était déjà sacrée par le respect et par l'amour. C'est en elle que se renferment toutes nos espérances; et ce que nous découvrons de jour en jour dans votre majesté, nous promet que nous allons voir revivre en-même-temps les deux plus grands d'entre nos monarques, Louis, à qui vous succédez, et Charlemagne, dont on vous a mis la couronne sur la tête ».

Pierre-le-Grand, empereur de Russie, qui après avoir voyagé dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts, acquit, le premier, l'immortelle gloire de civiliser ses peuples, était venu à Paris en 1717; et deux ans après, il fit savoir à l'Académie royale des sciences qu'il désirait être à la tête de ses membres honoraires. *Fontenelle*, secrétaire perpétuel de cette compagnie, lui écrivit en ces termes :

SIRE,

« L'honneur que votre majesté fait à
» l'Académie royale des sciences, de
» vouloir bien que son auguste nom soit
» mis à la tête de sa liste, est infiniment
» au-dessus des idées les plus ambitieuses
» qu'elle pût concevoir, et de toutes les
» actions de grâces que je suis chargé de
» vous en rendre. Ce grand nom, qu'il
» nous est presque permis de compter
» parmi les nôtres, marquera éternel-
» lement l'époque de la plus heureuse
» révolution qui puisse arriver à un
» empire, celle de l'établissement des
» sciences et des arts dans le vaste pays
» de la domination de votre majesté. La
» victoire que vous remportez, sire, sur
» la barbarie qui y régnait, sera la plus
» éclatante et la plus singulière de toutes
» vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi
» que d'autres héros, de nouveaux sujets
» par les armes: mais de ceux que la
» naissance vous avait soumis, vous vous
» en êtes fait, par les connaissances qu'ils
» tiennent de vous, des sujets tout nou-
» veaux, plus éclairés, plus heureux,
» plus dignes de vous obéir, vous les
» avez conquis aux sciences; et cette es-
» pèce de conquête, aussi utile pour eux
» que glorieuse pour vous, vous était
» réservée. Si l'exécution de ce grand
» dessein, conçu par votre majesté,

» s'attire les applaudissemens de toute
» la terre, avec quels transports de joie
» l'Académie doit-elle y mêler les siens,
» et par l'intérêt des sciences qui l'occu-
» pent, et par celui de votre gloire, dont
» elle peut se flatter désormais qu'il re-
» jaillira quelque chose sur elle.

» Je suis, etc. ».

Les *éloges* académiques sont *oratoires* ou *historiques*. Ceux que prononcent dans l'Académie française, le récipiendaire et le directeur, sont de la première espèce. Ces orateurs n'entrent dans aucun détail sur la vie de l'académicien, et se bornent à louer en général ses talens, son esprit, et les qualités de son cœur. On sent que ces éloges doivent varier suivant le rang, les titres, les dignités, les ouvrages de la personne qui en est l'objet. *Fontenelle* occupait la place de directeur à l'Académie française, lorsque *Destouches* succéda à *Campistron*. Après avoir fait l'éloge des talens du premier pour le genre comique, et de ceux du second pour le tragique, voici comment il loue le récipiendaire, de son habileté dans les négociations. *Destouches* avait été envoyé à la cour de Londres, en 1717, avec l'abbé *Dubois*, pour y traiter de grandes affaires.

« La réputation que vous deviez aux
» muses, vous a enlevé à elles pour quel-

» que temps. Le public vous a vu avec
» regret passer à d'autres occupations
» plus élevées, à des affaires d'État, dont
» il aurait volontiers chargé quelque
» autre moins nécessaire à ses plaisirs.
» Toute votre conduite en Angleterre,
» où les intérêts de la France vous
» étaient confiés, a bien vengé l'honneur
» du génie poétique, qu'une opinion
» assez commune condamne à se ren-
» fermer dans la poésie. Eh! pourquoi
» veut-on que ce génie soit si frivole?
» ses objets sont sans doute moins im-
» portans que des traités entre des Cou-
» ronnes. Mais une pièce de théâtre,
» qui ne sera que l'amusement du pu-
» blic, demande peut-être des réflexions
» plus profondes, plus de connaissance
» des hommes et de leurs passions, plus
» d'art de combiner des choses opposées,
» qu'un traité qui fera la destinée des
» nations. Quelques gens de lettres sont
» incapables de ce qu'on appelle les affai-
» res sérieuses, j'en conviens; mais il y
» en a qui les fuient sans en être inca-
» pables; encore plus qui, sans les
» fuir, et sans en être incapables, ne se
» sont tournés du côté des lettres que
» faute de matière à exercer leurs ta-
» lens ».

Voltaire est le premier qui, dans son discours de réception, ait traité un sujet de littérature, sans s'être néanmoins

affranchi des éloges de devoir. Son exemple a été déjà suivi, et mérite bien de l'être constamment dans la suite.

Les éloges qu'on prononce dans l'Académie des sciences et dans celle des belles-lettres, sont *historiques*. Le secrétaire en est spécialement chargé. Ils peuvent être regardés comme des mémoires pour servir à l'histoire des lettres. La vérité doit donc en faire le principal mérite, quoiqu'il soit permis quelquefois de l'adoucir, et même de la taire. Il faut y rappeler les principales circonstances de la vie des grands hommes qu'on loue, et les faire connaître par la peinture de leur caractère, de leurs sentimens, de leurs mœurs, de leur goût, de leurs talens. Le style de ces sortes d'éloges doit être élégant, plein de noblesse, mais en même-temps simple, sans manquer de chaleur.

Orateurs académiques

L'Académie française a publié, il y a quelque temps, un recueil de *discours académiques*, dont le plus grand nombre se fait lire avec plaisir. On peut en dire autant de ceux qu'elle a fait imprimer séparément, à la réception de chaque académicien.

Il y a un vaste et précieux recueil d'excellens *mémoires*, qui ont été lus dans l'Académie des belles-lettres. Tous les genres d'érudition y sont traités de la manière la plus satisfaisante, tant

pour l'agrément que pour l'instruction.

Les *éloges* des membres de l'Académie des Sciences, par *Fontenelle*, étincèlent de beautés, tantôt fines, tantôt frappantes. On y trouve beaucoup de pensées neuves et ingénieuses. Le style en est orné et brillant, mais quelquefois peut-être trop recherché.

Mairan, son successeur, loue avec beaucoup de délicatesse, et trace des portraits tout-à-fait ressemblans.

Boze, secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, a fait les *éloges* des membres de cette compagnie. Il écrit naturellement, manie également bien tous les sujets qu'il traite, et peint de même les divers caractères qu'il veut représenter.

Fréret, *Bougainville* et *le Beau*, qui l'ont successivement remplacé, ont publié aussi les *éloges* de leurs confrères. Ils sont remarquables par la correction et l'élégance du style.

ARTICLE IV.

Des Discours politiques.

Les discours que j'appelle *politiques* sont ceux que les hommes chargés des différentes parties du gouvernement, sont obligés de faire de vive voix ou par écrit, sur les matières importantes qu'ils trai-

tent, soit avec leurs concitoyens, soit avec les étrangers. La nature de ces discours varie suivant les temps, les circonstances, les affaires, les événemens. Ce sont des avis qu'on ouvre, des sentimens qu'on propose, des difficultés qu'on aplanit, des résolutions qu'on prend, des représentations qu'on fait, des conférences qu'on soutient, des dépêches qu'on expédie, des mémoires, des conventions, des traités qu'on dresse.

Sujets des discours politiques.

Le nombre des sujets de ces sortes de discours peut être infini; mais on les réduit ordinairement, comme l'a fait *Aristote* dans sa *Rhétorique*, à cinq chefs généraux, qui sont les *finances*, la *paix* et la *guerre*, la *sûreté des frontières*; le *commerce*, et l'*établissement des lois*. Je ne suivrai point ce savant rhéteur dans les développemens qu'il donne sur toutes ces matières politiques: il suffira que je dise un mot sur chacun de ces cinq objets.

Savoir exactement à quoi se montent les revenus de l'État, pour augmenter, pour diminuer à propos certains droits déjà établis, ou pour en imposer de nouveaux; comparer la recette avec la dépense, pour retrancher ou pour modérer celle-ci selon le besoin; voilà le vrai moyen de parler d'une manière juste et convenable sur les *finances*.

Les hommes d'État qui délibèrent sur

la *paix* ou sur la *guerre*, doivent non-seulement connaître les forces du royaume, et les moyens par lesquels on pourrait les augmenter; mais encore celles des puissances voisines; pour les comparer les unes aux autres. Il leur est aussi essentiel de savoir l'histoire des guerres de leur pays, et même de celles des autres peuples.

La connaissance des places fortes du royaume, de leur situation, des postes qu'il est important de fortifier, et du nombre actuel des troupes qui les gardent, est absolument nécessaire pour parler touchant la *sûreté des frontières*.

On ne peut se flatter de bien traiter un sujet concernant le *commerce*, si l'on n'en connaît l'étendue et les différentes branches, la nature des marchandises qu'on fournit à l'étranger, et la nature de celles qu'on en tire; les avantages ou les désavantages qui résultent de l'importation ou de l'exportation.

Pour pouvoir faire de sages et de justes propositions sur *l'établissement des lois*, il faut connaître les différentes espèces de gouvernemens, et ce que leur constitution a de bon ou de vicieux; les mœurs, le caractère et le génie des peuples; l'esprit des principales lois, tant nationales qu'étrangères, tant anciennes que modernes. On doit donc juger qu'une étude réfléchie de l'histoire

est ici absolument nécessaire, et que les voyages même ne peuvent être que d'une grande utilité.

L'orateur qui traite un de ces sujets veut ordinairement porter ses auditeurs à une entreprise, ou les en détourner. Il doit donc prouver qu'elle est juste ou injuste, utile ou désavantageuse, nécessaire ou superflue, et indiquer les moyens par lesquels on peut y parvenir, ou en faire voir l'impossibilité. Il aura soin, pour bien présenter et bien disposer sa matière, de la partager en plusieurs articles, et de s'attacher, en la discutant, à la solidité des principes, à la justesse des pensées, plutôt qu'à la pompe et aux charmes de l'élocution. Le style de ces sortes de discours doit être simple, naturel, mais surtout très-clair et propre au sujet. L'homme d'État est obligé, peut-être plus que personne, de savoir bien sa langue et de l'écrire correctement, de connaître la valeur des mots et l'art de les bien placer.

Dans quelques gouvernemens, les affaires importantes se décident à la pluralité des suffrages, ou du-moins, d'après l'opinion et l'avis d'un certain nombre de personnes. Or, on ne peut pas supposer que la multitude, ou tous ces particuliers, soient animés d'un même esprit, conduits par les mêmes vues, par les mêmes motifs. Le préjugé, la pas-

sion, l'ignorance font envisager les objets sous des faces bien opposées. C'est à l'orateur à éclairer l'ignorance, à détruire le préjugé, à subjuguer la passion. Pour y réussir, il ne lui suffira pas simplement d'exposer la vérité. Quoiqu'elle ait beaucoup de force quand elle est présentée sans fard, elle a néanmoins besoin, pour triompher pleinement des cœurs, d'être revêtue de quelques ornemens. Il faut donc que l'orateur emploie le genre simple pour instruire, le genre fleuri pour se faire écouter avec plaisir, et le genre sublime pour émouvoir et pour entraîner les esprits dans un même sentiment. Ce que je dis ici des républiques, peut servir de règle pour les discours qu'on prononce dans les gouvernemens monarchiques, aux assemblées des États de certaines provinces, des nobles, du clergé, des commerçans, etc.

Quant aux matières d'État qui se traitent dans le cabinet des princes, on peut conjecturer que les ministres mettent tout leur soin à faire des rapports exacts, à appuyer leur avis par des raisons fortes et solides, sans blesser le respect dû au souverain, et les égards qu'ils doivent à leurs pareils.

Discours pour haranguer les troupes.

Il y a d'autres discours qui sont du ressort d'une espèce d'éloquence qu'on peut appeler *militaire*, et qui paraît néces-

saire à tout officier général ou particulier, pour exciter ou soutenir la valeur des troupes. L'usage de les haranguer au moment d'une bataille a été constamment pratiqué chez les Anciens ; il ne l'est plus tant parmi nous. Ces sortes de harangues doivent être courtes, vives, pleines de feu, et prononcées avec beaucoup d'action. Le grand *Condé*, prêt à en venir aux mains avec les Espagnols, près de Lens, ne dit que ces mots sublimes à ses troupes, qui avaient toujours vaincu sous lui : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Norlingue.*

Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, et combattant pour les Protestans contre Henri III, assiégeait la ville de Cahors, capitale du Querci, lorsque le bruit se répandit dans l'armée qu'un secours attendu par les habitans, qui se défendaient très-vigoureusement, était sur-le-point d'arriver. A cette nouvelle, les principaux officiers, épuisés de fatigue et couverts de blessures, après cinq jours et cinq nuits de combats continuels, conseillent à ce prince de faire retraite. Mais il répond avec un air plein d'assurance : « Il est dit là haut ce qui » doit être fait de moi en cette occasion. » Souvenez-vous que ma retraite hors » de cette ville sans l'avoir assurée au » parti, sera la retraite de ma vie hors

» de ce corps. Il y va trop de mon hon-
» neur d'en user autrement. Ainsi, qu'on
» ne me parle plus que de combattre,
» de vaincre ou de mourir ». Ces paroles raniment le courage et l'ardeur des troupes. On recommence les attaques, et la ville est emportée d'assaut. Ce fut, dit-on, au moyen des pétards, qui furent alors mis en usage pour la première fois.

Le discours que ce grand roi tint à ses soldats, au moment qu'il allait livrer bataille à Mayenne, dans les plaines d'Ivry, n'est pas moins admirable : « Mes com-
» pagnons, leur dit-il, si vous courez
» aujourd'hui ma fortune, je cours aussi
» la vôtre. Je veux vaincre ou mourir
» avec vous. Gardez bien vos rangs, je
» vous prie; si la chaleur du combat vous
» les fait quitter, pensez aussitôt au
» ralliement; c'est le gain de la bataille...
» et, si vous perdez vos enseignes, cor-
» nettes et guidons, ne perdez point de
» vue mon panache blanc, vous le trou-
» verez toujours au chemin de l'honneur
» et de la victoire ».

Les historiens latins sont pleins de ces sortes de discours, que les généraux d'armée adressaient aux troupes, et qui sont de vrais modèles en ce genre d'éloquence. On en a donné un recueil sous le titre : *Harangues choisies, tirées des historiens latins Salluste, Tite-Live, Tacite*

*

et *Quinte-Curce :* elles sont fort bien traduites.

On trouvera aussi dans les *Révolutions romaines*, par l'abbé de *Vertot*, de très-beaux discours, qu'on peut rapporter au genre politique.

CHAPITRE III.

Du Genre historique.

Les bornes resserrées de cet ouvrage ne me permettent point de traiter le *genre historique* dans toute l'étendue et avec tous les développemens dont il serait susceptible. Je ne peux que tracer succinctement les préceptes généraux sur la *manière d'écrire l'histoire*, et en ajouter ensuite quelques-uns de particuliers dans l'énumération de ses *différentes espèces*. Mais ces courtes réflexions suffiront pour nous faire juger qu'un esprit vaste, ferme et pénétrant; une raison saine et lumineuse; un jugement droit, solide et profond; en un mot, un génie heureux, soutenu d'un goût exquis, enrichi d'une infinité de connaissances, et joint à toutes les qualités du cœur qui distinguent le parfait honnête homme, sont absolument néces-

saires à l'écrivain qui veut obtenir, dans ce genre, des succès non moins durables que brillans.

ARTICLE I.er

De la Manière d'écrire l'Histoire.

Celui qui veut écrire l'histoire a des devoirs bien importans à remplir. Je vais donner une idée des plus essentiels, en parcourant les objets suivans.

I. *Du Choix et de l'Arrangement des Faits.*

Le champ qui s'ouvre aux yeux de l'historien est d'une étendue immense, puisque l'histoire embrasse toutes les actions des hommes célèbres, tous les évènemens dont l'Univers a été le théâtre. Mais serait-il vrai que toutes les actions, tous les évènemens dussent indistinctement passer sous la plume de l'historien? Non, sans doute : il y a un choix à faire; et ce choix dépend d'un esprit sage et judicieux, d'un discernement aussi fin que juste.

Les choses grandes et dignes d'être racontées, c'est-à-dire, les choses intéressantes par l'agrément ou par le fonds d'instruction qu'elles présentent, sont les seules qui peuvent faire la matière d'une histoire. Il faut surtout que la

vérité en soit bien constatée. Le premier devoir de l'historien est de distinguer, avec la plus exacte précision, le faux du vrai, de rejeter tout ce qui est incertain où d'une autorité suspecte, et de n'admettre que ce qui ne peut pas être révoqué en doute. L'histoire n'est le récit que des choses vraies : l'historien s'annonce pour être l'organe de la vérité. S'il rapporte des choses fausses, ou qu'il donne pour des vérités de simples conjectures, il trompe le public, il en impose à l'Univers, pour lequel il écrit.

O vous donc, qui voulez présenter aux siècles futurs le tableau des siècles passés, cherchez la vérité dans sa première source, dans les mémoires bien sûrs et bien fidèles, et, quand vous l'aurez trouvée, armez-vous d'un courage inébranlable, pour la dire sans détour, sans équivoque, sans le moindre déguisement. Loin de vous le préjugé, la passion, l'esprit de parti, l'esprit national même. Au moment où vous maniez les pinceaux de l'histoire, vous ne devez être d'aucune secte, d'aucun pays. Votre qualité d'historien vous donne le titre de juge, mais souvenez-vous sans cesse que vous ne pouvez vous dispenser d'être un juge également intègre, à l'égard des étrangers et de vos concitoyens, à l'égard des alliés de votre patrie et de ses plus implacables ennemis.

Après avoir recueilli les faits intéressans et vrais dont l'historien doit composer son ouvrage, il les mettra dans l'ordre et l'arrangement les plus convenables : c'est en quoi consiste la forme de l'histoire. Un esprit susceptible de grandes idées, et capable d'élévation, lui est nécessaire pour faire un plan vaste, exact, bien lié dans toutes ses parties, et dont la seule exposition annonce clairement tout son dessein. Il faut qu'il se rende maître de son sujet, qu'il l'embrasse, qu'il le possède tout entier, qu'il en montre l'unité, en le présentant sous son véritable point-de-vue; et qu'il tire d'une seule source les principaux événemens qu'il doit raconter.

II. *Du Récit des Faits et de leurs Circonstances.*

L'historien doit avoir soin de ne rien dire de superflu dans le récit des faits : c'est le moyen de rendre la narration vive, rapide, pleine de force et de dignité; c'est le moyen d'attacher constamment le lecteur distrait ou volage. S'il s'abandonne à la fougue de son imagination, il deviendra diffus, et par-là même, froid et languissant. Cependant il ne doit pas se dispenser, en suivant la chaîne des évènemens, d'en observer la

cause et les effets; de saisir surtout et de faire voir le rapport qu'ils ont eu, ou qu'ils ont aujourd'hui avec le bonheur ou le malheur des peuples.

Quoiqu'on doive s'assujétir à la chronologie, on peut néanmoins, on doit même, en bien des circonstances, s'en écarter, pour suivre un ordre que prescrit la raison. Souvent un fait essentiel qui n'est pas le plus reculé, doit être raconté d'avance, parce qu'il répand la lumière sur d'autres faits qui lui sont antérieurs. Souvent un autre fait ne peut être exposé dans tout son jour, qu'après un grand nombre d'autres, qu'il précède dans l'ordre des temps. C'est au discernement, à la justesse d'esprit de l'historien, de choisir l'endroit où ces grands évènemens seront le mieux placés pour la perfection de son histoire.

Que le fil de la narration ne soit jamais rompu, que tous les faits y soient enchaînés sans la moindre contrainte. Le grand art de l'historien consiste à passer d'un sujet à un antre, non-seulement sans distraire le lecteur, mais encore en l'attachant davantage, et en augmentant son plaisir. La liaison des faits dans l'histoire doit être, pour ainsi dire, aussi naturelle que la liaison des divers membres du corps humain.

Les principaux évènemens rapportés

avec toutes leurs circonstances, rendent une histoire bien agréable et bien instructive, quand ces circonstances sont essentielles, intéressantes et vraiment utiles. On a dit que c'était pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Gravelines, etc., que le célèbre maréchal de *Saxe* se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appelait des *affaires de poste*. Il en est de même de tous les faits dont les détails peuvent être utiles aux lecteurs de toutes les classes, au simple citoyen, au militaire, à l'homme d'État, aux souverains même.

Aucun des détails propres à éclaircir un évènement ou à relever une action mémorable, ne doit être passé sous silence. C'est ainsi que *Tite-Live*, décrivant la marche d'Annibal en Italie, en rapporte toutes les circonstances capables de donner la plus haute idée de cette entreprise si hasardeuse. Ce morceau est, au jugement du P. *Rapin* (*), le plus achevé de son histoire. Il se trouve, dit-il, peu de chose de cette force dans l'antiquité. Jamais un plus grand dessein n'est tombé dans une âme plus extraordinaire, et jamais rien ne s'est exécuté avec plus de hardiesse ni de fermeté. Il s'agissait de sortir de

(*) Réflexions sur l'Histoire.

l'Afrique; de passer toute l'Espagne, de surmonter les Pyrénées; de traverser le Rhône, si vaste et si rapide vers son embouchure, dont les rivages étaient bordés de tant d'ennemis; de s'ouvrir un chemin à travers les Alpes où l'on n'avait jamais passé; de ne marcher que sur des précipices; de disputer chaque pas qu'il fallait faire à des peuples postés partout en embuscade, dans des défilés continuels, parmi les neiges, les glaces, les pluies, les torrens; de défier ces orages et ces tonnerres, si fréquens et si furieux alors dans les montagnes; de faire la guerre au ciel, à la terre, à tous les élémens; de traîner après soi une armée de cent mille hommes, de nations différentes, mais tous gens mal satisfaits d'un capitaine dont ils ne pouvaient imiter le courage. L'effroi est dans le cœur des soldats; le seul Annibal est tranquille. Le péril qui l'environne de toutes parts, jette le trouble dans toute l'armée, sans qu'il en soit ému. Tout est peint dans un détail de circonstances affreuses : l'image du danger est exprimé dans chaque parole de l'historien; et jamais tableau n'a paru plus fini dans l'histoire, ni touché de plus fortes couleurs et avec de plus grands traits.

III. *Des Caractères des Personnages.*

Non content de décrire les évènemens et les circonstances qui les accompagnent, l'historien doit encore remonter à leur source, pour en découvrir le fond, les causes et les principes. Ce n'est pas tant par le récit des actions des hommes, que par le détail des motifs qui les font agir, qu'il peut piquer la curiosité du lecteur, l'intéresser et l'instruire. Il faut qu'il lui montre le cœur humain à découvert, et qu'il démêle à ses yeux les secrets ressorts qui le font mouvoir dans les différentes circonstances de la vie. C'est en cela que l'histoire nous est vraiment utile. L'historien s'attachera donc à dévoiler les desseins, les pensées de ses personnages, à nous en faire connaître les mœurs et le caractère, sans cependant s'amuser à peindre leur extérieur. Ces sortes de portraits peuvent faire briller le talent de l'écrivain; mais ils sont toujours vides d'instruction, et ne plaisent jamais au lecteur sensé.

Que m'importe, dit l'auteur (*) que j'ai déjà cité, de savoir si Annibal avait les dents belles, pourvu que son historien me fasse connaître la grandeur de

(*) Réflexions sur l'Histoire.

son génie; qu'il me montre un esprit hardi, inquiet, des pensées vastes, un cœur intrépide, et tout cela animé d'une ambition désordonnée, mais soutenue d'une constitution robuste, comme l'a dépeint *Tite-Live?* C'est ainsi que *Salluste*, continue-t-il, me donne une grande opinion de Catilina, par le portrait qu'il en fait à l'entrée de son histoire. Et quand je vois ce soldat déterminé mettre des armées sur pied de son cabinet; aller au sénat dans un silence qui marque de la résolution pour affronter le consul; essuyer tête levée ses invectives; jeter l'alarme dans Rome; faire trembler l'Italie; oser, enfin, ce qu'un particulier n'avait jamais osé, je ne suis pas surpris, après la description que l'historien m'en a faite. Je vois un homme de tête, qui remue tout sans se montrer, parce qu'il a bien pris son parti. Pompée est éloigné avec les meilleures troupes de la république, attaché à une guerre importante, mais opiniâtre : Rome est remplie de gens mal intentionnés : les provinces voisines sont pleines de mécontens : le désordre est universel dans la république, par le débordement de tous les vices qui y règnent; et tout est favorable au dessein de Catilina, dans la conjoncture qu'il prend pour l'exécuter.

IV. *Des Digressions et des Réflexions.*

Les digressions sont des ornemens dans l'histoire : elles y répandent une agréable variété, qui charme l'esprit du lecteur, sans cesser de l'occuper utilement. Mais il faut qu'elle ne nuisent point à la régularité de l'ouvrage ; qu'elles tiennent surtout au fond du sujet par quelque chose d'intéressant, et qu'elles soient plus ou moins étendues, selon leur plus ou moins de liaison avec le corps de l'histoire. C'est ainsi que *Garnier*, dans son *Histoire de France*, désapprouvant un traité que signa Louis XII avec César *Borgia*, au nom du pape, fait une digression aussi curieuse qu'instructive sur l'origine et les progrès de la puissance des souverains pontifes et des empereurs. Lorsqu'on s'engage dans une digression, on doit se mettre en garde contre la vivacité de son imagination, et ne consulter que son jugement; c'est le moyen de ne pas s'éloigner de son but.

L'historien a encore un devoir bien important à remplir : c'est de ne rien dire dans son ouvrage qui ne porte un caractère de raison et d'équité ; qui ne montre la droiture de son cœur, et l'honnêteté des ses sentimens. C'est à lui qu'il appartient de distinguer le vrai et le

faux mérite, la véritable et la fausse gloire, les actions réellement vertueuses et celles qui ne le sont qu'en apparence ; de démasquer hardiment le vice, d'exposer la vertu dans tout son jour, et de les peindre l'un et l'autre avec les seules couleurs qui leur sont propres ; en un mot, de ne louer que ce qui mérite les éloges de l'homme honnête et éclairé. Mais tout cela doit se faire dans le corps du récit. Les réflexions particulières, les sentences figurent mal dans l'histoire, à moins qu'elles ne naissent naturellement du sujet, à moins qu'elles ne soient courtes et pleines de sens. Encore même l'historien devrait-il les laisser faire au lecteur, en se bornant à lui en présenter le germe.

V. *Du Style de l'Histoire.*

On vient de voir que la perfection d'une histoire consiste, en grande partie, dans l'exposition et la liaison des faits dont la vérité est bien constatée; dans le détail des grands évènemens et de leurs circonstances essentielles ; dans le développement des négociations importantes, et dans l'expression fidèle des caractères des personnages. Tous ces différens objets bien présentés donnent au lecteur une idée aussi étendue et aussi juste qu'elle puisse l'être, du gouverne-

ment et des mœurs d'une nation. Il ne me reste plus qu'à dire un mot du style.

Le genre historique n'admet ni les grandes passions, ni les figures hardies et trop magnifiques. L'objet de l'historien n'est point de se rendre maître des cœurs, ou de flatter seulement l'imagination. Il ne prend la plume que pour instruire et éclairer l'esprit par le récit des faits. Il doit donc se borner à raconter avec simplicité, à mettre dans son style de la clarté sans diffusion, de la précision sans obscurité, de l'élévation sans enflure, du nombre, de l'harmonie, et de l'agrément sans art. Le style ne doit presque pas se faire remarquer dans l'histoire.

Cela n'empêche pas qu'il ne doive être proportionné au sujet, se plier, pour ainsi dire, aux circonstances, se conformer aux caractères, se diversifier selon les évènemens. Il sera tantôt sérieux et tantôt enjoué; tantôt noble et tantôt naïf; tantôt touchant et tantôt léger; tantôt simple et tantôt même sublime. S'agit-il de crayonner les ravages de la guerre, et les suites déplorables des discordes civiles? le style doit être rapide, énergique et véhément. S'agit-il de décrire les fruits heureux de la paix, et le contentement des peuples? le style doit être riche, gracieux, brillant et fleuri. Voulez-vous démêler les secrets

ressorts de la politique et des négociations? que votre style soit uni, grave, méthodique et nerveux. Voulez-vous dévoiler les intrigues des cours, et le manége des courtisans? que votre style soit fin, saillant, précis et varié. Si vous avez à célébrer les vertus et la gloire d'un souverain qui remplit tous ses devoirs, et dont la présence porte la joie dans tous les cœurs, votre style doit être facile, harmonieux et plein de douceur. Si vous avez à peindre un prince odieux et méprisable, qui a été la honte du trône et le fléau de son peuple, votre style sera vif et animé du coloris le plus mâle et le plus vigoureux.

ARTICLE II.

Des différentes Espèces d'Histoire.

On peut considérer les hommes dans leurs rapports avec la divinité, et dans leurs rapports entre eux. De là, deux espèces générales d'histoire; l'Histoire sacrée, et l'Histoire profane.

I. *De l'Histoire sacrée.*

L'histoire *sacrée* est en général l'histoire de la religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Nous y voyons, dans une suite d'évènemens miraculeux,

le chef-d'œuvre de la divinité; Dieu lui-même prononcer ses oracles et dicter ses lois à son peuple; établir, dans les temps marqués par sa sagesse, son Eglise inébranlable sur ses fondemens au milieu des erreurs, des crimes, et des persécutions des hommes, au milieu des révolutions des âges, et du bouleversement des empires.

La religion se présente à nous relativement à son existence, sous un double point-de-vue; dans les siècles où elle a été connue d'un seul peuple, et dans ceux où elle a été répandue par toute la terre. C'est ce qui a fait diviser l'histoire sacrée en histoire *sainte* et en histoire *ecclésiastique*.

Histoire sainte.

L'histoire *sainte* a été écrite par des hommes inspirés de Dieu. Elle comprend tous les siècles qui se sont écoulés depuis la création du monde jusqu'à la publication de l'Évangile. Les livres saints, où sont consignés les évènemens antérieurs à la naissance de Jésus-Christ, sont appelés l'*Ancien Testament*. La narration des quatre évangélistes, et les actes des apôtres, qui contiennent l'histoire de la vie de Jésus-Christ, et les faits immédiatement postérieurs à sa mort, sont appelés le *Nouveau-Testament*.

Il n'y a point d'histoire qu'on puisse comparer à celle-ci pour la certitude, la grandeur, l'importance, et la variété

des événemens. C'est l'histoire de l'homme, l'histoire du ciel et de la terre, l'histoire de Dieu même. Cet Être souverain, dont elle nous donne une idée nette et précise, y est peint avec tous ses attributs. Il y déploie l'éclat de sa toute-puissance dans la formation de l'Univers, la justice de ses décrets dans la punition de l'homme coupable, de la sublimité de ses desseins dans la conduite de son peuple chéri, les trésors de sa sagesse dans le grand ouvrage de la rédemption, qu'il prépare et qu'il consomme. Un enchaînement de prodiges sans nombre, opérés à la vue des nations; une suite de prophéties, qui se sont vérifiées à la face du monde entier; tout annonce dans les saintes Ecritures, que Dieu lui-même a, pour ainsi dire, emprunté la plume des hommes; pour apprendre à l'Univers l'histoire de notre religion.

Dans l'*Ancien Testament*, le plus ancien et le plus authentique de tous les livres, sont marquées la propagation du genre humain, la distribution des terres, l'origine des sociétés, des empires et des arts. Il renferme la base de toutes nos connaissances historiques, et répand la plus vive clarté sur les ténèbres des temps fabuleux. Les causes des faiblesses et des misères humaines, que le philosophe ne peut découvrir par les seules lumières de sa raison, y sont exposées

dans le plus grand jour. On y voit, ainsi que dans le *nouveau Testament*, tracées par le doigt de Dieu même, les maximes fondamentales de la vraie morale. Les hommes de tous les âges, de toutes les conditions, trouvent dans ce livre des livres la route qui doit les mener au vrai bonheur.

A ne considérer l'*ancien* et le *nouveau Testament* que comme des ouvrages purement historiques, on peut assurer qu'il n'en est point en ce genre d'aussi beaux, d'aussi parfaits. Les écrivains sacrés réunissent au plus haut degré toutes les qualités qu'on peut admirer dans les meilleurs historiens. Nul sentiment étranger à leur objet ne les anime: ils ne sont occupés qu'à peindre la vérité telle qu'elle est. Les événemens sont tous présens à leurs yeux, et se placent d'eux-mêmes dans l'arrangement le plus naturel. L'éloquence continue qui règne dans les livres saints n'y doit rien aux ressources de l'art : elle est toute dans les choses, et n'en est que plus belle, plus touchante, plus persuasive. La simplicité du style fait le caractère propre des historiens sacrés: mais c'est une simplicité, tantôt majestueuse, tantôt énergique, tantôt naïve, tantôt pleine de douceur, et toujours une simplicité sublime, qui transporte et maîtrise l'âme; simplicité admirable, qui seule serait,

pour l'homme qui réfléchit, une bien forte preuve de la vérité des écritures.

Histoire ecclésiastique.

L'histoire *ecclésiastique* a été écrite par des hommes aidés de leur seul génie. Elle comprend l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la publication de l'Évangile jusqu'à nos jours. De tous les événemens dont l'Univers a été le théâtre, il n'en est aucun qui soit aussi frappant, aussi digne de notre attention, aussi grand, aussi utile aux hommes, que l'établissement et la perpétuité du Christianisme.

La religion païenne, si favorable aux passions humaines, consacrée, pour ainsi dire, par une longue suite de siècles, était la religion de tous les peuples. Douze misérables pêcheurs, sans crédit, sans puissance, sans appui, sans aucune ressource de la part des hommes, soutenus seulement par leur confiance en la parole de celui qui les a envoyés, et qui a subi le supplice ignominieux de la croix, entreprennent de détruire et d'anéantir cette religion. Ils ont à combattre l'ignorance et la prévention des peuples, les sophismes et l'orgueil des savans, l'amour-propre et la fierté des empereurs, tous adonnés au culte des idoles, et intéressés à le maintenir. Ces hommes de la lie du peuple se partagent néanmoins le monde entier, et vont prêcher une religion à laquelle il faut sa-

crifier tous ses préjugés, tous ses penchans, tous ses intérêts personnels. L'Eglise s'établit : mais elle voit aussitôt l'idolâtrie réunir ses plus formidables efforts pour en abattre les premiers fondemens. Elle est inondée du sang de ses martyrs; mais ce *sang* même devient la *semence* la plus féconde des *Chrétiens*. L'Eglise s'étend, s'agrandit, et attire dans son sein toutes les nations de la terre. C'est alors qu'elles voient la vérité dans tout son jour, la vertu dans toute sa pureté, le bonheur suprême qui doit en être la récompense; et c'est presqu'en-même-temps que cette lumière si éclatante, ces connaissances si sublimes, opèrent la plus heureuse révolution dans les mœurs, l'esprit, le caractère, la législation, et le gouvernement de tous les peuples. Cependant aucun siècle ne s'écoule sans que l'Eglise soit attaquée et déchirée par les nombreux ennemis qui ont conjuré sa ruine. Mais elle sort glorieuse et triomphante de tous ces combats; et nous la voyons, au milieu des fréquens assauts que lui livrent le libertinage, l'erreur et l'incrédulité; nous la voyons constamment inébranlable, telle qu'un rocher au pied duquel vont se briser, en mugissant, les flots soulevés par les plus violens orages.

Cette histoire renferme tous les faits relatifs, non-seulement à la publication

et à la propagation de l'Evangile, mais encore à l'établissement des lois et de la discipline ecclésiastique; à la manière dont l'Église a été gouvernée par ses pontifes, et aux troubles excités par les hérétiques, hommes téméraires et audacieux, qui inventaient ou adoptaient des erreurs contraires aux vérités qu'elle enseigne. Les histoires des papes, des conciles, des hérésies et des schismes, font partie de l'histoire ecclésiastique.

Pour la bien traiter, il faut être profondément instruit des augustes mystères, de la morale sublime de la religion, et du droit canonique: faire connaître le véritable esprit des lois, des règles, des décisions, des usages, des priviléges de l'Église; ses oracles, ses dogmes, sa foi, l'étendue et les bornes de sa juridiction, son autorité à laquelle tous les fidèles du monde doivent être soumis en ce qui concerne purement le spirituel. Le devoir de l'historien est aussi de consacrer la mémoire des souverains qui ont protégé la religion, des savans qui l'ont défendue, des héros chrétiens qui l'ont cimentée de leur sang.

Un des meilleurs modèles que puissent se proposer ceux qui veulent s'adonner à ce genre d'histoire, est l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, écrivain aussi sage et circonspect que savant et judicieux. Nous lui devons aussi les

Mœurs des Chrétiens, excellent ouvrage, où il nous fait parfaitement connaître ces hommes si admirables par leurs vertus, supérieurs à tous les héros par leur courage, et dont le grand *Corneille* a dit avec autant d'énergie que de vérité, dans sa tragédie de *Polieucte :*

Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.

II. *De l'Histoire profane.*

L'histoire profane est ou *civile*, ou *littéraire*, ou *naturelle*.

Histoire civile.

Tous les événemens qui se sont passés dans les empires et les divers États de la terre, sont la matière de l'histoire *civile*. Si elle embrasse le monde entier et tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, elle est *universelle*. Si elle n'embrasse qu'une des quatre parties du monde, un royaume, une province, une ville, un événement, la vie d'un seul homme, elle est *particulière*.

On divise encore l'histoire civile en histoire *ancienne* et en histoire *moderne*. L'histoire *ancienne* commence à la création du monde, et finit, suivant quelques-uns, à la naissance de Jésus-Christ; suivant d'autres, à l'établissement des monarchies modernes, c'est-à-dire, à la fin du quatrième siècle, époque de la division de

l'empire romain en empire d'orient et en empire d'occident. Il y en a même qui terminent l'histoire ancienne à la fondation d'un nouvel empire d'occident par Charlemagne, couronné empereur en 800. L'histoire *moderne* s'étend depuis l'une de ces trois époques jusqu'à nos jours.

C'est une entreprise bien difficile que celle d'une histoire *universelle*, qu'on veut écrire dans tous les détails nécessaires : elle est au-dessus des forces d'un seul homme. Cette histoire, en effet, doit présenter le fond de toutes les histoires des peuples, dans une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. Il faudrait, avant de prendre le pinceau, dit l'abbé *Batteux* (*), rassembler les fastes de tous les empires, les monumens de tous les faits, être sur de les avoir authentiques, de les entendre dans leur véritable sens. Alors il ne s'agirait plus que de former une société nombreuse de savans, de leur communiquer la même âme, et de la faire passer par une sorte de métempsycose, dans les continuateurs, jusqu'à la perfection entière de l'entreprise.

Pour bien faire l'histoire complète d'une nation, il faut remonter jusqu'à son origine, marquer ses progrès et son

(*) Principes de littérature, tome IV.

accroissement; démêler tous les ressorts de sa politique; donner une notion juste de son caractère, de son génie, de sa religion, de ses lois, de ses richesses, de son gouvernement; exposer tous les grands changemens qu'elle a éprouvés, et les divers états par lesquels elle a passé; développer les véritables causes de sa décadence ou de son élévation, et la suivre pas à pas jusqu'à sa ruine totale, ou jusqu'au dernier période de sa grandeur. Si l'on ne veut écrire que l'histoire de ses *révolutions*, on passera sous silence tous les faits qui ne sont pas bien intéressans: mais on enchaînera avec goût tous ceux qu'on racontera, en exposant succinctement ce qui est arrivé dans les intervalles. Les histoires de *révolutions* exigent un style plus élégant, plus vif, plus rapide et plus orné que celui des autres histoires.

Quand l'historien se borne au récit d'un seul événement important, il doit faire un préambule, pour mettre le lecteur au fait des temps, des lieux, des mœurs, des intérêts, des caractères. Il faut ensuite qu'il présente le germe de l'événement qu'il se propose de raconter, qu'il le suive dans ses circonstances et dans ses progrès, et le conduise jusqu'à sa fin.

Dans la *vie* d'un homme illustre, l'historien ne rapportera que les événemens

publics où son personnage aura joué un rôle considérable. Il doit principalement s'arrêter sur les détails de sa conduite particulière, développer d'une manière nette et précise les motifs de ses actions, et former, sous des traits bien marqués, un tableau de ses faiblesses et de ses vertus. Les reflexions de l'historien seront en très-petit nombre, et placées à propos. Mais il ne se permettra jamais le blâme ni la louange. Le seul récit des faits doit tenir lieu de censure ou d'éloge.

Remarquons ici qu'il y a une différence assez essentiel entre l'*histoire* et la *vie* d'un homme illustre. Dans la première, on considère l'homme public plus que l'homme privé. Dans la seconde, on considère autant l'homme privé que l'homme public. Si, par exemple, on écrit l'*histoire* d'un général, on doit rapporter en détail toutes ses actions guerrières, ainsi que les événemens qui s'y trouvent liés, et passer assez légèrement sur sa conduite privée. Si l'on écrit la *vie* de ce général, on doit y joindre au récit circonstancié de tous ses faits d'armes, celui de ses actions particulières.

Au reste, les *vies* des hommes illustres ont ce grand avantage, de nous faire commencer l'étude du cœur humain, en nous montrant les hommes de

près et tels qu'ils sont. Quel fruit ne pouvons-nous pas retirer de cette lecture ! C'est là, plus que partout ailleurs, que l'histoire instruit les hommes par les hommes mêmes. « Ceux, dit *Montaigne*, qui écrivent les *vies*, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils » qu'aux événemens, plus à ce qui se » passe au-dedans qu'à ce qui arrive » au-dehors, ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi c'est mon homme » que *Plutarque* ». Les grands événemens, en effet, nous frappent, nous étonnent, nous jettent dans l'admiration. Mais ils nous font sentir en-même-temps notre impuissance de nous élever jusqu'à l'imitation de ces actions d'éclat, qui ont fixé la destinée des empires et le sort des peuples : au-lieu que nous ne jugeons pas au-dessus de nos forces morales, les actions particulières d'un homme, quelque illustres qu'aient été son rang et sa naissance.

Quant aux *abrégés* d'histoire, il faut convenir qu'ils ont leur utilité, lorsqu'ils sont bien faits. Les ignorans y puisent des connaissances générales, et les savans y trouvent certains faits dont ils avaient perdu le souvenir. On sent que ces sortes d'ouvrages ne sont susceptibles ni de grands détails, ni de bien riches ornemens. Il faut cependant n'y rien omettre d'essentiel, y rapporter tous les

faits vraiment importans, avec leurs principales circonstances, et dire assez de choses pour instruire et intéresser le lecteur. C'est ce que n'a point fait un abréviateur de l'*Histoire sainte*, dans cet endroit où il se borne à dire que *Joseph* fut vendu par ses frères, calomnié par la femme de *Putiphar*, et qu'il devint le surintendant d'Egypte. Qu'y a-t-il dans ces lignes qui puisse instruire un homme ignorant? L'écrivain aurait dû faire connaître les personnages dont il parle, et raconter brièvement l'histoire de *Joseph*. Un discernement juste pour le choix des événemens, est nécessaire à celui qui veut faire un bon *abrégé* d'histoire. Il lui faut de plus le talent rare de dire beaucoup en peu de mots, c'est-à-dire, la plus grande précision dans le style; qualité qui n'est pas la plus brillante, mais qui peut-être est la plus difficile de toutes.

Les *mémoires* sont des histoires écrites par des personnes qui ont eu part aux affaires, ou qui en ont été les témoins oculaires. Elles y joignent, au récit des événemens publics et généraux, les particularités de leur vie, ou leurs principales actions. Ces auteurs, étant obligés de parler souvent d'eux-mêmes, doivent, en prenant la plume, non-seulement se dépouiller de toute passion, pour n'altérer en rien la vérité,

mais encore assez respecter le public pour ne l'entretenir que de choses qui peuvent intéresser un lecteur honnête et sensé.

Les Anciens sont nos maîtres dans l'art d'écrire l'histoire. Supérieurs en ce genre aux meilleurs historiens modernes, ils ont en général la marche plus libre, plus noble, plus naturelle, des transitions plus heureuses dans le récit et l'enchaînement des faits; plus de sagesse, de gravité, de nerf, et en-même-temps de simplicité dans la diction; des traits plus frappans, des coups de pinceau plus vigoureux dans la peinture des mœurs et des caractères. Il serait trop long de faire connaître ici tous les bons historiens, tant anciens que modernes. Je vais seulement indiquer les principaux, soit grecs, soit latins, soit français. Historiens en ce genre.

Historiens grecs. *Hérodote*, né à Halicarnasse, capitale de la Carie, dans l'Asie mineure, vers l'an 484 avant Jésus-Christ, a été appelé le *Père de l'histoire*, parce qu'il a été le premier qui l'ait écrite. Mais il l'a défigurée par une foule d'oracles menteurs et de contes puériles: c'est ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Père du mensonge*. Son ouvrage contient, outre l'histoire des guerres des Perses contre les Grecs, depuis le règne de *Cyrus* jusqu'à celui de

Xercès; celle de la plupart des autres nations. Il passa dans la Grèce, se rendit à Pise, pendant qu'on y célébrait les jeux olympiques, et y lut son histoire. Elle fut si applaudie, qu'on donna le nom des neuf muses aux neuf livres qui la composent. La narration d'*Hérodote* est en effet coulante, le style plein de grâces, de douceur et de noblesse. Le savant *Larcher* a donné une fort bonne traduction de cette histoire, qu'il a enrichie d'excellentes notes.

Diodore de Sicile, ainsi appelé parce qu'il était né (environ soixante ans avant Jésus-Christ) à Agyre, ville de Sicile, avait fait une *Bibliothèque historique* divisée en quarante livres, dont quinze seulement nous sont parvenus avec quelques fragmens. Cet ouvrage comprenait l'histoire des Egyptiens, des Syriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains et des Carthaginois. Le style en est simple et grave. Mais on accuse cet auteur de n'être pas toujours exact et impartial. L'abbé *Terrasson* l'a fidèlement traduit.

Thucydide, né à Athènes l'an 475 avant Jésus-Christ, en entendant lire l'histoire d'Hérodote aux jeux olympiques, sentit naître, dit-on, son talent pour ce genre d'ouvrage. Il écrivit en effet l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, qu'il ne conduisit que jusqu'à la vingt-

unième année. C'est le plus parfait de tous les historiens grecs, soit pour la manière de raconter, soir pour l'exactitude des faits, soit pour la noblesse, la chaleur et la précision du style : presque tous ses mots, suivant *Cicéron*, sont des sentences. Il a été traduit par d'*Ablancourt*.

Xénophon, né à Athènes, vers l'an 450 avant Jésus-Christ, publia l'histoire de *Thucydide*, et la continua sous le titre d'*Histoire grecque*, jusqu'à la bataille de Mantinée. Nous avons aussi de lui la *Cyropédie*, ou *Histoire de Cyrus*, ainsi que l'*Histoire* de l'expédition de *Cyrus le jeune*, et de la mémorable *Retraite des Dix-mille*. Il charme par la pureté, la douceur, et tous les agrémens de la diction. Les Grecs lui donnèrent les surnoms d'*Abeille grecque*, et de *Muse athénienne*. D'*Ablancourt* a traduit son *Histoire grecque*, et *Dacier* sa *Cyropédie*. Le premier a donné aussi une traduction de la *Retraite des Dix-mille*; mais elle est oubliée depuis que *Larcher* a publié la sienne.

Polybe, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vers l'an 203 avant Jésus-Christ, fut du nombre de ces mille Achéens qui, durant la guerre des Romains contre *Persée*, roi de Macédoine, furent emmenés à Rome. Il y avait composé, mais en grec, une

Histoire universelle, qui commençait aux guerres puniques, et finissait à celle de Macédoine. Elle était divisée en quarante livres, dont il ne nous reste que les cinq premiers, avec des extraits de quelques endroits des autres. On en trouve le style un peu négligé. Mais cet écrivain est généralement regardé comme un des plus judicieux de l'antiquité. Il paraît s'être principalement proposé, dans son histoire, de former des politiques et des militaires. Don *Thuilier* en a donné une traduction, qui était presque ignorée, lorsque le chevalier *Folard* la tira de l'oubli, en y ajoutant un excellent commentaire. C'est un corps de science militaire, enrichi de notes historiques et critiques, où toutes les grandes parties de la guerre sont expliquées et démontrées.

Je dois remarquer ici que les militaires ne sauraient lire avec trop de réflexion *Thucydide*, *Xénophon* et *Polybe*. Ces écrivains étaient eux-mêmes de très-bons généraux, et la description qu'ils font des batailles, en hommes du métier, ne peut que donner les plus grandes connaissances de l'art de la guerre. Le lecteur est conduit, comme par la main, dans les siéges et les combats qu'ils décrivent. Les ruses, les stratagèmes, les fausses marches, les attaques vraies ou simulées, les campemens, les

décampemens, rien n'échappe à ces capitaines historiens. Tout est présenté sous le point-de-vue le plus favorable pour faire naître ou perfectionner les idées.

Plutarque, né à Chéronée, dans la Béotie, vers l'an 50 de l'ère chrétienne, écrit avec force et avec clarté dans ses *Vies des hommes illustres*. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre, et le plus propre, en ce genre, à former les hommes, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée. Nous y voyons d'ailleurs les plus grands héros que Rome et la Grèce aient produits. Les comparaisons que fait l'auteur de ces Grecs et de ces Romains, sont d'une justesse et d'une sagacité d'esprit admirables. Nous avons quatre traduction de cet ouvrage, l'une d'*Amyot*, en vieux gaulois, qui offre encore un air de fraîcheur; l'autre de *Tallemant*, la troisième de *Dacier*, et la quatrième de l'abbé *Ricard*.

Pausanias, né à Césarée en Cappadoce, dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, a laissé un *Voyage historique de la Grèce*, où il avait fait un long séjour; ouvrage aussi instructif, par la vaste érudition dont il est rempli, qu'agréable par la description des objets et par la richesse du style. En faisant connaître la situation des lieux, les beautés de la nature et les monumens des arts, l'auteur nous trace l'ori-

gine des divers habitans de cette charmante contrée, et nous apprend quelle était leur religion, quelles étaient leurs lois, leurs coutumes, leurs mœurs. On peut puiser, dans cette relation si bien circonstanciée, une infinité de connaissances en matière de goût, de chronologie, de géographie, d'histoire et de critique. L'abbé *Gédoyn* en a donné une traduction.

Denis d'Halicarnasse, ainsi appelé du nom de cette ville de la Carie, où il était né vers l'an 60 avant Jésus-Christ, ayant été à Rome, qu'il habita pendant vingt-deux ans, y composa, en langue grecque, l'*Histoire des Antiquités romaines*, divisée en vingt livres. Il ne nous en reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 512 de la fondation de Rome: c'est-à-dire, à l'an 442 avant Jésus-Christ. L'auteur y montre une grande exactitude, un génie facile et un bon jugement. Mais il est quelquefois traînant dans sa narration. Le P. *le Jay*, jésuite, l'a traduit.

Historiens latins. *Trogue-Pompée*, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaison, dans le comtat Venaissin, avait fait, vers le commencement de l'ère chrétienne, une histoire où il retraçait tout ce qui s'était passé de plus important dans l'Univers jusqu'au règne d'*Auguste*. Environ cent

cinquante ans après, *Justin* en donna un *Abrégé*, qui fit perdre l'histoire même. Il y a de très-beaux morceaux et des peintures très-vives. La narration de cet historien est nette, la morale sage et le style pur, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue latine. *Favier* en avait donné une traduction, qui a été éclipsée par celle de l'abbé *Paul*.

Tite-Live, né à Padoue, l'an 59 avant Jésus-Christ, passa une grande partie de sa vie à Rome, où il s'acquit l'estime d'*Auguste*, dont il reçut des mémoires pour composer son *Histoire romaine*. Elle commence à la fondation de Rome, et finissait à la mort de *Drusus*, sous *Auguste*. De cent quarante livres qu'elle renfermait, on n'a pu en sauver que trente-cinq; encore ne sont-ils pas d'une même suite : nous devons les supplémens à *Freinshemius*. On admire dans *Tite-Live* la plus belle imagination, la noblesse des pensées et des sentimens, la variété du style, qui se soutient toujours également, et surtout le grand art d'attacher et d'intéresser le lecteur : c'est le prince des historiens latins. Il a été traduit par *Guérin*.

Salluste, né l'an 85 avant Jésus-Christ, à Amiterne, ville d'Italie, aujourd'hui ruinée, montre dans son *Histoire de la conjuration de Catilina*, et dans celle

des Guerres de Jugurtha, une justesse d'idées et une profondeur de génie qui étonnent. Il pense fortement, et s'exprime toujours de même : son style est énergique, serré, nerveux ; mais sa précision dégénère quelquefois en une briéveté obscure. Il a eu deux traducteurs, le P. *Dotteville* de l'Oratoire, et *Beauzée* de l'Académie française.

César, né à Rome, l'an 98 avant Jésus-Christ, nous a laissé le détail de toutes ses guerres dans ses *Commentaires*. Le style de ce capitaine historien est pur, simple, précis, et peut-être trop dénué d'ornemens. Sa narration, unie et rapide, enchaîne le lecteur. *D'Ablancourt* les a traduits. Mais la traduction *nouvelle*, anonyme, est meilleure que la sienne. Henri, duc *de Rohan*, a donné l'*Abrégé* de cet ouvrage, sous le titre de *Parfait Capitaine*. Les militaires instruits le regardent comme un chef-d'œuvre.

Velleius Paterculus, né à Naples quelques années avant l'ère chrétienne, avait fait une *Histoire abrégée* de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident. Il ne nous en est parvenu qu'un fragment de l'ancienne *Histoire grecque*, avec l'*Histoire romaine*, depuis la défaite de *Persée*, dernier roi de Macédoine, jusqu'à la sixième année de l'empire de *Tibère*. Cet auteur est exact

dans la chronologie, et admirable dans ses portraits: il peint d'un seul trait. Il est fâcheux qu'entraîné par la reconnaissance, qui, portée au-delà de certaines bornes, cesse d'être une vertu, il ait flatté le monstrueux *Tibère* et son digne favori *Séjan*, qui avaient été ses bienfaiteurs. L'abbé *Paul* l'a traduit.

Tacite, né à Rome environ l'an 53 de l'ère chétienne, appelé avec raison le *Bréviaire des politiques*, a écrit des *Annales* qui contenaient l'histoire des empereurs *Tibère*, *Caligula*, *Claude* et *Néron*. Il ne nous reste que les histoires du premier et du dernier, à-peu-près entières, et la fin de celle de *Claude*. Le savant et judicieux P. *Brotier*, jésuite, en a donné une édition revue, corrigée, et enrichie de supplémens, qui en remplissent les lacunes. Nous avons encore de *Tacite*, la *Vie de Cn. Julius Agricola*, son beau-père, et les *Mœurs des Germains*. Cet historien excelle dans l'art de saisir les moindres nuances des passions, et de faire connaître tout le manége des cours. Son coloris est mâle et vigoureux: tout ce qu'il peint, il le peint en grand maître. Le règne de Tibère passe pour un chef-d'œuvre de politique, et la *Vie d'Agricola*, pour un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. L'abbé *de la Bletterie* a traduit ce dernier ouvrage, les

Mœurs des Germains, et les six premiers livres des *Annales*. Le P. *Dotteville* a traduit le reste.

Quinte-Curce, qui, suivant l'opinion la plus probable, vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, avait composé l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand* en dix livres. Les deux premiers ont été perdus, ainsi que la fin du cinquième et le commencement du sixième : *Freinshemius* y a fait des supplémens. Le style de cet ouvrage est pur, noble, élégant, fleuri, et plein d'urbanité. Mais on reproche à l'auteur quelques fautes de chronologie, de géographie et d'histoire. *Vaugelas* l'a traduit, et après lui *Beauzée*.

Cornelius Nepos, né à Hostilie, près de Véronne, dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne, a donné les *Vies des plus illustres capitaines de la Grèce et de Rome*. C'est un des meilleurs écrivains du siècle d'*Auguste*. L'élégance, la délicatesse, la clarté, la précision et le goût, le caractérisent. Il peint d'ailleurs, sous des traits frappans et vrais, les grands hommes qu'il veut faire connaître. L'abbé *Vallart* l'a traduit.

Historiens français. Nous en avons un très-grand nombre. Mais les bornes de cet ouvrage ne me permettent que d'en nommer quelques-uns des plus estimés. Ce sont :

Bossuet, dans son *discours* sublime *sur l'Histoire universelle jusqu'au temps de Charlemagne* : la continuation en a été faite par une autre main. Il semble que l'illustre évêque de Meaux ait pris son vol vers les cieux, pour considérer la terre et tous ses habitans, la naissance et le cours des siècles, la suite et l'enchaînement des affaires humaines. C'est de là que, suivant l'ordre des temps, il nous présente le tableau le mieux dessiné, le plus énergique, le plus vrai de tous les événemens du monde et des caractères des divers peuples. Il expose dans tout leur jour les faits qui nous montrent la durée perpétuelle de la religion, et ceux qui nous découvrent les causes des changemens arrivés dans les empires. L'objet de l'orateur historien est de faire voir le rapport des grandes révolutions avec l'établissement de la religion chrétienne : idée la plus vaste et la plus sublime peut-être que le génie puisse enfanter. La grandeur de l'exécution répond parfaitement à la grandeur du dessein. Ce discours, qui, selon *Voltaire*, n'a eu ni modèles ni imitateurs, est un des plus beaux morceaux d'éloquence qui soient sortis de la main des hommes, et en-même-temps celui qui nous apprend le mieux l'usage que nous devons faire de l'histoire.

Rollin, dans son *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs* et *des Macédoniens*. En prenant pour guide les auteurs grecs et les latins, il a recueilli tout ce qu'ils ont de plus intéressant et de plus beau, soit pour les faits, soit pour les réflexions. Cet écrivain est quelquefois un peu crédule, verbeux, et lent dans sa narration, quoique libre et aisée; mais en général, son style est pur, harmonieux, et souvent éloquent. Cet ouvrage d'ailleurs respire la vertu et la fait aimer. Son *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*, lui est inférieure. Mais elle est la plus estimée de toutes celles que nous avons en français.

Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Le titre de cet ouvrage dit assez que ce n'est point une histoire complète et rigoureusement suivie, où tous les événemens soient racontés en détail. C'est une histoire purement politique de la naissance et de la chute de la nation romaine, où, si l'on veut, le recueil des faits divers, dans lesquels l'auteur découvre, par son génie, les véritables causes de la grandeur de ce peuple, et celles de sa décadence: vrai chef-

d'œuvre, qu'on ne peut lire avec fruit que quand on possédera bien l'histoire romaine jusqu'à l'extinction de l'empire. C'est le moyen de saisir toute la justesse, toute la vérité des réflexions fines et profondes dont il est rempli.

Le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, qui commence à *Constantin*. Le style, la narration, les détails, les portraits, les réflexions, tout y offre le plus grand intérêt. Il serait bien difficile de lire quelque chose de mieux fait sur cette partie importante de l'histoire des Romains. Les tomes 21.e et 22.e n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. La fin du dernier de ces deux volumes, ainsi que le 23.e et le 24.e sont d'*Ameilhon*, qui continue cette histoire.

Le P. *Mainbourg*, jésuite, malgré les critiques sévères, et bien souvent injustes, qu'on en a faites. *Il eut d'abord trop de vogue*, dit Voltaire (*), *et on l'a trop négligé ensuite.* Cela est vrai : mais il est vrai aussi (et personne ne le conteste) que le P. *Mainbourg* a du feu, de l'énergie et de la rapidité dans son style ; que toutes ses histoires offrent un grand nombre de morceaux pleins de chaleur et d'intérêt, et qu'il en est plusieurs que l'homme de lettres, jugeant sans prévention, ne fera jamais difficulté

(*) Siecle de Louis XIV.

de placer parmi les bons ouvrages en ce genre. Voici le jugement que porte sur le P. *Mainbourg* le fameux *Bayle* (1), qu'on ne soupçonnera certainement pas de partialité. « Je crois pouvoir dire que » le P. *Mainbourg* avait un talent par- » ticulier pour cette sorte d'ouvrages. » Il y répandait beaucoup d'agrément, » plusieurs traits vifs, et quantité d'in- » structions incidentes. Il y a peu d'his- » toriens, parmi même ceux qui écri- » vent le mieux, qui aient plus de savoir » et plus d'exactitude que lui; qui aient » l'adresse d'attacher le lecteur autant » qu'il fait ». J'ajouterai à ce témoi- gnage celui de l'abbé *Lenglet Dufresnoy* «. Veut-on repasser, dit-il (2), tous » ces temps de troubles, et connaître » même les différends survenus dans » l'empire d'Allemagne ? on peut lire » l'excellent ouvrage que le P. *Mainbourg*, jésuite, a publié sur *la Décadence de l'Empire*; livre estimé même » par les plus savans d'entre les Alle- » mands, qui sont extrêmement préve- » nus contre ce que les étrangers écri- » vent sur leur histoire ». On estime principalement son *Histoire de la décadence de l'Empire après Charlemagne*; son *Histoire des Croisades*; son

(1) Nouvelles de la République des Lettres.
(2) Tablettes chronologiques.

Histoire de la Ligue ; son *Histoire du pontificat de saint Grégoire-le-Grand*, et celle *du pontificat de saint Léon-le-Grand.*

Le P. *Daniel*, jésuite, dans son *Histoire de France depuis son établissement de la monarchie dans les Gaules.* Il a moins fait, à la vérité, l'histoire de la nation que celle de ses guerres; mais il a exclusivement le mérite d'avoir débrouillé le chaos des deux premières races de nos rois : il est d'ailleurs exact, sage, vrai, et arrange bien les faits. Son style est pur et naturel, sans avoir pourtant toute la chaleur et tout le coloris qu'on pourrait désirer. Le président *Hénault*, qui assurément connaissait notre histoire, et qui était bien en état d'apprécier les auteurs qui l'ont écrite, dit de celui-ci : *Il est plus impartial et plus instruit que bien des gens ne l'ont cru.* Le P. *Griffet*, jésuite, a donné une édition de cet ouvrage, qu'il a enrichie de grandes et de belles dissertations, et augmentée d'une excellente *Histoire de Louis* XIII, ainsi que du *Journal historique de Louis* XIV. Au reste, l'histoire du P. *Daniel* n'est pas aussi recherchée que l'*abrégé* qu'il en a fait lui-même. Cet auteur nous a donné aussi une *Histoire de la Milice française.* Elle est fort bien faite, très-intéressante, très-utile pour les mili-

taires, et curieuse pour tous les lecteurs.

L'abbé *Velly*, dans son *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis* XIV; ouvrage non moins estimable par la recherche, le détail et la liaison des faits, que par l'élégance et la pureté du style. Le caractère et les usages de la nation, les divers fondemens de notre droit public, les progrès successifs des sciences et des arts y sont développés, sans qu'aucun des principaux évènemens y soit passé sous silence. L'abbé *Velly* n'a laissé que les huit premiers volumes de cette histoire. *Villaret* l'a continuée avec succès, quoiqu'il se soit quelquefois trop abandonné à sa verve. La mort l'a surpris lorsqu'il en était au règne de *Louis* XI; l'abbé *Garnier* en a été le continuateur.

Le P. d'*Avrigny*, jésuite, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716. Cet excellent historien a eu le sage discernement de bien choisir ses matières, et l'art de les rendre dans un style non moins élégant que précis. On le voit toujours rejeter le faux, discuter le douteux, et ne s'attacher qu'au vrai. Ces mémoires réunissent d'ailleurs tout ce qu'il y a dans cette époque de plus curieux, de plus instructif, et de plus agréable. L'auteur ne pouvait pas y ras

sembler plus de faits intéressans, ni les accompagner de réflexions plus judicieuses.

L'abbé de *Vertot*, dans son *Histoire des Révolutions de la république romaine*, un de nos meilleurs ouvrages historiques. On y admire un style noble, élégant et orné avec goût, une narration nette, rapide, et pleine de chaleur : c'est le tableau le plus brillant et le plus vrai de ces funestes divisions, qui pensèrent tant de fois entraîner l'anéantissement de la république. Les *Révolutions de Portugal*, du même auteur, n'offrent pas de bien profondes recherches; mais elles sont un chef-d'œuvre pour le style et la marche de la narration. Ses *Révolutions de Suède* sont écrites d'un style pittoresque, et ne présentent que des objets très-intéressans.

Le P. d'*Orléans*, jésuite, dans son *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, où brille l'imagination la plus vive, la plus noble, la plus élevée, mais en-même-temps la plus sage et la mieux réglée. Le style en est toujours agréable, toujours riche, toujours animé. Cette histoire donne d'ailleurs une très-juste idée de l'ancienne constitution du gouvernement anglais. On reconnaît sans peine le même écrivain dans ses *Révolutions d'Espagne*, depuis la destruction de l'empire des Goths, jusqu'à l'entière et

parfaite réunion des royaumes de Castille et d'Aragon en une seule monarchie. Les faits, choisis avec goûts, y sont placés avec ordre, enchaînés avec clarté, racontés avec chaleur. Nous avons du même auteur une *Histoire* particulière, très-curieuse, et qui se fait lire avec bien de l'intérêt : c'est celle des *deux conquérans tartares Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine.

Le P. *Bougeant*, jésuite, dans sa belle *Histoire du Traité de Westphalie*, à laquelle on a réuni celle *des Guerres et des Négociations qui précédèrent ce traité*. Ces deux ouvrages contiennent l'exposé de l'État politique de l'Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'en 1648, époque où ce mémorable traité fut signé. L'auteur y montre partout des talens supérieurs pour la politique, un discernement juste, un esprit pénétrant et un goût exquis. Il ne serait pas possible d'y désirer des réflexions plus sages, des recherches plus curieuses et plus intéressantes, un plus grand développement du caractère et des ruses des négociateurs, un style plus élégant, plus précis, plus pur, plus noble et plus agréable.

L'abbé *du Bas*, dans son *Histoire de la Ligue de Cambrai*; profonde, politique, et bien écrite. Cette ligue fut formée en 1508 par le pape *Jules* II, l'em-

pereur *Maximilien* I, *Louis* XII, roi de France, et *Ferdinand* V, roi d'Espagne, contre la république de Venise, dont la trop grande puissance donnait de l'ombrage à toute l'Europe.

L'abbé de *Saint-Réal*, dans son *Histoire de la Conjuration* que les Espagnols formèrent en 1618 *contre la république de Venise.* Il y a, dit-on, quelques faits imaginés. A cela près, c'est un morceau très-précieux. Les réflexions y sont sensées, les portraits d'un coloris vigoureux; et peu s'en faut que le style n'ait l'énergie et la précision de celui de *Salluste*, que *Saint-Réal* paraît avoir pris pour modèle.

Sarrasin, dans son *Histoire du siége de Dunkerque*, et dans celle de *la conspiration de Walstein* : deux vrais modèles, la seconde surtout, pour la noblesse, la simplicité et la rapidité du style.

D'*Auvigny*, dans les huit premiers volumes des *Vies des Hommes illustres de la France;* ouvrage écrit avec chaleur, et qui honore autant la littérature que la nation. La *Vie* de l'amiral de *Coligny* surtout est très-bien faite.

Fléchier, dans son *Histoire de l'empereur Théodose*, composée pour l'instruction du grand-dauphin. C'est un chef-d'œuvre de style et de sagesse, où règne la vraie éloquence de l'histoire.

Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, regardée comme le meilleur de tous ses ouvrages historiques. Elle passe pour être très-exacte.

Le P. *Bouhours*, jésuite, dans son *Histoire du grand-maître d'Aubusson*; infiniment propre à former le goût en ce genre.

Le président *Hénault* offre, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, le plus parfait modèle qu'on puisse choisir pour ces sortes d'ouvrages: c'est le chef-d'œuvre des abrégés. On est étonné d'y voir un si grand nombre de faits rassemblés avec autant d'ordre, de méthode et de clarté. Les portraits, les réflexions, les remarques donnent un nouveau prix à cet ouvrage, si souvent réimprimé, et qu'on ne saurait trop relire.

Les *Mémoires* les plus estimés sont :

Ceux de *Lacurne de Sainte-Palaye, sur l'ancienne chevalerie*. C'est un tableau détaillé, très-instructif, et fort bien présenté, des mœurs, de la bravoure, et de la noble simplicité de nos anciens chevaliers.

Ceux de *Joinville*, écrits du vivant même de *Saint-Louis*. Ils sont un chef-d'œuvre de vérité et de naïveté.

Ceux de *Commines*, chambellan de Louis XI : un des meilleurs morceaux de notre histoire pour le règne de ce

monarque, et celui de Charles VIII. « Vous trouverez en mon Philippe de » *Commines*, dit *Montaigne*, le lan- » gage doux et agréable d'une naïve » simplicité, une narration pure, et en » laquelle la bonne-foi de l'auteur reluit » évidemment; exemple de vanité, par- » lant de soi, et d'affection et d'envie, » parlant d'autrui ».

Ceux de Henri, duc de *Rohan*, *sur la guerre de la Valteline*, sous *Louis* III; importans pour cette partie de notre histoire, et très-propres à former de bons militaires.

Ceux de madame de *Motteville*, *pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, reine de France*, épouse de *Louis* XIII; intéressans et curieux par un grand nombre d'anecdotes.

Ceux *de la minorité de Louis* XIV, par le duc de *La Rochefoucault;* écrits avec beaucoup d'énergie et de vérité.

Ceux du cardinal *de Retz*, pour la *guerre de la Fronde*. Le style en est inégal; mais il y a bien des endroits où l'auteur se montre, par la force des expressions et la profondeur du génie, le digne rival de *Salluste*.

Ceux du comte *de Bussi*, depuis 1634 jusqu'en 1666. C'était un bel-esprit de la cour de *Louis* XIV, un des écrivains les plus élégans et les plus polis de son siècle, mais dont le mérite se trouvait

déprécié par un grand fonds d'amour-propre et de vanité. Aussi parle-t-il peut-être trop souvent et trop avantageusement de lui-même dans ses *Mémoires*, qui d'ailleurs sont très-bien écrits, et ne contiennent que des faits intéressans et vrais.

Ceux de madame *de la Fayette*, pour les années 1688 et 1689; écrits d'un style animé, plein de grâce et de délicatesse; semés de portraits finis, et d'anecdotes vraiment curieuses.

Ceux du marquis *de Torcy, pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Riswick en* 1697, *jusqu'à la paix d'Utrecht en* 1713. Ils font très-bien connaître les affaires du temps. La pureté du style en égale la noblesse: la vérité seule est le guide de l'auteur, et la modération en fait le caractère.

Ceux de madame *de Staal*, remarquables par l'esprit, le goût, l'élégante simplicité, le ton piquant avec lequel les événemens sont racontés. Ce sont proprement les *Mémoires* de sa vie, où elle peint au naturel le cœur humain. Mais ils renferment aussi bien des particularités concernant la régence du duc d'*Orléans*, et les portraits de plusieurs personnes les plus distingués de la cour.

Enfin, les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, père de *Louis* XVI; bien faits pour plaire

à l'homme de goût, et pour être lus avec délices par les âmes sensibles et vertueuses.

L'histoire *littéraire* comprend la naissance, les progrès, la perfection, la décadence et le renouvellement des sciences et des arts, et doit en-même-temps offrir un tableau de ce qu'ils ont produit, dans les différens siècles, de plus agréable, de plus grand et de plus utile. Le principal devoir de l'historien est de distinguer le ton, le talent, le génie particulier de chaque auteur, de les peindre tous, et de les caractériser d'après leurs ouvrages, dont il doit donner une analyse exacte, avec une critique judicieuse et impartiale. Histoire littéraire.

Pour remplir avec succès ce dernier objet, qui est un des plus importans, il faut qu'il joigne à la finesse de l'esprit, à la justesse du discernement, et à la délicatesse du goût, une étude sérieuse des matières que ces auteurs ont traitées; qu'il lise leurs écrits sans la moindre prévention; qu'il remonte jusqu'aux temps où ils ont vécu, se transporte dans les pays qu'ils ont habités, et observe la religion, les mœurs, les usages, le goût dominant de leur siècle. Tel ouvrage justement applaudi dans les âges qui nous ont précédés, est aujourd'hui oublié, parce que les mœurs ne sont plus les mêmes.

Historiens en ce genre.

Juvénal de Carlencas a donné un *Essai sur l'histoire des belles-lettres, des sciences et des arts*, dans lequel il trace en abrégé l'origine et les progrès de chaque science et de chaque art en particulier, et caractérise presque toujours d'un seul trait les auteurs les plus célèbres. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, écrit d'un style pur, rapide et précis. Tout ce qu'on pourrait y désirer, c'est qu'il y eût un peu plus d'ordre et de méthode. Les matières purement littéraires y sont trop confondues avec les matières scientifiques.

L'*Histoire littéraire des Troubadours* a été rédigée par l'abbé *Millot*, sur les immenses et profondes recherches de *Lacurne de Sainte-Palaye*, qui a tiré de l'oubli ces pères de la littérature moderne. Elle contient leurs vies et des extraits de leurs ouvrages.

L'abbé *Lambert* a fait l'*Histoire littéraire du règne de Louis* XIV. Mais il n'a pas rempli le titre de son ouvrage : il s'y est borné à faire connaître les grands hommes du siècle dernier, en donnant un recueil d'éloges historiques des gens de lettres, des savans et des artistes, avec une notice de leurs ouvrages.

Dans l'*Histoire de l'Académie française*, par *Pélisson*, et continuée par l'abbé d'*Olivet*, on voit comment ce

corps littéraire s'est établi ; quels sont ses statuts, les lieux, les jours et la forme de ses assemblées ; ce qui s'y est passé de remarquable ; ce qu'il a fait depuis son institution, et quels sont ceux de ses membres qui se sont le plus distingués.

On trouve, à la tête du recueil des *Mémoires* que l'Académie des belles-lettres a publiés, un *Précis historique* de son établissement, par *Boze*.

L'*Histoire de l'Académie des sciences* a été faite par *Fontenelle*. On y voit de quelle manière cette compagnie a été établie, et le but qu'elle se propose dans ses travaux.

Les *Eloges* des membres des diverses académies font partie de l'histoire littéraire.

Histoire naturelle.

Tous les ouvrages dont le souverain créateur a embelli le globe que nous habitons, toutes les productions que la terre étale à nos yeux, ou qu'elle cache dans son sein, sont la matière de l'histoire *naturelle*. Elle comprend ce qu'on appelle le *règne animal*, c'est-à-dire, les mœurs et le caractère des différentes espèces d'animaux, leur formation, leur structure, leur manière de vivre, leur industrie ; le *règne végétale*, c'est-à-dire, le dénombrement des plantes qui croissent sur le sommet des montagnes, au milieu des plaines, dans le creux des vallées, à l'ombre des forêts ; le

règne minéral, c'est-à-dire, la diversité des métaux, des minéraux et de toutes les substances qui se forment dans les entrailles de la terre. L'historien doit être ici un sage et laborieux observateur : il faut qu'il ait assez d'intelligence pour bien voir, assez de patience pour bien observer, assez de pénétration pour tout approfondir, assez de sagacité pour ne rien confondre.

Historiens en ce genre.

Aristote, né à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C., avait fait l'*Histoire des Animaux*. De quarante livres dont elle était composée, il ne nous en est parvenu que dix. *Gara* l'a mise en latin; et *Lecamus* en a donné une traduction française qui a été bien accueillie.

Théophraste, natif d'Eresse, ville de Lesbos, et disciple d'*Aristote*, nous a laissé un *Traité des Plantes* très-curieux, traduit aussi en latin par *Gara*, et une *Histoire des Pierres*, dont *Hill* a donné une belle édition à Londres, en grec et en anglais.

Nous avons de *Pline l'ancien*, ainsi surnommé pour le distinguer de *Pline le jeune*, son neveu, le panégyriste de *Trajan*, une *Histoire naturelle* qui est très-estimée. Elle renferme une érudition immense, et offre, suivant *Buffon*, autant de variété que la nature même. Ce grand homme s'étant approché trop

près du mont Vésuve, pour en observer la terrible éruption qui se fit l'an 79 de J.-C., fut suffoqué par les malignes vapeurs, à l'âge de 56 ans : ce qui l'a fait appeler le *martyr de la nature*. Le savant P. *Brotier*, jésuite, a donné une belle édition de son histoire, revue sur les manuscrits, et enrichie de notes. *Poinsinet de Sivry* l'a traduite en français.

Parmi nous, *Pluche* a fait le *Spectacle de la nature*. Cet ouvrage est très-instructif et agréable à lire, malgré les négligences du style.

Buffon, dans son *Histoire naturelle*, est un des plus grands peintres de la nature qui aient paru. D'*Aubenton* a fait la partie anatomique, avec un succès qui répond parfaitement à l'objet de son travail.

CHAPITRE II.

Du Genre didactique.

Le *genre didactique* comprend les ouvrages qu'on peut appeler purement *didactiques*, et les ouvrages de *critique*. Il suffira d'en tracer ici succinctement les règles, et d'y ajouter une courte remarque sur le dialogue oratoire.

ARTICLE Ier.

Des Ouvrages purement didactiques.

Les ouvrages didactiques, dans le genre littéraire, sont ceux où l'écrivain expose les principes et les règles d'un art. Il est aisé de sentir qu'ici le génie n'a rien à créer pour le fond. Les règles de l'éloquence, de la poésie et des autres arts ayant été prises dans la nature du cœur humain, ont toujours été et seront toujours aussi invariables que la raison même. On ne peut point les abroger pour y en substituer de nouvelles. Il ne s'agit que de les expliquer, de les développer. Le mérite de ces sortes d'ouvrages consiste donc principalement dans la *méthode* et dans le *style*.

I. *Méthode dans les Ouvrages didactiques.*

Celui qui veut composer un ouvrage didactique doit s'imaginer d'abord qu'il ne prend la plume que pour instruire les ignorans. Son premier soin sera donc de mettre l'ordre le plus clair, le plus précis et le plus exact dans la distribution et l'arrangement des matières. En remontant aux premiers principes, il les enchaînera tous les uns aux autres

sans la moindre confusion, les exposera dans le plus grand jour, en tirera les conséquences qui en découlent, et conduira insensiblement le lecteur à une entière connaissance de toutes les règles de l'art.

On ne doit pas, dans un ouvrage didactique, passer sous silence les premiers principes, sous prétexte qu'ils sont connus. Cette supposition ne peut pas raisonnablement se faire à l'égard de tous les lecteurs; et quand même elle pourrait avoir lieu, la liaison des matières exige toujours que l'écrivain rappelle ces principes, et les trace du-moins succinctement. Ils servent d'ailleurs à en approfondir d'autres, que le lecteur débrouille sans peine, dès-lors qu'on a mis sous ses yeux ces premiers élémens, et qu'il en a la mémoire toute remplie.

Ce serait un plus grand défaut encore, que ce qui est dit au commencement ou au milieu d'un ouvrage didactique, eût besoin d'être éclairci par ce qui est à la fin. Les matières doivent être disposées de manière que la connaissance d'un précepte mène naturellement à la connaissance d'un autre.

Js sais que les différens principes d'un art se communiquent réciproquement de la lumière, et que, pour en bien connaître toute la justesse et toute l'éten-

due, il faut les posséder tous. Mais, en général, un principe doit être assez bien développé, pour qu'il puisse être saisi sans le secours d'un autre, qui doit le suivre dans l'ordre naturel des matières. Il faut que, pour bien comprendre ce qui est dit au commencement d'un ouvrage didactique, on ne soit pas obligé de le lire et de l'étudier tout entier. Non-seulement chaque chose doit être mise à sa place; mais encore elle doit être expliquée en son lieu, par elle-même, et avec le plus de clarté qu'il est possible. Toutes les règles sont des branches qui tiennent à la même tige. Il faut que l'écrivain (qu'on me passe cette expression) fasse monter le lecteur de branche en branche, jusqu'à ce que celui-ci soit parvenu au sommet de l'arbre.

II. *Style des Ouvrages didactiques.*

Un auteur didactique ne saurait trop s'appliquer à rendre nettement ses idées, et à mettre de la simplicité, de la clarté dans son style, sans cependant négliger les ornemens convenables, et propres à faire disparaître la sécheresse de l'instruction. En évitant d'être diffus, il entrera dans tous les détails qu'exigent les préceptes. Il bannira de son ouvrage, s'il est purement élémentaire, ces raisonnemens abstraits et métaphysiques,

qui ne peuvent être saisis que par les gens de l'art. Une exposition méthodique et lumineuse des règles suffit. Il doit même, autant qu'il est possible, les simplifier, c'est-à-dire, en réduire plusieurs à une seule générale, en indiquant toutes celles qui en découlent. Il doit surtout les développer et les appuyer par un grand nombre d'exemples choisis. C'est le plus sûr moyen d'en faire sentir la vraie justesse, l'importante nécessité, les grands avantages qu'en retire le génie, de former même le jugement et le goût de ceux à qui il donne ses leçons.

Il faut en un mot, que, dans un ouvrage didactique, tout soit proportionné à la capacité des esprits médiocres, et traité dans une juste étendue. L'écrivain doit même revenir plusieurs fois sur une même chose, quand elle ne peut être comprise à la première fois que par les lecteurs qui ont l'esprit pénétrant. Ce n'est point à l'instruction de cette classe d'hommes qu'il s'est principalement voué. Ceux à qui la nature a donné le moins d'intelligence, doivent être les premiers objets de ses soins et de ses travaux.

ARTICLE II.

Des Ouvrages de critique.

Les ouvrages de critique, en matière de littérature, se rapportent au genre didactique, parce que l'écrivain y mêle toujours à la discussion le développement de quelques préceptes, ou plusieurs observations utiles qui en tiennent lieu. Son objet est de faire connaître les beautés et les défauts d'un ou de plusieurs ouvrages, et de rendre raison du jugement qu'il en porte. Il lui est donc essentiel de savoir discerner ces beautés et ces défauts, et de les détailler avec précision. Ainsi la critique doit être *éclairée, judicieuse, équitable, impartiale* et *honnête.*

I. *Critique éclairée.*

Un grand fonds de connaissances, et principalement celles du genre dont il s'agit, sont pour le critique d'une indispensable nécessité. Il faut qu'avec l'auteur de l'excellent *Essai sur le beau* (le P. *André*, jésuite) : il sache distinguer dans toutes les productions de l'esprit, le beau *naturel*, et le beau *arbitraire.* Le premier a constamment pour base l'ordre et la vérité. Les révolutions

des temps et des esprits ne peuvent en effacer l'idée ni l'impression : il ne change jamais, et il est toujours en droit de plaire. Le second dépend ordinairement du génie des langues et des nations : il peut varier suivant les lieux et les siècles.

Ces connaissances (pour le dire en passant) ne peuvent guère être le partage des jeunes gens, non plus que des personnes qui n'ont point fait d'études longues et sérieuses. Les uns et les autres ne sauraient donc être trop circonspects et trop réservés à dire, ou du-moins à soutenir vivement leur opinion sur les diverses productions littéraires. Mais d'un autre côté, il serait absurde de penser que, pour pouvoir juger, par exemple, d'un ouvrage de peinture ou de poésie, il fallût être peintre ou poète. Une connaissance assez étendue de ces deux arts suffit, avec les autres conditions requises dans la critique.

II. *Critique judicieuse.*

La critique *judicieuse* consiste dans une application juste et convenable des règles de l'art. La critique, en effet, n'exige pas toujours impérieusement une étroite et rigoureuse observation de ces règles, parce qu'il arrive quelquefois que l'auteur s'en est un peu écarté,

pour donner à son ouvrage une beauté de plus. C'est ce que l'on doit discerner avec finesse ; et ce discernement est l'effet d'un jugement droit, d'un goût pur et sain, qui suppose toujours de grandes connaissances, mais que ces connaissances ne supposent pas toujours. Il faut donc que la critique soit fondée sur des raisons et des principes solides. Un bon mot, quelque agréable et piquant qu'il paraisse ; une plaisanterie, quelque bien tournée qu'elle soit, ne fera jamais apprécier un ouvrage à sa juste valeur. *Voltaire* a dit des *Cantiques sacrés* du marquis de *Pompignan* :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Les esprits légers, frivoles et superficiels, disons même les ignorans, ont applaudi à ce jeu de mots. Mais l'homme judicieux et censé a été bien loin de le regarder comme un arrêt décisif ; et le vrai connaisseur n'admire pas moins le plus grand nombre des *Odes sacrées* de l'auteur de *Didon*.

Au reste, en disant que la critique doit être *judicieuse*, j'ai voulu dire aussi qu'elle doit être *réfléchie* ; c'est-à-dire, que celui qui veut juger une production littéraire, ne saurait la lire et l'examiner avec une attention trop scrupuleuse. C'est ce que ne ferait pas, par

exemple, un journaliste inconsidéré ou présomptueux, qui se bornerait à une lecture rapide et superficielle d'un ouvrage, pour prononcer définitivement et d'un ton de maître, sur des difficultés que l'auteur n'a tenté d'éclaircir qu'après de bien longues et de bien profondes réflexions. Qu'arriverait-il de là? Que le journaliste pourrait bien ajouter, à la honte d'être tombé par sa faute dans l'erreur, l'injustice d'y jeter ceux de ses lecteurs, que le défaut de lumières oblige de l'en croire sur sa parole. Il s'exposerait en même-temps à perdre l'estime et la confiance de ceux qui sont capables par eux-mêmes d'apprécier sa critique, en la comparant à l'ouvrage même. Un journaliste prudent, et jaloux de sa propre gloire, imite la circonspection d'un juge, qui, avant de décider une question de droit, réfléchit long-temps et mûrement sur les raisons des avocats qui l'ont traitée.

III. *Critique équitable.*

Le critique n'est *équitable* qu'autant qu'elle apporte en preuves de son jugement, et les beaux, et les médiocres et les faibles endroits de l'ouvrage qu'elle a pesé dans sa balance. Celui qui ne mettrait sous les yeux du lecteur que les vers négligés d'une pièce de poésie,

ou les morceaux peu saillans d'une pièce d'éloquence, lui donnerait une bien fausse idée du poète ou de l'orateur, et serait injuste envers ces écrivains. Cependant on a vu des critiques qui, faisant un parallèle entre les deux maîtres de notre scène, n'ont pas craint de ne citer que les endroits médiocrement beaux de *Corneille;* de citer les plus beaux qu'ils avaient pu trouver dans *Racine*, et de se prévaloir de ces exemples pour donner la préférence à ce dernier. C'est là évidemment manquer, en fait de critique, à toutes les lois de l'équité. On ne serait pas moins répréhensible, si l'on s'appesantissait sur les plus petits défauts d'un ouvrage, en passant rapidement sur les grandes beautés dont il étincelle.

IV. *Critique impartiale.*

Pour que la critique soit *impartiale*, il faut qu'elle soit exempte de prévention et de passion. Déprécier un ouvrage sur le seul nom de l'auteur, qui, jusqu'à celui-ci, n'en a publié que de médiocres; louer un ouvrage sur le seul nom de l'auteur, déjà connu par d'excellens écrits, ce serait juger avec prévention. Si ce dernier ouvrage se trouvait réellement peu digne des suffrages

des connaisseurs, en pourrait bien alors dire au critique :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût.
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout (1).

Pour juger sans passion, il faut principalement se défendre des illusions de l'amitié, et s'élever au-dessus de tout sentiment de haine. Le critique vraiment honnête homme, prenant la plume, se dit à lui-même ce que la reine de Carthage disait à Enée : *Je ne mettrai aucune différence entre le Troyen et le Tyrien* (2). Que l'auteur de l'ouvrage sur lequel il va porter son jugement soit son ami ou son ennemi, ce critique se persuade sans peine que, s'il trahit la vérité, s'il écrit une seule ligne contraire à sa façon de penser, il trompera bassement ses lecteurs, et se manquera à lui-même, en se vengeant de son ennemi par un lâche mensonge, ou en usant envers son ami d'une coupable indulgence.

V. *Critique honnête.*

On entend par une critique *honnête* une critique conforme aux bienséances. Elle proscrit le ton de hauteur et de

---

(1) *Piron*, comédie de *la Métromanie*.
(2) *Virgile*, Énéide, Liv. I.

supériorité, les décisions fastueuses et caustiques, les expressions dures, ou même trop fortes. La bonne compagnie ne les souffre point; et il importe au critique de faire voir qu'il l'a connaît. Plus son jugement est sévère et défavorable à l'auteur, plus il doit paraître adouci et tempéré par la délicatesse et l'aménité du style. Cependant, si l'ouvrage apprécié était impie ou licencieux, c'est alors que le critique devrait s'armer, si l'on peut parler ainsi, d'une plume de fer et de feu, pour réduire en poudre cette infernale production. Mais l'auteur doit toujours être personnellement respecté, à moins que l'opinion publique ne l'ait jeté dans la classe des ces hommes vicieux et méchans autant par principe que par habitude. Si, en matière de religion, il s'est seulement trompé sur certains articles, le critique doit se borner à réfuter son erreur par des preuves sans réplique, écrites avec modération, suivant l'esprit de la charité chrétienne.

La politesse ne doit pas moins régner dans les ouvrages polémiques. Voyez avec quelle sage retenue, avec quelle décence enjouée, avec quelle urbanité *La Motte* défend son sentiment dans la fameuse querelle de la préférence des anciens sur les modernes; tandis que son adversaire, la savante madame *Da-*

cier s'emporte presque jusqu'à la fureur et à la grossièreté. On ne sait que trop que *Voltaire* est tombé dans les mêmes excès à l'égard de plusieurs écrivains. Rien de plus scandaleux dans la république littéraire, rien de plus déshonorant pour l'homme de lettres lui-même, que ce style malignement épigrammatique, ces déclamations pleines de fiel, cette raillerie amère et insultante, ces personnalités basses, ces injures atroces qui peuvent tout au plus amuser les sots et les méchans, mais qui révoltent toujours le lecteur honnête et raisonnable, et qui ne répandent jamais la moindre lumière sur la question agitée.

COURTE REMARQUE

Sur le Dialogue oratoire.

On peut donner, et l'on donne souvent aux ouvrages de critique, et aux didactiques, la forme du dialogue. Ce genre d'écrire, le *Dialogue oratoire*, ainsi nommé par opposition au dialogue dramatique, est en général un entretien de deux ou de plusieurs personnes, dans lequel on expose, ou une question qu'on veut discuter et résoudre, ou une vérité qu'on veut faire connaître et solidement établir. Les interlocuteurs doivent y développer leur sentiment particulier avec

la plus exacte précision, et y déployer toute la force du raisonnement. Il faut qu'ils ne disent rien qui ne se rapporte entièrement à la question; par là, le dialogue sera direct: qu'ils ne fassent jamais attendre la réplique; par là, le dialogue sera vif: qu'ils parlent toujours à propos; par là, le dialogue sera bien coupé: ces trois qualités sont essentielles. Le style ne saurait être ni trop clair, ni trop simple. Une délicatesse sans raffinement, une élégance sans pompe et sans affectation, des grâces naïves en doivent faire tout l'ornement.

Au reste, l'art du dialogue peut convenir à tous les sujets, soit graves, soit badins, soit littéraires, soit scientifiques. On verra bientôt que les Grecs, les Latins et les écrivains de notre nation, l'ont employé avec le plus grand succès pour traiter toutes sortes de matières.

Écrivains didactiques, écrivains critiques, dialogueurs.

Tous les ouvrages didactiques qui nous restent des Grecs sont excellens, et méritent qu'on en fasse l'étude la plus sérieuse. Nous avons d'*Aristote* une *rhétorique* où sont développés tous les principes de l'art oratoire, et une *poétique* qui contient les règles les plus exactes et les plus propres à nous faire bien juger du poëme épique et des pièces de théâtre. *Cassandre* a traduit la *rhétorique*, et *Dacier* la *poétique*. Elles sont l'une et l'autre d'un littérateur philosophe, qui

n'ignorait rien de ce qui est essentiel à l'éloquence et à la poésie, et qui en avait approfondi toutes les parties. Il sera bon de n'en entreprendre la lecture qu'après avoir acquis quelques connaissances générales de ces deux arts.

Longin, né à Athènes dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, avait composé en grec des *Remarques critiques* sur les anciens auteurs, et d'autres ouvrages de philosophie et de littérature. Le seul qui nous soit parvenu est son *Traité du sublime*. Il est admirable par la justesse et la sagacité des réflexions, les agrémens et l'éloquence du style. *Boileau* en a donné une excellente traduction.

Dans les œuvres de *Lucien*, né vers la fin du premier siècle de notre ère, à Samosate, ville de Syrie, et professeur de philosophie et d'éloquence à Athènes, on trouve un petit *Traité sur la manière d'écrire l'Histoire*, qui est un chef-d'œuvre. Nous avions une traduction de tous ses ouvrages par d'*Ablancourt*; mais celle qu'en a donnée l'abbé *Massieu* l'a éclipsée par son exactitude et son élégance.

Parmi les latins, *Cicéron*, après avoir offert dans ses discours les plus beaux exemples de la véritable éloquence, en donna les préceptes dans son livre *de l'Orateur*, que l'abbé *Collin* a fort bien traduit.

Quintilien, né à Rome l'an 42 de J.-C., fut l'ennemi déclaré du mauvais goût, qui, de son temps, commençait à s'introduire dans l'éloquence et dans la poésie. Après avoir enseigné la rhétorique durant vingt ans, il publia ses *Institutions oratoires*, qui ont été traduites avec autant de fidélité que d'élégance par l'abbé *Gédoyn*. Cet ouvrage et celui de *Cicéron*, bien dignes de servir à jamais de modèles en ce genre, doivent être sans cesse lus et médités par tous ceux qui se destinent à courir la carrière de l'éloquence.

Nous avons une foule d'ouvrages didactiques en notre langue. Ceux qui méritent d'être particulièrement distingués, soit pour l'importance et la multitude des objets qu'ils embrassent, soit pour la manière dont ces objets y sont présentés, sont le *Traité des études*, par *Rollin*: les *Réflexions sur la poésie et la peinture*, par l'abbé *du Bos*; la *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (*en dialogues*), par le P. *Bouhours*; et les *Principes de la littérature*, par l'abbé *Batteux*.

Je crois devoir indiquer ici aux jeunes gens qui ont du goût pour les belles-lettres latines, le guide le plus sûr qu'ils puissent choisir pour cette étude, c'est le *Ratio discendi et docendi* du P. *Jouvenci*, jésuite. Le sage et judicieux

Rollin, après avoir lu cet excellent ouvrage, dit que s'il avait pu le connaître lorsqu'il travaillait à son *Traité des études*, la plume lui serait tombé des mains.

Les meilleurs modèles de critique que je connaisse en notre langue, sont les *Sentimens de l'Académie sur le Cid*, tragédie de *Corneille*, et les *Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau*, par le duc de N***.

Platon, né à Athènes, vers l'an 429 avant J.-C., a composé tous ses ouvrages en *Dialogues*. Il y traite de la logique, de la physique, de la politique, y explique les lois de la morale, et y démontre l'immortalité de l'âme. *Dacier* en a traduit une grande partie.

Lucien a fait aussi des *Dialogues* pour censurer les vices des hommes, pour jeter du ridicule sur les faux Dieux, et sur les philosophes du Paganisme. Ils sont écrits d'un style pur et naturel, assaisonnés du sel d'une plaisanterie délicate, pleins de peintures vives, de caractères bien dessinés et bien soutenus. Indépendamment des traductions de tous les ouvrages de ce rhéteur, par d'*Ablancourt* et l'abbé *Massieu*, nous en avons une bonne de ses *Dialogues* par le marquis de *Pompignan*. *Gail* en a traduit aussi quelques-uns.

Les admirables *Traités de la vieillesse, de l'amitié, de la nature des Dieux*, par *Cicéron*, sont en *Dialogues*. Le dernier de ses ouvrages a été traduit par l'abbé d'*Olivet*.

Fénélon a fait des *Dialogues sur l'éloquence*, où tout est sagement pensé, exprimé avec la plus belle simplicité, et ramené à l'instruction. Ses *Dialogues des Morts* sont pleins de finesse et d'enjouement. Le même éloge est bien dû aux *Dialogues des Morts*, par *Fontenelle*. Tous ces ouvrages sont d'excellens modèles de dialogue oratoire.

CHAPITRE V.

Du Roman.

Le *divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs*. Telle est l'importante vérité que nous apprend le savant *Huet*, évêque d'Avranches, dans son *Traité de l'origine des romans*. Ce serait donc une erreur, et une bien funeste erreur, de croire que le *roman* est un récit de diverses aventures,

imaginées seulement pour amuser. La fin que l'écrivain doit s'y proposer, est d'instruire sous le voile de la fiction; de polir l'esprit et de former le cœur, en présentant un tableau de la vie humaine. Censurer les ridicules et les vices; montrer le triste effet des passions désordonnées; s'attacher toujours à inspirer l'amour de la vertu, et faire sentir qu'elle seule est digne de nos hommages, qu'elle seule est la source de notre bonheur; tel est le principal devoir du romancier. Ce n'est qu'en le remplissant, qu'il peut faire un ouvrage qui tourne à sa propre gloire, et à l'avantage des mœurs et de la société.

Il s'agit d'abord d'inventer des événemens qui soient peu ordinaires, mais vraisemblables; qui intéressent, attachent le lecteur, et qui amènent des peintures vraies du cœur humain, des divers mouvemens qui l'agitent, et des différentes passions qui le tyrannisent dans les différentes circonstances de la vie. Il faut que rien ne languisse dans le récit de ces événemens; que l'action marche avec rapidité; que le style vif et plein de chaleur échauffe toujours de plus en plus l'imagination et l'âme du lecteur; que les situations des personnages n'aient rien de forcé; que leurs caractères particuliers soient bien marqués, parfaitement soutenus jusqu'à la fin;

et que le dénouement, amené naturellement par degrés, soit tiré du seul fond des événemens.

Il est permis de rompre le fil du récit de la principale action par des incidens, qui ne sont autre chose que des événemens, des circonstances particulières. Mais il faut que ces incidens soient vraisemblables; qu'ils tiennent par quelque chose au sujet; qu'ils piquent assez la curiosité, et offrent assez d'intérêt pour dédommager le lecteur de l'impatience qu'il a de voir la fin des aventures.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur les règles du roman, parce qu'on pourra y appliquer celles du poëme épique. Mais je ne saurais trop répéter que le romancier doit toujours présenter la vertu sous des couleurs favorables et attrayantes, la faire respecter, la faire aimer dans le sein même des plus affreux malheurs et des plus humiliantes disgrâces; qu'il doit peindre le vice sous les couleurs les plus noires et les plus propres à inspirer l'horreur qu'il mérite, fût-il monté au faîte des honneurs, et parvenu au comble de la plus brillante prospérité. Tout écrivain qui s'écarte de ce principe, n'est digne ni du nom d'honnête homme, ni de celui de bon citoyen.

Je croirais hors de propos de remonter ici à la première origine des romans, sur laquelle nous avons un très-bon ouvrage

de l'auteur que j'ai déjà cité. Il me paraît de même assez inutile de faire connaître ceux que les Grecs nous ont laissés. Je me bornerai donc à dire qu'en France les romans prirent naissance avec la chevalerie, sous le règne de Charlemagne. Nos auteurs montrèrent, durant plusieurs siècles, une espèce d'émulation, pour célébrer la bravoure et la générosité des chevaliers, qui couraient le monde dans la vue de *redresser les torts*, c'est-à-dire, pour défendre l'honneur, la justice, la veuve, l'orphelin et les dames. Les productions romanesques de ces écrivains surannés ne respirent que la vertu. Elles offrent, il est vrai, un mélange bizarre de magie, d'enchantemens, et de faits inimitables qui ne sont plus guère de notre goût. Mais elles nous rappellent les mœurs de l'ancienne chevalerie; et c'est ce qui nous les fait lire avec plaisir et avec intérêt. Tels sont deux ouvrages charmans qu'a publiés le comte de *Tressan*; une *Traduction libre d'Amadis de Gaule*, et un Corps d'*extraits de romans de chevalerie*.

Vers la fin du seizième siècle, *d'Urfé* donna, dans son *Astrée*, une nouvelle forme au roman. Il feignit que, du temps de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères habitaient dans le Forez, sur les bords de la rivière du Lignon, et y goûtaient les plaisirs purs

que procurent la vie champêtre et les travaux rustiques. Mais l'amour ne tarda pas à troubler leur repos, et produisit parmi eux des événemens considérables qu'il décrit dans son roman. On dit que *d'Urfé* a voulu, sous cette image, présenter un tableau des intrigues de la cour de Henri VI.

Il serait trop long et même superflu de faire connaître ici tous les bons romans qui ont été écrits en français depuis l'*Astrée*. Ceux qu'on met au nombre des meilleurs, sont *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*, par madame *de Lafayette*; faits avec goût, écrits avec décence, et très-propres à entretenir dans les cœurs l'amour de la vertu.

Les *Mémoires d'un homme de qualité, le Doyen de Killerine,* et autres de l'abbé *Prévost*; pleins des situations les plus attendrissantes ou les plus terribles, et qui décèlent l'imagination la plus féconde; mais où quelquefois les événemens ne s'accordent pas assez avec la vraisemblance :

Gilblas, le Diable boiteux, et autres de *le Sage*: ils offrent un tableau de tous les états de la vie, le portrait ou la satire du monde :

Le Paysan parvenu de *Marivaux*; très-plaisant.

Je me borne à ceux-là, sans parler de ceux qui ont été traduits des langues

étrangères, quoiqu'il y en ait beaucoup qui peuvent également être lus sans danger. Mais on fera mieux de les lire tard.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

SECONDE PARTIE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

